

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE

Section Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

ANDRE LALANDE	Les langues artificielles et l'Egypte	73
GASTON WIET	Sultan Hassan	86
MOHAMMED ZULFICAR	La légende du Houde-Houde	110
MARIE CAVADIA	Poèmes	117
JEAN RAPNOUIL	Lamartine Musulman ?	127
ANDRE DE LA MOIS	La double mort de M. de Robespierre	132
DORRYA FIKRY	Le salon de Juliette Adam	140
JACQUES G. DES MEULES	Ronsard et les musiciens de la Renaissance	149
NELLY VAUCHER-ZANANIRI	Baghy	154
NOUR-EL-AINE	La vendeuse de fromage blanc	157
GEORGES DUMANI	Fragments	164

— L'AIR DU MOIS —

Mai : Image d'un jour et rêve d'une nuit,
par Marie Cavadia.

— NOTES ET CRITIQUES —

« A midi, sous le ciel torride ». — M. Edouard Herriot et l'Egypte.
— Voyage autour d'une sonate. — L'agonie des jardins. —
— « Ces routes qui ne mènent à rien ».

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

TRAINS DE MER ETE 1938

Les Trains de Mer pour Alexandrie partiront régulièrement du Caire l'après-midi de chaque Samedi et y retourneront le Dimanche soir, depuis le 11 Juin 1938, au tarif usuel.

Durant les mois de Juillet et Août 1938 un Train de Mer supplémentaire partira l'après-midi de chaque Jeudi et retournera le soir du Vendredi.

Les carnets et photos réglementaires seront de rigueur comme les années précédentes quant au voyage par les Trains de Mer pour Alexandrie.



**PROFITEZ DE L'OCCASION ET REPONDEZ A
L'APPEL DE LA MER.**

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique à Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ et ELECTRICITE

Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées du
goudron - Naphtaline

Visiter l'Égypte

*...c'est remonter aux sources
de la première civilisation
humaine.*



*...c'est retrouver dans un
monde rajeuni, un passé
toujours vivant.*



*...c'est admirer les vestiges
d'un art éternel dans le plus
beau des cadres.*

La Revue du Caire

LES LANGUES ARTIFICIELLES ET L'EGYPTE

Le problème de la création d'une langue auxiliaire artificielle a été posé dès le XVII^e siècle. Mais alors il n'était pas urgent. Le latin — qu'on ne pourrait plus employer aujourd'hui qu'en le surchargeant de termes barbares intolérables à ceux qui ont fait de bonnes études classiques, et dont la grammaire serait d'ailleurs un obstacle considérable (1) — pouvait encore suffire aux hommes cultivés, à une époque où les sciences commençaient seulement à naître, et où ni le commerce, ni le tourisme, n'avaient encore pris leur ampleur actuelle. Cependant Descartes, dans une lettre à son ami le P. Mersenne, indique déjà très bien les principes essentiels sur lesquels une telle langue pourrait être fondée. Leibniz, passionné pour l'entente des peuples et les communications intellectuelles, s'y est attaché avec un vif intérêt. Et depuis lors, les recherches savantes, ou les tentatives empiriques, dans cet ordre d'idées, ont été si nombreuses qu'elles ont pu fournir, il y a trente ans, la matière d'un long et curieux travail: une histoire des langues artificielles alors connues, par le regretté Louis Couturat, Professeur à l'Université de Caen (qui avait

(1) On a essayé de supprimer cette difficulté dans le « Latino sine flexione », proposé par le grand mathématicien et logisticien Peano: tous les mots restent invariables, à l'ablatif, et la grammaire est réduite à presque rien. Mais là, plus encore que dans le cas précédent, quelle impression de vandalisme pour ceux qui connaissent le vrai latin!

rencontré ce problème dans ses travaux sur Leibniz) et par M. Léopold Leau, actuellement Doyen honoraire de la Faculté des Sciences de Nancy (2). Bien qu'ils n'aient consacré qu'un petit nombre de pages à chacune d'elles, leur travail forme un gros volume in 8°; encore a-t-il fallu y joindre un supplément quelques années plus tard.

De tant de systèmes, bons, médiocres ou mauvais, inventés depuis trois cents ans, et surtout au cours du XIX^e siècle, le grand public ne se rappelle guère que le Volapük, qui survit sous une forme profondément modifiée, et mieux adaptée aux travaux linguistiques récents, mais sans réunir beaucoup d'adeptes, — et l'Esperanto, qui est assez connu, même dans ses bizarreries d'orthographe ou de phonétique, et dans les doctrines morales et sociales qui s'y rattachent, pour qu'il soit inutile d'en parler plus longuement. Il a donné naissance à une langue moins répandue, et dont il désavoue d'ailleurs la paternité, mais dont l'histoire mérite qu'on s'y arrête un moment. Elle s'appelle actuellement « Ido », nom d'origine tout à fait accidentelle; ou encore « Langue de la Délégation »: on verra tout à l'heure pourquoi. Quant à la langue elle-même, quoique employée par un petit nombre d'adhérents, elle est entièrement élaborée dans sa grammaire et dans son dictionnaire, qui est même complété par plusieurs vocabulaires techniques. Elle a tenu récemment son quatorzième congrès, où des participants, venus de pays très divers, ont pu facilement causer entre eux par son entremise: c'est aujourd'hui un outil disponible que n'importe qui peut employer avec facilité si cela lui plait.

On en comprendra mieux la nature en en rappelant les origines.

En 1900, comme l'année dernière, il y eut à Paris une Exposition universelle; et aussi, comme l'année dernière elle fut l'occasion d'un très grand nombre de Congrès de toute espèce. Sur l'initiative de quelques savants, et notamment de M. Léopold Leau, déjà mentionné, la plupart de ces Congrès nommèrent un délégué pour participer à l'étude et au choix d'une langue auxiliaire arti-

(2) Couturat et Leau, « Histoire de la langue universelle », Paris, Hachette, 1903. — « Les nouvelles langues internationales », Chaix, 1909.

ficielle, destinée à la science, aux affaires, aux voyages, toute ambition littéraire mise de côté. On ne demandait à cette Délégation que de fixer l'opinion de tous ceux qui sentaient le besoin d'un instrument de communication de ce genre, en désignant à l'attention publique celui qui paraîtrait le meilleur. Il était bien entendu qu'il ne serait pas destiné à remplacer les idiomes nationaux, mais seulement à servir aux relations écrites et orales entre personnes de langues maternelles différentes; que l'on renonçait d'avance à proposer pour cet usage l'une des langues nationales; enfin qu'il satisferait aux deux conditions suivantes: « Etre capable de servir aux relations ordinaires de la vie sociale, aux échanges commerciaux, et aux rapports scientifiques et philosophiques; être d'une acquisition aisée pour toute personne d'instruction élémentaire moyenne et spécialement pour les personnes de civilisation européenne. » (3)

De 1901 à 1907, la Délégation, ou plus exactement le groupe de savants et d'« interlinguistes » qui dirigeaient ce mouvement, s'occupèrent d'étudier les langues artificielles dans leur histoire (c'est à ce travail que se rapporte l'ouvrage de MM. Couturat et Leau), puis les autres tentatives toutes récentes faites dans ce même sens. Pendant cette période, la Délégation, primitivement composée d'une centaine de membres, s'accrut par l'adhésion de nombreuses Sociétés savantes, d'associations d'ingénieurs, de commerçants, de sportifs, de techniciens, de ligues pour le progrès moral ou social, etc., dont le total finit par s'élever à plus de trois cents.

Suivant un plan arrêté dès le début de ce mouvement, la Délégation s'adressa d'abord à l'Association internationale des Académies, alors en pleine activité. (4) Elle lui demandait de prendre connaissance des documents qu'elle avait recueillis, des comparaisons qu'elle avait faites, et de désigner la langue qui lui paraîtrait la meilleure. Mais malgré l'appui d'une pétition signée individuellement par plus de 1250 Académiciens ou Pro-

(3) « Déclaration » adoptée par la Délégation le 17 janvier 1901. J'avais été désigné par le Congrès d'Histoire des Sciences de 1900 pour le représenter, ce qui me permit, sans participer moi-même aux travaux scientifiques du Comité, de suivre en spectateur assez proche le cours des événements.

(4) Cette activité, depuis lors, a été enrayée par la Guerre.

fesseurs d'Université, appartenant aux nations les plus diverses, l'Association des Académies déclara finalement qu'en raison de ses statuts, elle se considérait comme incompétente pour rendre un pareil jugement. Les Académies, surtout en corps, n'aiment pas beaucoup les décisions, et encore moins les innovations. J'en sais même quelques-unes dont les traditions proscrivent tout vote sur une question de doctrine, et toute adhésion à une action collective.

Il fallut donc se passer de leur autorité; et la Délégation, conformément à son programme, dut faire elle-même le choix en vue duquel elle avait été créée.

Bien trop nombreuse pour se livrer dans son ensemble à une pareille délibération, elle élut parmi ses membres un comité de douze linguistes ou savants, presque tous professeurs d'Université, quelques-uns de notoriété universelle, avec faculté de s'adjoindre les experts dont le concours leur paraissait utile: il y en eut quatre, parmi lesquels naturellement MM. Couturat et Leau, qui avaient préparé le travail: dans un mémoire de 120 pages, qui servit de base aux discussions ultérieures, ils rendirent compte de tous les projets, propositions et critiques qu'ils avaient reçus depuis six ans, ainsi que des résultats de leurs recherches historiques.

Le plus frappant est que l'histoire des langues artificielles, sauf quelques cas aberrants et rares, manifeste entre les divers systèmes une convergence très marquée: autrement dit, ils ont toujours été en se rapprochant les uns des autres. Les plus anciens ne se ressemblent guère plus que le chinois et le grec. Chacun avait son idée. Quelques-uns proposaient de prendre un certain nombre de termes dans chaque pays, pour faire à chacun une politesse. D'autres voulaient former les mots comme des accords, de la manière la plus harmonieuse possible. Les plus philosophes projetaient une langue dans laquelle chaque lettre, ou du moins chaque syllabe aurait un sens, de manière que le mot fût pour ainsi dire une définition de l'idée, comme dans la notation chimique actuelle (H_2O , HCl_2 , etc.). C'était une belle ambition scientifique, jadis conçue par Bacon et par Leibniz, de constituer, comme ils disaient, « un alphabet des pensées humaines », et de reconstruire toutes les notions à partir d'un jeu d'éléments simples. Elle concordait aussi

avec l'idée cartésienne de la science toute déduite de « natures simples », c'est à dire d'idées claires et distinctes. Mais à supposer que ce fût possible, il aurait fallu des siècles pour réaliser cet idéal, même imparfaitement. Aussi s'est-on peu à peu concentré autour d'une entreprise plus modeste. Les langues les plus récentes se contentent de prendre pour point de départ des radicaux existant déjà, et aussi internationaux que possible dans les langues européennes. Avec les emprunts fréquents d'une langue à l'autre, les restes des termes latins, le grand emploi scientifique des termes grecs, il y en a déjà un nombre beaucoup plus considérable qu'on ne s'y attendrait, et qui s'imposent pour ainsi dire d'eux-mêmes quand on fait systématiquement le compte de ceux qui les connaissent d'avance.

Avec ces radicaux, on est également d'accord pour employer une grammaire, conventionnelle réduite au minimum, l'ordre des mots étant fixe dans la phrase, et tous les noms (substantifs) se terminant par exemple en *o*, les adjectifs en *a*, les adverbes en *e*, les verbes au présent en *as*, etc. En outre, un même radical permet de fabriquer un grand nombre de mots, grâce à un jeu de préfixes et de suffixes ayant un sens bien défini. De la racine qui veut dire *charger* on tirera par exemple *chargement* (au sens d'acte de charger), et avec un autre suffixe *chargement* (au sens de choses chargées) — ce qui évite une équivoque fréquente dans les langues naturelles — *charge* (maxima), *cargaison*, *chargeur* (au sens d'ouvrier dont la profession est de charger) *chargeur* (au sens d'instrument qui sert à charger) et même *chargeur* (au sens de *cargo-boat*), tout cela encore avec des suffixes distincts et précis; puis *décharger*, *recharger* et tout ce qui en dérive. On voit à la fois la simplicité, la richesse et la rigueur de ce mécanisme, s'il est bien construit. — Enfin, on est d'accord pour que cette langue soit facile à écrire et à prononcer, en écartant les sons trop spéciaux comme le *th* anglais, le *ch* allemand, ou l'*u* français; enfin en évitant les signes rares, qu'on ne trouve pas couramment dans les machines à écrire ou à imprimer, comme le *n* espagnol surmonté d'une tilde ou le *l* barré polonais, et même si possible tous les accents.

Mais quand la Délégation s'est mise au travail, elle a été fort embarrassée. Ces principes vers lesquels ten-

daient presque toutes les langues artificielles modernes, aucune de celles qu'on avait à examiner ne les appliquait rigoureusement. L'Esperanto, qui s'en rapprochait le plus à cette époque, mais qui avait été improvisé rapidement par un jeune médecin de génie, le Dr. Zamenhof, avait souvent des mots arbitraires ou connus d'un seul peuple; son système de formation des dérivés par des suffixes — c'était le défaut le plus grave — était très loin d'être assez régulier et assez précis pour éviter les équivoques. Au point de vue phonétique, l'auteur, d'origine slave, y avait introduit une foule de terminaisons en *oj*, *aj*, *uj*, (prononcées comme les mots français *taille*, *rouille*); enfin il employait des diphthongues de type allemand écrites *aù*, *eù*, (je remplace par un accent grave le signe spécial placé sur l'*u*) et cinq consonnes surmontées d'accents circonflexes qui leur donnaient deux prononciations différentes: *c* et *ĉ*, *g* et *ĝ*, *h* et *ĥ*, etc. Devant l'incommodité de ces signes, il autorisa plus tard leur remplacement facultatif par *c* et *ch*, *g* et *gh*, *h* et *hh*, etc.

Un espérantiste connu, le marquis de Beaufront, avait été désigné par le Dr. Zamenhof pour représenter sa langue devant le Comité. Il reconnut, après une longue discussion, le bien fondé des objections que soulevaient les principaux membres, et avec le concours de Louis Couturat, rédigea sous le nom d'Ido un projet d'Esperanto retouché sur ces différents points, qui en gardait tout l'excellent, mais réformait celles des racines qui n'étaient pas conformes au principe d'internationalité maxima, employait un jeu de préfixes et de suffixes plus complet et plus logiquement agencé, allégeait et généralisait les terminaisons, supprimait tous les accents. Sur ce projet, le Comité refit encore un certain nombre de modifications dans le même sens, ce qui occupa quelques années, une part du travail devant se faire par correspondance (5). Mais enfin il en résulte

(5) On doit citer aussi le nom de M. Gaston Moch, qui avait publié plusieurs ouvrages en Esperanto, et qui était membre de l'Académie espérantiste. Désigné par Emile Boirac, Recteur de l'Université de Dijon, pour le suppléer au Comité de la Délégation, il reconnut au cours de la discussion la nécessité des changements; et avec une grande abnégation, il s'attacha lui-même à ce travail, dont il a publié une histoire succincte en

un quasi-esperanto simplifié, régularisé, qui en gardait les principes généraux de grammaire et de composition des mots, et qui répondait aussi bien que possible aux conditions précédemment définies pour une langue internationale. On ne pouvait plus guère le perfectionner qu'en y ajoutant des racines nouvelles, au fur et à mesure des lacunes qu'on y constaterait, ou des inventions récentes qu'il faudrait désigner.

Voici un échantillon de la langue ainsi constituée. C'est la traduction, par M. de Beaufront, du début de la convention internationale qui a constitué la Croix-Rouge (Genève, 1864).

Artiklo unesma. — La ambulanci e la militistala hospitali agnoskesos neutra, e, kom tala, protektesos e respektesos dal militanti, tam longe kam en li esos maladi o vunditi. La neutreso cesus se ta ambulanci gardesus da trupi militistala.

Un-esm-a, premier (*esm*, suffixe ordinal); — *agnoskes-os*, seront reconnus (avec le suffixe du passif, *es*, qui est le radical du verbe être, et la terminaison du futur, *os*); — *vund-it-i*, les blessés; — *ces-us*, cesseraient (*us*, terminaison du conditionnel); — *gard-es-us*, seraient gardés.

On remarquera la forme *milit-ist-al-a*, petite recherche d'exacritude peut-être inutile étant donné le contexte, mais qui montre bien toute la précision que permet un bon jeu de suffixes. *Milit-al-a* se comprendrait, mais serait plus vague et moins logique, car l'hôpital sert à soigner les soldats (*milit-ist-i*) et non à faire la guerre (*milit-ar*): ce n'est pas un « hôpital guerrier ». — Dans certains cas des distinctions de ce genre sont tout à fait nécessaires à la pensée, par exemple dans le droit ou dans les sciences.

Il est à peine nécessaire de dire comment les inter-

Esperanto et en Ido, pour faciliter la comparaison des deux langues. Paris, Chaix, 1921. (Comme préface à la traduction en Esp. et en I. des « Pensées de Riquet » et autres opuscules d'Anatole France).

linguistes qui avaient fait ce travail furent reçus par la majorité des chefs espérantistes: un peu plus mal qu'Auguste Comte quand il écrivit au Supérieur Général des Jésuites pour l'engager à faire de son ordre le propagateur de la Religion de l'Humanité. Les grands hommes ont quelquefois de grandes naïvetés. — Dans le cas de l'Esperanto réformé, comment espérer que les anciens organisateurs du mouvement, possédant à fond une langue qui donnait des résultats, iraient se remettre à l'école, changer toutes leurs habitudes mentales, dire dorénavant *homi* au lieu de *homoj*, *petro* au lieu de *s^tono*, *omni* au lieu de *c^iuĵ*, etc.? Comment espérer aussi que les auteurs, les éditeurs, accepteraient de mettre aux vieux papiers les stocks d'ouvrages en esperanto qui étaient alors en vente? Et ce *non possumus* une fois posé, comment n'auraient-ils pas considéré les réformateurs comme de dangereux hérétiques, qui allaient compromettre l'idée même de langue internationale? D'autant plus que si la Délégation se plaçait exclusivement au point de vue de la création d'un idiome auxiliaire, les Espérantistes au contraire visaient un but beaucoup plus haut et plus large, celui de l'unité morale des peuples, dont la langue internationale n'était pour eux que le principal moyen.

Il arriva donc que parmi les hommes activement engagés dans le mouvement espérantiste, ceux-là seuls qui avaient pris part personnellement aux travaux de la Délégation, et qui s'étaient rendu compte des difficultés à résoudre, apportèrent leur adhésion à la réforme et continuèrent à participer à son élaboration. Dans la masse, sauf quelques esprits passionnés de logique et de progrès, il n'y eut guère pour se convertir que ceux qui n'étaient pas encore des pratiquants. De sorte que malgré l'indiscutable supériorité de la langue Ido, au point de vue technique et linguistique, il n'y a pas actuellement de comparaison entre le nombre des groupes Idistes disséminés à la surface du globe et celui des groupes espérantistes. Avec les qualités de précision et de commodité qui font qu'un Docteur ès Sciences a écrit un ouvrage pour montrer quels services l'Ido pouvait rendre en chimie, et qu'un Professeur à la Sorbonne l'a souvent utilisé dans ses cours pour mettre en évidence certaines ambiguïtés des langues vivantes, et les sophismes qui en résultent,

l'instrument reste là, presque sans que l'emploi s'en développe, ne servant qu'à des usages accidentels et restreints; et l'Esperanto lui-même n'est guère connu que de nom par la très grande majorité des hommes cultivés. C'est à peu près comme si les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des négociants continuaient à se servir seulement de la poste, tandis que sur le dernier centième, 90 % emploieraient le télégraphe et 10 % le téléphone.

Et c'est ici que la question me paraît devenir fort intéressante pour l'Egypte.

L'Egypte, par sa situation géographique, est depuis l'Antiquité un pays de grande communication internationale. C'est ce qui a fait, entre autres choses, au point de vue philosophique, la grandeur et l'influence de l'École d'Alexandrie. Le Canal de Suez, qui a été l'effet de cette situation mondiale, a réagi sur sa cause, et a encore accentué ce caractère. En outre, la beauté de son climat, de ses sites, de ses monuments, les souvenirs millénaires de sa haute civilisation, y attirent une foule d'étrangers, dont quelques-uns peuvent être indésirables, mais dont la grande majorité est une source d'avantages pécuniaires, intellectuels, artistiques de premier ordre. De nombreux Congrès internationaux la choisissent pour s'y réunir.

Plusieurs langues étrangères s'y parlent couramment. Dans les rues, les musées, les administrations, les maisons de commerce du Caire, on est frappé de voir, à côté des inscriptions en arabe, qui figurent naturellement en première place, et des transcriptions de celles-ci en caractères européens (excellente méthode pour enseigner aux étrangers la langue nationale), des traductions en anglais, en français, en italien, en grec, quelquefois même en allemand. Sur la façade du grand Musée Egyptien, le latin a même été mis à contribution. C'est ainsi qu'en Suisse, autre pays de grand tourisme, et où trois langues sont en usage, on a écrit sur le fronton du Parlement: *Curia confoederationis Helveticae*.

Quelques esprits simplistes diront: «Que l'on se berne à l'arabe, et tant pis pour ceux qui ne le sauront pas! » Ce serait méconnaître à la fois le rôle historique de l'Egypte et ses intérêts les plus graves. Un peuple qui s'enferme dans sa langue et ses frontières s'épuise et

s'affaiblit au point de vue de l'art et de la pensée, de même qu'un prisonnier en cellule. L'esprit, c'est la communication et l'assimilation. On sait tout ce que la Grèce doit à l'ancienne Egypte; réciproquement, à la plus haute période de la culture romaine, le grec était aussi employé à Rome, chez les hommes de quelque culture, que le latin lui-même. La grandeur de la civilisation française a été faite de l'action romaine sur la Gaule tout d'abord, ensuite d'influences italiennes, espagnoles, plus tard anglaises. Celle de l'Angleterre vient en grande partie de la France et de l'Allemagne, et sa langue en témoigne. Celle de l'Allemagne est née de son contact prolongé au XVIII^e siècle, avec la littérature française: Frédéric II préparait la grande période classique allemande en appelant à sa cour Voltaire et Maupertuis, et en écrivant lui-même en français. Enfin la floraison intellectuelle et matérielle des Etats-Unis est un produit de fusion entre une foule de cultures qu'y ont apportées des immigrants d'origine très diverse.

De larges et faciles échanges linguistiques avec les peuples contemporains ont toujours été la condition nécessaire au développement autonome des sciences, des lettres, des arts, de la philosophie, de l'originalité intellectuelle d'un pays.

L'objection, pour un peuple longtemps soumis à la domination étrangère, est qu'il peut craindre de se subordonner à un autre peuple en employant la langue de celui-ci comme « langue seconde » dans ses publications officielles ou ses relations commerciales. On a donc fait appel à la fois à l'anglais et au français; l'italien, qu'on entend souvent parler au Caire, et le grec à Alexandrie, pourraient demander aussi à être pris en considération. Quelle complication et quelle altération à la fois pour ces langues, souvent parlées par des hommes qui ne les possèdent pas très bien, et aussi pour l'arabe, atteint par le voisinage de tant d'expressions étrangères!

Tout cela se dissipe si l'on considère une langue internationale artificielle, toute constituée, d'un excellent mécanisme, qui est par sa structure même et sa dérivation un modèle de logique et de précision, qui n'est inféodée à aucune doctrine nationale ou internationale,

comme la langue crée par la Délégation de 1900, et élaborée à fond de 1906 à 1912 (6)

Un pareil instrument d'intercommunication pourrait être un puissant auxiliaire au service de la Renaissance de l'Egypte. Sur les imprimés commerciaux ou postaux, sur les règlements concernant à la fois nationaux et étrangers, dans les chemins de fer, sur les avis touchant la circulation des véhicules, sur les écriteaux des rues ou des jardins publics, une seule traduction suffirait à se faire comprendre de tous: car un homme de culture moyenne, connaissant une des grandes langues de l'Europe, n'a besoin que de quelques heures d'étude pour interpréter à première lecture une phrase en Ido, souvent même sans l'aide d'un lexique de poche; et quelques jours d'exercice permettent d'en user avec facilité. Grâce au principe d'adoption des radicaux les plus internationaux, les Français, les Italiens, les Espagnols, les Anglais connaissent d'avance environ 80 % des mots de la langue, les Suédois, 75 %; les Allemands, 65 %, et les Russes eux-mêmes 52 %. (7) C'est une langue essentiellement rationnelle, et régulière, sans exceptions, sans idiosyncrasmes comme les langues naturelles. Son emploi est même à cet égard un excellent exercice pour l'esprit; elle l'habitue à ne pas rester dans le vague, à prendre exactement conscience de ce qu'il veut dire et à raisonner solidement.

Non seulement son emploi favoriserait l'autonomie égyptienne dans l'ordre administratif sans tomber dans

(6) J'ai parlé, dans tout cet exposé, de la langue Ido, parce qu'elle me paraît à la fois la plus disponible et surtout la plus logique, la plus éducative pour l'esprit. Mais je ne voudrais pas la présenter comme la seule solution possible du problème. Si les perspectives que j'ai cru pouvoir indiquer ci-dessus devaient conduire à une action pratique, je serais le premier à recommander de ne pas s'en rapporter à ma seule appréciation, et de consulter le grand organisme américain I. A. L. A. (International Auxiliary Language Association) fondé en 1924, qui est actuellement le centre d'information et d'études le mieux documenté sur cette question.

(7) Ce résultat, qui semble d'abord paradoxal, s'explique par le fait qu'outre le mot principal, souvent semblable, la même racine se retrouve dans d'autres mots de la langue. Un Allemand un Anglais, disent « Ethik » ou « Ethics » pour « morale »; mais la racine « moral » leur est familière dans d'autres expressions.

le danger d'un emploi exclusif de l'arabe, qui risquerait d'écarter d'Egypte le large courant de touristes, de savants et d'amis étrangers qui y affluent actuellement: elle serait aussi une défense pour l'intégrité de la langue arabe. Les tentatives pour adapter celle-ci aux sciences modernes ne sont pas sans inconvénients; elles en altèrent la beauté et la pureté, et cela presque sans avantage intellectuel: car étant donné la difficulté d'acquisition de l'écriture et de la grammaire, il est impossible d'espérer qu'un physicien, un physiologiste, un sociologue européen ou américain puisse y consacrer le temps nécessaire pour lire dans la langue originale un mémoire important publié en arabe par un savant égyptien; et cela d'autant plus qu'on ne peut pas, étant donné le caractère de la langue, y introduire tels quels les composés grecs internationaux sans la défigurer. A marcher dans cette voie, on risque donc de corrompre l'admirable langue arabe des grands auteurs sans lui procurer une extension scientifique réelle. Au bout de quelques années, devant l'évidence du fait, il faudra de nouveau recourir à la nécessité de traductions anglaises, françaises ou allemandes, selon les spécialités. C'est ce qui arrive déjà pour certains peuples européens, entraînés après guerre par une poussée de nationalisme linguistique, et dont les travaux scientifiques restaient ignorés.

Au contraire, si l'on adoptait un instrument linguistique artificiel vraiment pratique, la masse de ceux qui viennent ici pour leur instruction, pour leur plaisir, pour leur santé, pour leurs affaires, prendrait sans regret la petite peine d'apprendre et d'employer la « langue auxiliaire d'Egypte ». De retour en Europe, en Amérique, ils s'en serviraient pour communiquer entre eux lorsqu'ils ne parleraient pas la même langue maternelle. Elle deviendrait ainsi un attrait de plus pour la vallée du Nil, et une propagande permanente à son profit. Les savants de deux pays différents, mettons de Suède et de France, qui auraient lu un même travail publié sous cette forme par un archéologue, ou par un médecin égyptien, l'emploieraient tout naturellement aussi pour s'écrire à ce sujet, ou pour en causer entre eux. Et l'extrême commodité de ce truchement s'imposant ainsi à leur attention, il ne faudrait pas beaucoup d'années pour que tous les travailleurs du monde scientifique possèdent, à côté de

leur langue maternelle, celle que l'Égypte aurait choisie pour ses communications extérieures. Le Ministre égyptien qui s'attacherait à cette initiative aurait toutes chances de voir son nom devenir et rester aussi connu que celui de l'inventeur de l'imprimerie. Et ce serait justice, car il aurait rendu un service de premier ordre à la civilisation. « S'il n'y avait qu'une seule langue au monde, disait Leibniz, ce serait comme si l'on prolongeait d'un tiers la vie des hommes d'étude; car c'est à peu près le temps qu'on dépense à apprendre les langues étrangères ». Une seule langue, ce serait impossible: les langues maternelles font partie du patrimoine de culture des personnalités ethniques; elles seules se prêtent à la poésie, aux œuvres d'art, à l'expression de certains sentiments; elles sont riches de tout le passé de leur littérature, qui a imprégné le sens des mots et des tours de phrase. Mais s'il n'y avait plus que *deux* langues nécessaires pour tous les hommes de science et d'action: la langue de leur pays et l'« interlangue », qui servirait à toutes les relations internationales, ce serait à coup sûr une immense économie de temps, de travail, de difficultés, de malentendus, et souvent, par là même, d'hostilité.

ANDRE LALANDE
de l'Institut

SULTAN HASSAN

Le coefficient social de l'archéologue est assez mince: on le considère bien souvent comme un dictionnaire un peu spécial, qui fournit, avec une précision frisant la manie, des dates, des dimensions, parfois des noms propres. Il aurait sans doute quelque exagération à voir dans ces renseignements le bagage essentiel de la science archéologique, mais il faut admettre que ces données sont des accessoires indispensables, tels les décors de théâtre. « Le touriste, a écrit un académicien grincheux, comme les hiboux, ne hante que les ruines et les villes mortes ». Remercions-le de n'avoir pas pensé à l'archéologue et convenons que le grand public confond quelquefois les moyens et le but: les documents d'archives, les fiches doivent amener à multiplier les raisons d'aimer et de faire aimer la beauté.

La route suivie par l'archéologue est parallèle à celle de l'historien, mais nous constatons souvent que les livres d'histoire ne nous donnent que très imparfaitement une connaissance intime de la vie d'une nation: les manifestations artistiques permettent une vision plus exacte. De même que la lecture d'un livre attachant nous pousse irrésistiblement à visiter la région qu'il décrit, de même l'admiration d'une œuvre d'art nous incite à nous faire une idée plus précise du milieu historique qui fut son berceau, des programmes et des modes qui ont pu inspirer son créateur.

Pour nos méditations, on ne saurait concevoir de plus bel objet que la mosquée du sultan Hassan: c'est, au

Caire, le monument le plus parfait, le plus homogène, le plus digne de figurer à côté des étonnants vestiges de la civilisation pharaonique. Les lamentables conditions historiques au milieu desquelles elle est née, d'un contraste bouleversant, doivent augmenter notre émotion.

C'est une tâche bien lourde que de formuler un jugement sur la période des Sultans Mamlouks. On ne saurait écrire leur histoire sans passion, et la faute en est à nos sources arabes; les ouvrages de Makrizi, pour le moyen âge, de Djabarti, pour les temps modernes, sont de véritables réquisitoires, qui ne sont pas toujours faux. L'histoire ne peut guère être traitée d'une façon abstraite, comme un problème de mathématiques: elle doit être étudiée en fonction d'un ou de plusieurs groupes d'êtres humains. N'examiner que les faits politiques, à l'intérieur de l'Égypte, à cette époque, c'est rédiger un long pamphlet, mais il est inévitable. Nous convenons, avec Makrizi, que les Mamlouks « commettaient de nombreux désordres, attaquaient les habitants, les égorgeaient, pillaient leurs richesses, enlevaient leurs femmes et leurs enfants, sans que personne pût les en empêcher ». D'autres écrivains nous montrent l'ambition des grands officiers, dont les gestes ne s'expliquent guère que par leur intérêt personnel; ils nous dévoilent leur ignorance, leur arrogance et leurs débauches, et nous aident à conclure que la plupart de ces anciens esclaves ne possédaient ni bonté ni pitié.

Ces appréciations, pour justes qu'elles soient, nous les oublions en contemplant les œuvres d'art qui ont vu le jour aux instants où ces singuliers satrapes ont soumis l'Égypte à une dictature inexorable. C'est vraiment au Caire que les pierres chantent la gloire du passé. Nous devons parfois chercher nous-mêmes, à travers cent petites ruelles, la douce mélodie d'un modeste sanctuaire. Depuis la mosquée el-Azhar jusqu'aux murailles septentrionales de la cité, on est accompagné par un concert harmonieux, qui se termine en une solennelle apothéose. Mais on entend un hymne magnifique et fier lorsque les puissants remparts de la mosquée du sultan Hassan viennent défier le champ de notre œil.

Si, d'autre part, on évoque les belles pages laissées par les sultans d'Égypte dans le domaine de la politique extérieure, Sultan Hassan est le digne symbole, l'émou-

vante synthèse du régime mamlouk. Ce gouvernement a été trahi par la méthode de composition chère aux historiens arabes, par ce procédé qui découpe les siècles en tranches annuelles et morcelle les ensembles à coup de biographies. Sultan Hassan est le reflet vivant, tangible, de l'impérialisme musulman du moyen âge: il commémore, dans la hardiesse de ses contours modelés avec énergie, une volonté décidée et une inoubliable noblesse.



Le règne du sultan Hassan, ou plutôt ses deux règnes, puisqu'il fut déposé une fois, représentent une des périodes les plus agitées du moyen âge égyptien. Entre le mois de juin 1341 et le mois de décembre 1347, date de l'avènement du sultan Hassan, six monarques s'étaient succédé sur le trône d'Egypte: un seul d'entre eux était mort dans son lit, un autre avait eu la chance de n'être que déposé, mais les quatre autres avaient été assassinés. Hassan règne une première fois de décembre 1347 à août 1351, puis d'octobre 1354 à mars 1361: il est alors mis à mort; il n'avait pas 27 ans.

Ces quatorze années sont remplies par des intrigues et des émeutes, tout comme la période qui les précéda. Le premier règne voit la funeste peste noire de 1348-1349, celle même qui, se répandant en Europe méridionale, sert de prétexte au *Décameron*. Au cours du second, les officiers mamlouks continuent à se livrer à leurs désordres, et deux noms familiers reviennent très souvent, ceux des émirs Chaikhou et Sarghitmich, qui ont précisément fondé des monuments dans le quartier avoisinant la mosquée du sultan Hassan. Les historiens veulent bien reconnaître au monarque certaines qualités, comme le courage et l'énergie, ainsi qu'une grande piété: il semble qu'on doive comprendre plutôt grandeur d'âme. C'est ainsi qu'on nous dira qu'il passa les années d'interrègne en prison et qu'il les consacra à la copie d'un ouvrage religieux.

« On comprend malaisément, écrit Ebers, après ces jours d'épouvante où les champs restèrent sans laboureurs, les maisons sans serviteurs, les altérés sans porteurs d'eau, ceux qui avaient besoin d'habits et de mobilier sans artisans, où chaque bien avait baissé de prix, que

le sultan Hassan ait trouvé les moyens et la force nécessaires à édifier un temple qu'on vante, à raison, comme l'effort le plus superbe et le plus parfait de l'architecture arabe ».

Ce fut au cours du second règne, en 1356, que le sultan Hassan donna l'ordre de commencer les travaux de sa mosquée: elle ne devait être achevée qu'en 1363, soit deux années après sa mort. Les écrivains arabes du moyen âge sont enthousiastes pour décrire ce monument, dont ils ont senti toute la valeur. Ils s'extasient sur sa superficie inusitée, sur ses proportions grandioses, son plan remarquable, son aspect impressionnant, la hauteur des liwans, le calibre de la coupole, la magnificence du portail et concluent: « On ne connaît en aucun pays un temple qui égale cette mosquée ».

On y travailla donc pendant sept ans, non sans découragement, si l'on en croit une déclaration du sultan lui-même: « Si je ne craignais d'entendre dire que le sultan d'Égypte est incapable d'achever une construction qu'il a commencée, j'abandonnerais les travaux de cette mosquée, à cause des dépenses énormes qu'il a fallu engager ». D'ailleurs les difficultés n'étaient pas seulement financières: l'édifice devait comprendre quatre minarets; à l'achèvement du troisième, l'un d'eux s'écroula; on ne le refit pas et l'on renonça au quatrième.

Pour avoir été aussi impressionnés de la majesté du monument, les écrivains arabes ne pouvaient manquer d'entourer sa naissance de merveilleux. Le sultan, nous dit-on, avait convoqué les architectes de toutes les contrées de la terre, leur donnant comme instructions d'édifier un monument incomparable, en s'inspirant, pour le dépasser, de l'édifice le plus élevé de l'univers. On convint que c'était l'arc de Chosroès à Ctésiphon: ce fut donc celui-ci qu'on imita en lui destinant une plus grande hauteur.

Nous ne nous arrêterons pas à une légende, laquelle « raconte que le sultan fut si émerveillé à la vue d'un pareil chef-d'œuvre qu'il fit couper les mains à l'architecte afin qu'il ne pût tracer un autre plan semblable ». C'est tout simplement un thème de folklore: on le retrouve même pour un autre monument du Caire, la mosquée de Kidjmas.

« Les dimensions, écrit Herz Pacha, sont colossales,

Dans sa plus grande longueur, Sultan Hassan mesure 150 mètres; dans sa plus grande largeur, 68 mètres; la superficie totale ne représente pas moins de 7906 mètres carrés. Quant à la hauteur, elle est, devant l'entrée, de 37 mètres 70, et il faut tenir compte du fait que les gros murs, dont le revêtement extérieur est en pierre de taille, reposent sur un sol rocailleux s'affaissant en pente douce de la Citadelle vers la ville; des travaux de substruction considérables ont donc été nécessaires ».



Le monument fondé par le sultan Hassan est un collège religieux, une madrassa. Cette institution est née en Perse, sur l'initiative de la dynastie seldjoukide, laquelle, pour lutter contre les schismes et les doctrines trop rationalistes, organisa un enseignement d'Etat. C'est ainsi que la madrassa, l'école officielle de théologie, devint un organisme politique, une « forteresse de théologie, » suivant la définition d'un écrivain arabe. Et de nouveaux programmes, inspirés par la pensée du célèbre Ghazali, vinrent asseoir définitivement l'orthodoxie sunnite. Créée en Perse, la madrassa s'achemina vers l'Occident, en Syrie et en Egypte: c'est dans ce genre d'établissement que furent formés les esprits qui contribueront à la résistance contre les Croisés et les Mongols. Politiquement, la madrassa a sauvé l'islam et provoqué la splendide hégémonie des XIV^e et XV^e siècles.

Une curieuse anecdote nous est rapportée par un historien arabe. Il nous raconte que le sultan ottoman Sélim Ier, après la conquête de l'Egypte, en 1517, visita quelques monuments du Caire. Après avoir admiré la mosquée du sultan Moayyad, il déclara: « C'est une construction digne d'un roi ». Pénétrant dans celle de Ghawri, il la condamna brutalement et non sans dédain, par cette boutade: « C'est la halle d'un marchand ». Mais, en bon connaisseur, il montra qu'il avait été impressionné par la mosquée du sultan Hassan: « C'est bien là une puissante forteresse ».

La réflexion est criante de vérité et elle récompense dignement le créateur. Le terrain choisi pour la construction se trouvait juste en face du château-fort qui domine la ville du Caire, et l'architecte sut s'inspirer

de ce fait essentiel. C'était une gageure que d'avoir songé à dresser ce monument austère en face de l'hostilité presque insolente des murailles de la Citadelle. L'architecte fit donc de la mosquée un édifice d'une majestueuse fierté, splendide défi à la Citadelle, devant laquelle elle s'érige avec une force tranquille. La Citadelle s'allonge comme pour se préparer à bondir; Sultan Hassan ne perd pas un pouce de sa taille, dans un élan d'orgueil placide: la mosquée du sultan Hassan, édifice cyclopéen, semble écraser la Citadelle. Le monument vaut par son admirable position, et il est mis en relief par l'esplanade qui le sépare de sa rivale. Cette bâtisse sévère, à l'aspect militaire, n'a pourtant rien d'hostile.

Avec le monument qui abrite un collège religieux, rénovation politique de l'enseignement d'Etat sunnite, l'institution s'avère belliqueuse: une telle masse montre bien que la guerre est déclarée sans merci à toutes les hérésies comme aux schismes. Pour l'architecte de génie qui la conçut, la mosquée du sultan Hassan, face à la Citadelle du Caire, devait être un colosse, le cadre le voulait, mais la réalisation nous procure une étrange association dans laquelle s'affirment à la fois la domination militaire et la force culturelle de l'islam.

Par là-même, le sens du monument déborde au-delà du programme visé et réussi d'un collège religieux. Rarement talent d'architecte n'exprima mieux l'idée de force et, à lire les détails de l'histoire contemporaine, on pourrait se demander si l'artiste n'a pas voulu donner une leçon de discipline et d'autorité. Il y faut voir une critique hautaine des pénibles désordres de la rue, des soubresauts vertigineux de la politique, qui nous semblent encore, à travers les textes, comme un tourbillon échevelé. La mosquée s'élève avec une atmosphère générale de vigilance, comme le modèle d'une calme gravité. Jamais œuvre musulmane n'a laissé paraître une telle conviction. L'artiste est, en effet, d'une sincérité éclatante: sincère, il l'est jusqu'à la cruauté. Au souverain qui n'arrivait pas à se maintenir sur son trône et finalement y trouva un trépas funeste, l'architecte donne, avec une grandeur héroïque, une dure leçon de persévérance. De nos jours encore, Sultan Hassan manifeste la volonté de résister même à l'incurie des hommes : il a tenu, nous verrons, contre leur méchanceté.

Ainsi commentée par les crises ambiantes, la mosquée du sultan Hassan prend une valeur insoupçonnée, nous invite à réfléchir. Nous sommes loin de la mélancolie douce, de l'élégance gracieuse, qui caractérisent les œuvres musulmanes. C'est l'œuvre idéale pour représenter les rapports du croyant musulman avec son Dieu: on dirait que l'homme met sa fierté à ne pas solliciter la bienveillance divine, mais qu'il proclame, avec la solidité d'un roc, Son unité et Sa puissance. Le minaret s'élève bien haut dans le ciel, le plus haut possible, et sa masse est là pour affirmer qu'on ne saurait l'abattre.

Nous pensons aussi à ces réflexions de Fromentin sur les peintres hollandais du XVII^e siècle: « Si l'on imagine le spectacle que le pays pouvait offrir en ces temps terribles, on est tout surpris de voir la peinture se désintéresser à ce point de ce qui était la vie même du peuple. On se bat à l'étranger, sur terre et sur mer, sur les frontières et jusqu'au cœur du pays; à l'intérieur, on se déchire. L'on peut dire que tous les peintres de la grande et pacifique école dont je vous entretiens sont morts sans avoir cessé presque un seul jour d'entendre le canon ».



Le collège religieux, en Egypte, fut aménagé pour l'enseignement des quatre rites orthodoxes. Le programme comporte une mosquée, qui formera la partie centrale de l'édifice. Dans les quatre angles, on réservera, suivant les ressources prévues pour l'institution, des logements pour les professeurs et les étudiants. Il en résulte des espaces libres autour de la cour centrale, dont l'ensemble aura la forme d'une croix. Les quatre vestibules servent de local à l'enseignement. Dans sa conception grandiose, l'architecte de Sultan Hassan a conservé le plan cruciforme de la madrasa, mais son innovation a consisté à refaire aux quatre angles une madrasa en miniature. Cette originalité a une double importance: elle accentue le prestige de l'enseignement, soustrait de cette façon aux distractions toujours possibles dans l'enceinte de la mosquée; elle fait, en outre, valoir l'œuvre architecturale, car, du centre des petites cours, on est écrasé par la hauteur des murailles qui les entourent.

En poursuivant l'étude du plan général de l'édifice, nous y trouvons une belle ordonnance: nous venons de voir comment l'artiste a manifesté la nécessité d'un enseignement religieux d'Etat, donné loin des bruits du dehors, à l'abri de solides murailles. Le terrain était irrégulier sur une des façades, et c'est sur celle-ci que l'architecte ménagea son entrée. Ce cas n'est pas isolé, mais le maître d'œuvre musulman s'en tire le plus souvent par des procédés empiriques, rattrapant son ouvrage par des biais qu'il n'essaie pas de cacher. L'architecte a ici conçu deux bâtiments, reliés par un couloir coudé: il réalise ainsi un édifice à deux axes. La partie principale, dont l'orientation vers la Mecque est nécessaire, comprenant les collèges des quatre rites, le sanctuaire et le tombeau, lui procure un premier axe. Avec son entrée, l'architecte envisage un ensemble de constructions, offrant un autre plan cruciforme en miniature, dont la partie centrale forme une sorte de vestibule, qui s'ouvre par un flanc, au lieu de prévoir un accès face à la porte d'entrée.

Au XIV^e siècle, beaucoup d'édifices religieux sont déjà composites, et dans le programme de celui-ci, on devait réserver un emplacement au tombeau du fondateur. Le cas n'était pas inédit et, à l'ordinaire, ce monument funéraire était localisé dans un des angles de l'édifice. C'est là que l'architecte manifesta son génie: le hasard voulait que l'orientation de la mosquée vers la Mecque en plaçât le mur du fond précisément en face de la Citadelle. Le tombeau sera donc situé en cet endroit, comme si le monarque devait être appelé à contempler durant l'éternité le siège de sa souveraineté. Dans la mort il sera plus fort que de son vivant, car l'architecte procure sur l'ensemble de cette façade un saillant autrement formidable que les tours de la Citadelle. Cet aspect militaire est complété par la forme de la base des minarets qui encadrent le tombeau: les bases sont constituées par deux petites tourelles saillantes. Les tours sont à facettes, donnant ainsi l'illusion de l'é-moussement des arêtes, comme pour les protéger des effets des boulets de pierre.

Etant donné ce plan, qui est d'une conception admirable, l'architecte a usé de ressources infinies pour mettre en relief les diverses articulations, entrée, cour et

sanctuaire, bâtiments d'enseignement et mausolée. Tout d'abord, l'édifice se présente sous la forme d'un vaste ensemble muni de hautes et puissantes murailles et celles-ci n'ont pas la physionomie souriante des gracieux et élégants monuments du XV^e siècle égyptien. Précisément parce que l'édifice n'a pas un sens militaire, sa structure générale semble un raffinement prémédité. Sévérité et grandeur, voilà les deux principes qui ont inspiré l'architecte, et celui-ci s'est préoccupé, par des détails caractéristiques, d'exagérer ces tendances générales. L'austérité est acquise par la discrétion des motifs décoratifs, par la valeur appropriée des surfaces nues. La masse de la façade est rehaussée par l'importance des saillies: nous avons parlé de celles du tombeau et des minarets, et il nous faut insister ici sur la corniche vigoureuse qui couronne le sommet des murailles. Cette corniche se compose de plusieurs étages de nids d'abeilles et l'effet en est singulièrement puissant. Elle a aussi l'avantage d'augmenter par une illusion d'optique, lorsqu'on se trouve en bas, la hauteur des murailles. Face à la Citadelle, ce n'était pas l'impression dominante qu'avait envisagée l'architecte: il avait surtout la volonté de river l'édifice au sol. Mais sur les autres façades, où le passant n'avait plus le terre-plain de la Citadelle pour juger de l'ensemble, il fallait l'écraser, l'impressionner d'une autre manière. C'est alors que l'architecte s'avise d'un procédé original: il sabre sa façade de longues et étroites rainures, dans lesquelles il a ménagé les fenêtres nécessaires à l'éclairage. L'effet est saisissant, le contraste des corniches massives qui menacent de tomber, la flèche creuse de cette série de canaux rectilignes, contribuent également à doubler à notre vue la hauteur du mur.

Le portail d'entrée présente une noble allure; cette ouverture couronnée de nids d'abeilles est majestueuse. La masse puissante de ce porche semble encore aujourd'hui, malgré le sinistre progrès des moyens de destruction, jouer un rôle protecteur de la cité millénaire: le tout donne l'impression d'un orgueil calme et satisfait.

On pénètre dans un vestibule mystérieux, qui, dans le plan général, forme un tout: il est voûté en coupole et entièrement décoré de motifs en nids d'abeilles; mais, grâce à l'obscurité, il faut deviner cette décoration. Le

mystère qui se dégage de cette pénombre est accentué du fait que l'on s'engage dans un couloir assez étroit, deux fois coudé. L'étrangeté du lieu est donc complétée par ce tunnel, avec des échappées vers le ciel, si lointain entre deux murailles rapprochées. Et l'on chemine ainsi sans autre vision que le ciel, entre deux murs immenses, dont la base est formée de blocs gigantesques. Tout est calculé au point que l'extrémité de ce couloir, dont le développement est d'environ trente mètres, est close par un mur percé d'une petite porte. On débouche alors dans un angle de la cour centrale et l'on est saisi par une découverte imprévue, insoupçonnée. On est précipité au sein d'une clarté prodigieuse, qui ne laisse d'ombre nulle part, malgré la profondeur du liwan du chœur. En haut de ce vaste puits formé par les quatre murailles, le ciel semble irréel dans sa sérénité, dont le bleu est accusé par la blancheur éclatante des murs. On est ébloui par la profusion de la lumière, par l'aspect vertigineux des arcs de la cour. On est pris d'une émotion intense avant de pouvoir entreprendre l'analyse des détails qui coopèrent au grandiose spectacle qui s'offre à la vue : le sommet, encore massif, d'un minaret, vient ponctuer le coup d'œil général.

Dans ce pays, où, dans le passé le plus lointain, les constructions les plus colossales semblent correspondre à un irrésistible besoin, dans la patrie des Pyramides et de l'immense chaos de Karnak, la mosquée du sultan Hassan paraît pourtant une chose inattendue. Dans cette cour, on est anéanti par l'aspect de cette masse écrasante : ce n'est plus un édifice élevé par la main de l'homme au plus haut des cieux comme un hommage, qu'on a voulu digne de la Divinité, c'est un immense pan de montagne dans lequel on a creusé, qu'on a défoncé à grand peine pour y ménager les quatre liwans de la cour centrale.

Continuant sa marche vers le liwan du sanctuaire, on arrive au fond, où se trouvent la chaire et le mihrab : deux portes, aux deux extrémités, livrent accès au tombeau du sultan. C'est à nouveau la pénombre, voulue, semble-t-il, pour accentuer le calme religieux, qui devait entourer pour l'éternité la dépouille du sultan Hassan, et qui invite à une méditation profitable si l'on se remémore l'existence agitée du malheureux monarque.

Notre mélancolie va plus loin encore, puisque le tombeau est vide: après l'assassinat, on ne retrouva pas la dépouille du souverain.

Evidemment la mosquée du sultan Hassan apparaît comme un monument islamique du XIV^e siècle et son classement dans le groupe syro-égyptien ne fait aucun doute. Sa fonction de collège religieux dans la vie musulmane n'est pas, à cette époque, une originalité et, dans l'ensemble, le programme est réalisé d'une façon normale. En scrutant certains détails par une analyse très poussée, on retrouvera des influences étrangères et on suivra sans peine l'évolution de motifs décoratifs, dont on attendait le développement. Mais, à vrai dire, devant un tel chef-d'œuvre, on se sent comme honteux de chercher les sources d'un édifice marqué au coin d'un génie transcendant qui a su s'approprier d'une façon aussi personnelle des idées et des thèmes que l'on connaissait avant lui. Cette mosquée reste bien un document exceptionnel: il ne peut être utilement comparé à aucune œuvre contemporaine et l'originalité en est si forte, si puissante, qu'elle subsiste unique, comme si les architectes postérieurs avaient eu peur de s'en inspirer. On sait enfin que, par des règles instinctives, l'art musulman tourne le dos à l'art classique et que, nourris de principes différents, nous devons parfois, en Occident, faire un effort pour comprendre et apprécier ce que le goût oriental a créé. La mosquée du sultan Hassan peut soutenir la comparaison avec d'autres chefs-d'œuvre de civilisations diverses: c'est une réussite extraordinaire, moins célèbre, mais plus importante peut-être que l'Alhambra de Grenade. L'art musulman paraît être dominé par la fantaisie: au contraire, la mosquée du sultan Hassan est le symbole d'une énergie calme et attentive. Quel contraste avec les bijoux merveilleux, sans doute, mais un peu précieux, que sont les splendeurs de l'art hispano-moresque. Et en Egypte même, lorsque le style des Sultans Mamlouks inclinera, par une pente naturelle, vers le flamboyant, nous assisterons à l'éclosion d'un art du bibelot, plein de charme et de grâce, mais ces tapisseries de plâtre ciselé avec infiniment de goût, nous paraîtront, comme souvent dans les arts de l'islam, faits en série, livrés aux mains d'artisans consciencieux. Que nous soyons sensibles aux expressions fixes et nuancées

des arabesques, c'est indiscutable, mais ce sont là des phrases un peu maniérées, et dans la mosquée du sultan Hâssan, nous sommes subjugués par le témoignage d'une sobre élégance, où domine l'intelligence.

L'architecte n'a pas inventé dans son édifice des thèmes nouveaux: il a élevé un collège pour les quatre rites de l'islam. L'œuvre de génie n'est sans doute pas le produit d'une génération spontanée, elle est, comme les œuvres plus banales, tributaire du passé et peut très bien sacrifier aux modes du jour, elle le fait le plus souvent. Elle est caractérisée par une telle simplicité que les médiocres croient toujours qu'il ne s'y trouve aucune invention. Cette position est insoutenable et la mosquée du sultan Hassan en est un exemple capital. Prenant à son compte la somme des règles qui avaient présidé à la composition des édifices antérieurs, l'architecte les a combinées d'une façon personnelle, et c'est bien là le génie: il a surajouté au composé des poncifs une vie nouvelle, une conception originale, prouvant qu'il possédait tous les secrets de son métier et utilisant les ressources les plus intimes de la technique.

L'harmonie générale est toute neuve, et c'est par cette qualité que l'œuvre prend toute sa valeur. Le chef-d'œuvre musical est composé, non seulement d'une somme limitée de notes et d'une combinaison de mélodies d'un nombre assez restreint, et c'est par le charme de l'harmonie, par le jeu de l'orchestration que l'œuvre s'élève au-dessus de la banalité courante. Dans cette mosquée, l'on n'est choqué par aucune couleur voyante, et l'on trouve une hiérarchie des effets complémentaires et notamment la subordination des éléments décoratifs. On peut donc songer à une symphonie parfaite, composée avec une utilisation étudiée, soigneuse, de tous les rôles de l'orchestre, avec un sentiment très intime des nuances. « Un génie particulier, écrit si heureusement Arthur Rhône, préside à ces formes traditionnelles, à ces combinaisons géométriques; il les anime d'un souffle naturaliste; tout ornement de la mosquée de Hassan a une saveur si particulière qu'on ne saurait le confondre avec le décor d'un autre édifice ».

L'architecte fut un artiste vigoureux, qui avait le sens des puissantes synthèses, qui s'est préoccupé plus de donner une signification à l'ensemble de l'édifice qu'à

mettre en valeur la subtilité des détails. Il est faux que les artistes musulmans n'aient pas eu le sens de l'architecture: constater qu'ils n'ont pas eu des conceptions classiques en cet ordre d'idées ne suffit pas pour nier leur talent. Mais, ce qui nous frappe dans la mosquée du sultan Hassan, c'est qu'il donna à la partie décorative un rôle discret et accessoire: il la domina et en fit la servante de l'architecture, au lieu de sacrifier à la juxtaposition arbitraire, parfois sans retenue, des thèmes ornementaux. Cette mosquée est probablement le seul monument du Caire qui allie la puissance de l'effet général à la délicatesse du décor.

L'édifice nous impressionne donc parce qu'il n'a pas de commune mesure avec les autres monuments du Caire. La mosquée du sultan Hassan est la grande œuvre de tout l'islam, construite avec une solidité qui, tels les temples antiques, défie l'avenir, et on pourrait lui appliquer le vers dédié aux Pyramides par un poète arabe: « Il semble que ce soit le temps qui ait à résister aux efforts de ces édifices éternels. »

Ce monument, d'une valeur universelle, est vraiment le symbole impeccable de la grandeur et de la puissance islamiques. Sa gloire légitime est telle que nous disons « Sultan Hassan » et cela nous suffit pour désigner l'édifice; le souverain éphémère a disparu devant son mausolée. C'est par une figure du même ordre que nous parlons de Bourges ou de Chartres pour évoquer leurs immortelles cathédrales.

La supériorité de Sultan Hassan sur tous les monuments musulmans se prouve par un fait éminemment caractéristique. Pour apprécier pleinement une œuvre architecturale de l'islam, il convient d'être initié à certaines règles, de connaître certaines exigences des programmes. Sultan Hassan ne nécessite pas une profonde méditation, car il ne semble pas écrit dans une langue inconnue: pour les visiteurs sensibles à l'art, l'édifice n'a pas besoin d'être traduit, d'être transposé en un langage qui ne serait plus celui des Mamlouks ni celui de l'islam. Il n'est nul besoin de mots pour aider l'amateur à subir le pouvoir de la mosquée du sultan Hassan.

Même à un touriste blasé, Sultan Hassan doit offrir une émouvante impression d'architecture. C'est sans doute par sa taille gigantesque que l'édifice procure un sai-

sissement inattendu, mais l'émotion ressentie, de qualité plus fine, est fournie par l'admirable harmonie des proportions.

Cette œuvre, si caractéristique par certains détails, de l'architecture égyptienne du XIV^e siècle, si conforme au plan général d'un collège destiné aux quatre rites, touche à l'intemporel et à l'universel, et, en même temps, laisse découvrir la conception géniale d'un homme. Un architecte, aux idées nobles et véhémentes, a su réaliser une entreprise, dont l'exécution soignée, sans emphase, avec une éloquence dépourvue de boursoufflure, vient dignement couronner la hardiesse du projet. La mosquée du sultan Hassan commence par nous écraser. C'est une brusque vision de la grandeur de l'islam, avec le double témoignage de l'austérité et de la puissance: la beauté de Sultan Hassan vient précisément de ce que toutes les parties sont harmonieusement soumises à une idée générale. Cette construction hardie, d'un calme impérial, à qui la discipline n'a pas manqué, sert à l'apothéose hautaine de la pensée musulmane, et ce sentiment de l'ensemble donne à cette masse une majestueuse gravité.

Puis nous voulons comprendre les raisons intimes qui nous ont arraché une adhésion aussi entière. L'édifice se révèle profondément vivant, tellement qu'il peut se passer de la foule, dont il n'a que faire. Et notre admiration se fait plus vive à mesure que nous constatons la réussite de certaines audaces, le prodigieux effet de contrastes qui ne sont pas à l'échelle de l'homme, mais qui fournissent pourtant, par un jeu d'équilibres étudiés, un des plus beaux chefs-d'œuvres d'harmonie qu'un artiste musulman ait enfantés.

Pour goûter la force du monument il faut une longue amitié, une contemplation assidue: c'est en le regardant longtemps, sous tous ses aspects, qu'on découvre une surprenante beauté, une radieuse symphonie, une autoritaire majesté. C'est un magnifique et saisissant exemple d'un esprit de hiérarchie, à côté de l'anarchie brouillonne et sanglante des prétoriens.

Par une cruelle ironie, nous ignorerons probablement toujours le nom du créateur d'un chef-d'œuvre qui, en revanche, fait passer à la postérité le nom d'un jeune souverain, presque un enfant, détrôné une fois, et finalement assassiné. Pour être sultan, il fallait avoir été

esclave. Ainsi, des hommes introduits en Egypte par voie d'achat, comme la marchandise la plus banale, puis libérés par des maîtres, eux-mêmes anciens esclaves, développaient une personnalité nouvelle, sous un nom d'emprunt, et essayaient de contribuer à la grandeur de la civilisation musulmane. Le résultat est tangible, glorieux, et nous ignorerons les hommes, dont les mobiles immédiats nous sont mal connus. De même Sultan Hassan, chef-d'œuvre impérissable, laisse dans l'ombre la personnalité de l'artiste de génie qui le conçut.

Et après tout, ne vaut-il pas mieux ne rien savoir du créateur d'une œuvre de génie? Notre époque aura vu naître cette rage si décevante de connaître les misères de la vie privée des artistes, qui offrent un singulier démenti aux thèses présentées dans les écrits, au génie qui éclate dans les œuvres plastiques. Serions-nous heureux de pouvoir constater, non sans un certain sens du malsain, que l'architecte de Sultan Hassan a dû, pour vivre, ne pas s'éloigner des poncifs, nous entendons de ceux qui témoignent du plus mauvais goût? Les commentaires que nous pourrions faire prendraient une signification affreusement cruelle. En somme, il est assez beau, pour la grandeur de l'islam, que la genèse de Sultan Hassan soit entourée de mystère, comme les grandes épopées antiques.



Il serait fastidieux de décrire tous les détails de la mosquée, bien que tous concourent à mettre en valeur le gigantesque ensemble: mais il faudrait faire appel à un style particulier pour évoquer pleinement, intégralement, les aspects les plus minces en apparence et, en même temps, ne pas leurrer le lecteur, lui montrer que ces minuties, parfois d'une étourdissante invention, aboutissent à un poème vaste et aéré. « Tout ce qui enivre le visiteur, nous dit Ebers, est disposé gravement, majestueusement, harmonieusement: s'il examine avec attention et un à un les détails de l'ornementation du sanctuaire et de la chambre sépulcrale, il sentira son goût satisfait par la richesse et la variété des jeux de lignes entre-croisées, par les formes élégantes et ingénieuses que présentent les figures qui reviennent régulièrement, et il cherchera à comprendre le sens des mots et des

phrases du Coran, qui sont insérés dans les arabesques en guise d'ornement significatif, et frappent ses regards en maint endroit pour l'instruire, l'exhorter, et en même temps embellir la muraille ».

Il n'est pas jusqu'à la représentation des lampes multicolores, dont les flammes vacillantes accroissaient la vivacité lumineuse, et nous sommes reconnaissants à l'imagination qui nous permet de considérer avec une piété émue la grandeur de ces espaces éteints. Ces lampes en verre émaillé, des voyageurs les ont vues en place, avant qu'elles aient été recueillies au Musée d'art arabe, dont elles font la gloire. Aussi voulons-nous céder la parole à ceux-ci, tout au moins à ceux d'entre eux qui n'ont pas marchandé leur enthousiasme.

« C'est, écrit Jomard, dans la *Description de l'Égypte*, un des plus beaux monumens du Kaire et de tout l'empire; il mérite un des premiers rangs parmi les ouvrages de l'architecture arabe, par la hardiesse de sa coupole, l'élévation de ses deux minarets et la grandeur du vaisseau, ainsi que par la richesse des marbres et des ornemens, qui y sont prodigués sur les pavés et sur les murailles, et disposés selon la manière simple qui est propre à cette architecture. Le bois et le bronze y sont travaillés avec art dans les portes et les grillages ».

Les notations télégraphiques de Flaubert procurent une déception: « Vestibule rond, pendentifs ou stalactites, grandes cordes qui pendent d'en haut. Nous mettons des babouches de palmier. En un style aussi sec, le Journal de Fromentin met les choses au point: « Monument admirable, unique ici, le digne pendant conservé des plus belles constructions des grandes époques ».

Le peintre Lenoir a laissé un ouvrage sur l'Égypte qui n'est pas toujours du meilleur goût. Toutefois la page qu'il consacre à Sultan Hassan mérite d'être rappelée. « La mosquée du sultan Mamlouk Hassan domine le Kaire tout entier: par ses proportions colossales et son style des plus purs, elle est sans contredit la plus belle des mosquées de tout l'Orient. Elle est située en face de la Citadelle. Une porte de la hauteur de tout le monument y donne accès dans une rue latérale qui aboutit à la place. Des marbres de toutes les nuances reliés par des rosaces et des ornements de bronze font ressortir l'élégance de cette entrée principale. Terminée en forme de

niche, des milliers de stalactites viennent mourir gracieusement jusqu'à la moitié de sa hauteur, où des traverses de bois découpé soutiennent une véritable collection de lampes de verre et d'œufs d'autruche richement enluminés. On gravit alors quelques marches, puis on en descend quelques autres pour se trouver de plain pied dans un immense couloir garni de bancs de pierre de chaque côté. Ce prélude mystérieux et terrible ne fait que rendre plus saisissant le spectacle merveilleux en face duquel on se trouve placé tout à coup : une cour immense, en forme de croix grecque, est occupée au milieu par une construction sarrasine des plus pittoresques. Soutenu par des colonnes de porphyre et surmonté d'une coupole, brillamment décorée, ce petit pavillon octogone ne fait qu'abriter la piscine à ablutions. En face de la porte d'entrée, une ogive colossale ne forme qu'une seule voûte dont une répétition moins grande est indiquée sur les trois autres côtés de la cour : c'est le sanctuaire, surélevé d'une petite marche seulement en dessus du reste de l'édifice. Au bout de longues chaînettes des milliers de lampes semblent descendre du ciel et présentent de loin l'aspect d'une pluie ou d'un treillage suspendu dans l'espace. Au fond se trouve le mihrab richement orné d'incrustations précieuses, de peintures et d'arabesques. La chaire à prêcher est également un chef-d'œuvre de sculpture ».

« La plus belle mosquée du Caire, selon Gabriel Char- mes, est la mosquée du Sultan Hassan, construite au pied de la colline de la citadelle. Sa majestueuse coupole, son minaret puissant, ses murs nus et élevés, surmontés d'une magnifique corniche et formés de grandes alvéoles de pierre, frappent d'abord par leur aspect grandiose. Le portail de la mosquée, modèle de presque tous les portails du même genre, est un des produits les plus parfaits de l'art arabe. D'une hauteur considérable en proportion de la largeur, surmonté d'une demi-coupole resserrée et découpée en stalactite, il présente un profond renforcement au pied duquel se trouve la porte d'entrée. Celle-ci est recouverte d'une armure de bronze merveilleusement ouvragée, tandis que les côtés et le mur plein du fond du portail sont remplis d'arabesques aux contours capricieux ou décorés de niches à colonnettes sveltes et délicates. L'intérieur de la mosquée est plus

grandiose encore. La cour aux ablutions est entourée d'immense arcades en ogive qui donnent entrée dans le sanctuaire. Des inscriptions coufiques, taillées dans le mur, ont été formées de lettres d'une grandeur inusitée, entrelacées de fleurs. On pénètre ensuite dans la salle du Tombeau, dont la coupole semble beaucoup plus élevée et dix fois plus vaste que celle du Panthéon de Paris: là, les inscriptions sont placées sur des planches. L'impression que produit la mosquée d'Hassan est du même genre que celle dont on est saisi dans nos plus belles cathédrales. Jamais la pensée religieuse ne s'est exprimée avec plus de force et de souveraine majesté dans un monument humain ».

Le duc d'Harcourt est certainement, parmi les contemporains, l'écrivain qui a le moins bien compris l'Égypte: nous avons même l'impression que sa bonne foi n'est pas toujours sans mélange. Les lignes qu'il consacre à Sultan Hassan sont à citer, car elles montrent son chagrin: il est comme navré d'avoir rencontré une belle œuvre d'art et, pour exacte qu'elle soit, sa description a tendance à tourner tout au grotesque: « La mosquée de Sultan Hassan, dit-il, frappe tout d'abord par ses grandes et belles proportions; presque point d'ornementation, rien surtout qui semble copié sur des ornements grecs, latins ou pharaoniques; c'est bien un art à part, répondant à des besoins spéciaux, et cherchant le beau ailleurs que tous ses devanciers. En même temps, une fréquente complication dans les formes, de la bizarrerie dans la décoration, des disproportions singulières, telles que des entrées en apparence gigantesques, accompagnant des portes d'accès basses, semblent dénoter un peuple plutôt savant que naïf. Quoi qu'il en soit, c'est un art bien original, et non sans mérite ».



« Les rivalités sanglantes des Mamlouks, écrit Gobineau, ont trouvé moyen d'augmenter leur fécondité; c'est ainsi que cette mosquée de Hassan, si gigantesque, fut bâtie pendant un interrègne, par un prétendant qui luttait contre son rival, maître de la Citadelle, qui ne trouva pas trop difficile de faire un chef-d'œuvre pour se construire sous l'apparence d'un temple, une forteresse ».

Gobineau se laisse entraîner par son imagination, mais l'erreur du fait historique mise à part, l'observation est d'une profonde vérité. Un mémorialiste nous raconte qu'avant sa mort, un des derniers grands ministres fatimides fit son testament politique. « Parmi les trois fautes que j'ai à me reprocher, déclara-t-il, il y a la construction de ma mosquée hors la porte Zoueila, un ouvrage avancé en lequel les défenseurs ou les agresseurs du Caire trouveront un point d'appui ». Il s'agit de la mosquée de Salih Talai, qui s'élève près du Bab Metoualli, et dont le rôle militaire aurait bien pu être celui que craignait le vizir, si le Caire ne s'était rapidement agrandi et que l'enceinte fatimide n'eût pas perdu sa valeur. La même faute fut donc commise avec Sultan Hassan.

Les gouvernements musulmans furent toujours totalitaires, pour employer une expression à la mode. Cette conception d'autorité fut acceptée par les populations et, notamment, on ne trouve dans l'histoire musulmane rien qui puisse être comparé aux luttes engagées en France par les Communes ou les Parlements contre l'hégémonie de la monarchie. Si l'idée de « Commune » avait existé au Caire, Sultan Hassan, dressé en face du siège du Gouvernement, serait bien la menace de la Ville contre l'Etat. De toutes façons, la présence en un tel lieu d'un bastion aussi formidable était un danger permanent.

Le voyageur Léon l'Africain semble avoir été le premier à signaler cette circonstance: « Il y a plusieurs temples, monastères et collèges; et entre autres, on y void un fort renommé, que Hesen Soudan fait fabriquer, d'une merveilleuse hauteur, en voutes, au reste trèsfort de murailles, de sorte que souventefoys on a veu revolter un soudan contre l'autre: mais celui de dehors se pouvoit fortifier dans ce collège, et battre la forteresse du soudan, sans aucun empêchement pour être à l'object d'icelle, et prochain d'une demye portée d'arbalète ».

Ce fait important est également mentionné par l'Anglais Charles Thompson: « La mosquée qui semble dépasser toutes les autres, tant par la solidité de sa construction que par une majesté imposante qui frappe le spectateur, est la mosquée du sultan Hassan, située au pied de la colline où se dresse le Château-Fort. Elle est très élevée et surmontée d'une belle corniche, très en

saillie, et ornée de sculptures bizarres. Elle est rectangulaire; son entrée est richement incrustée de diverses sortes de marbre, le sommet étant aussi embelli de sculptures. Les marches par lesquelles on y montait autrefois sont en ruine et la porte en est murée, ayant souvent servi d'abri aux mécontents lors des insurrections ».

Le consul Maillet, copié sans scrupules mot pour mot par Fourmont, a également vu cette menace: « Il y a dans le Caire une ancienne Mosquée très-vaste et très-haute, et qui n'est séparée du pied de la montagne sur le penchant de laquelle le Château est bâti, que par une place sablée, dont la largeur peut être de cent cinquante pas, sur environ mille de longueur. Cette Mosquée peut encore beaucoup nuire dans les soulèvements, parce que de-là une partie des mécontents empêchera aisément, à coups de flèches, que les deux quartiers opposés du Château ayent entre eux aucune communication, tandis que du sommet de la montagne, d'où l'on découvre toute la place, l'autre peut faire pleuvoir une grêle de pierres ».

Au point de vue politique, l'érection d'une telle masse face aux forces militaires du sultan pouvait donc être une erreur. « Cette mosquée, dit un auteur arabe, s'oppose à la Citadelle et il n'y eut aucune émeute sans que les rebelles ne s'installassent dans la partie supérieure pour lancer des projectiles sur les défenseurs de la Citadelle ». Au cours de l'année 1390, le sultan Barkouk, qui s'en était servi comme place d'armes dix ans auparavant, eut toutes les peines du monde à venir à bout des mutins qui s'étaient réfugiés dans la mosquée. Aussi, ayant eu à en souffrir, le sultan fit-il démolir les escaliers qui donnaient accès aux minarets, fermer les chambres qui servaient de logements aux professeurs, détruire enfin la plate-forme ainsi que les escaliers en avant du portail. La porte de derrière fut aussi condamnée, de sorte que la mosquée ne fut accessible que par une petite fenêtre, facile à aveugler en cas de troubles: elle se trouvait d'ailleurs en face de la Citadelle, et c'est de cette nouvelle entrée que se faisait l'appel à la prière.

La mosquée fu pillée en 1399 au cours d'une autre insurrection, et nous apprenons d'une manière indirecte que les escaliers des minarets avaient été reconstruits. En 1404, des tubes de lancement de matières inflamma-

bles furent installés sur les terrasses pour lutter contre la Citadelle. C'est le gouvernement qui, en 1410, met la mosquée en état de défense par crainte de troubles, mais elle est prise d'assaut par les rebelles après un violent combat et immédiatement utilisée comme centre de résistance. En 1422, tous les escaliers, ainsi que la plateforme d'accès, furent rétablis.

En 1438, des mamlouks s'emparent encore de la mosquée, dont ils brûlent la porte, et ils s'installent sur la terrasse. Lorsque le calme est rétabli, le premier soin du sultan Djamak fut de supprimer à nouveau les escaliers des minarets.

« En 1454, écrit un historien arabe, le sultan ordonna à des ingénieurs d'examiner le minaret surd de la mosquée, car on affirmait qu'il menaçait ruine. Cette rumeur ne résista pas à une enquête sérieuse. En revanche, les ingénieurs constatèrent que, par suite des projectiles qui avaient été lancés contre la mosquée pendant les troubles, le sommet du minaret était détérioré et que le croissant qui le surmontait était tout tordu. On fit enlever définitivement ce croissant: ce travail fut, en effet, plus facile que la démolition du minaret. Cette mosquée est une des merveilles du monde: c'est certainement le plus bel édifice de l'islam et il y a précisément aujourd'hui cent années musulmanes qu'il a été fondé. Par cette construction, le sultan Hassan a montré la profondeur de ses pensées ».

A la fin de l'année 1500, le sultan Djanboulat, menacé dans sa souveraineté, songea à s'enfermer dans la Citadelle et, pour parer un danger de la mosquée, donna l'ordre de la démolir: on travailla trois jours seulement à cette destruction, sans grands résultats d'ailleurs, mais, sous la pression de l'opinion publique, on dut renoncer à cette entreprise.

Ainsi, les milieux étrangers à la politique maintenaient leur sollicitude aux précieux vestiges de leur histoire. L'introduction de l'artillerie allait précipiter le martyre de l'édifice. Thévenot écrit en 1657: « Ce fut dans cette mosquée que s'enfuit Touman-Bay dernier Roy des Mamelucs, abandonnant le Chasteau à Sultan Sélim, qui fit tirer plusieurs coups de canon contre cette Mosquée, et les trous s'en voyent encor principalement dans le dome qui en est tout percé ». Sans nous porter

garant du fait historique lui-même, retenons cette constatation du délabrement de la coupole. D'ailleurs elle s'écroulait trois ans plus tard et était remplacée par celle que nous voyons aujourd'hui. Les contreforts qui l'entourent indiquent un style d'époque ottomane. L'année précédente, le minaret nord s'était effondré: lui aussi fut reconstruit avec des dimensions moindres.

Le dix-huitième siècle fut également douloureux pour la mosquée. Un épisode nous est conté par Paul Lucas, qui accomplissait son troisième voyage en 1716: « Les Asaps furent assez forts pour se saisir de la Mosquée de Sultan Assan, qui est proche de leur quartier, ils s'y retranchèrent, et cette précaution les rendit enfin les maîtres. Les Asaps qui avoient fait porter du canon dans la Mosquée de Sultan Assan, le tournèrent contre l'ennemi et le feu fut très grand pendant quelques jours. Sans la Mosquée du Sultan Assan, les Asaps n'auroient su où se retrancher ».

Nouvelle affaire en 1736, au cours de laquelle la porte de la Mosquée fut incendiée, et l'édifice fut occupé par des mutins qu'il fallut déloger par la force: à la suite de cette échauffourée le grand portail fut encore condamné. Savary écrit, en effet, en l'année 1778: « Parmi les temples nombreux dont la ville est remplie, quelques-uns s'élèvent comme des citadelles. Telle est la mosquée du sultan Hassan, où les rebelles se retiroient dans le temps de sédition, et du sommet de laquelle ils battoient le château avec du canon. Ce grand édifice, dont la corniche grotesquement sculptée a une saillie considérable, est surmontée d'un vaste dôme. La façade est incrustée de marbres précieux. Actuellement les portes en sont murées, et une garde de Janissaires en défend l'approche ».

Cette situation cessa en 1786, selon Djabarti: « Des ouvriers furent réquisitionnés pour ouvrir la porte de cette mosquée, qui était fermée, les boutiques qui s'étaient élevées au-dessous de cette porte furent démolies, ainsi que le mur qui la condamnait. On construisit une porte en fer, un escalier d'accès et des bancs en pierre ».

Arthur Rhôné, qui a tant aimé cette mosquée déplore sa situation dangereuse, nuisible à sa conservation, mais, nous allons le voir, il se laisse entraîner à écrire une belle période au détriment de la vérité historique.

« Les terrasses, dit-il, les balcons furent les repaires d'où les mécontents et les révoltés ont, depuis cinq siècles, tenu tête à la Montagne, que le maître fût un sultan mamlouk, un pacha de Stamboul ou le général Bonaparte ». Et il insiste: « Les dernières scènes d'épouvante eurent lieu au grand jour de la colère de Bonaparte, lors de l'insurrection du 21 octobre 1798: les murs gardent encore la trace des boulets français ».

Cette assertion aura du succès: les diverses éditions du Guide Joanne la répètent, avec une erreur de date; les drogmans s'en sont emparés et quelques écrivains n'ont pas dédaigné de temps à autre de la reproduire. Le dernier en date est Camille Mauclair. Pourtant mon ami Jean-Marie Carré en avait fait justice. Il est facile de lire les comptes rendus de cette lamentable journée d'émeute et surtout de se reporter à la notice de Djabarti, qui ne manque aucune occasion de marquer son hostilité aux Français, ce qui est bien naturel. Or qu'écrit-il? « Les Français dirigèrent leur bombardement sur la mosquée el-Azhar et sur les maisons des quartiers environnants ». C'est aussi triste, mais nous voulons établir ici que Bonaparte n'a pas eu l'occasion de tirer sur la mosquée de sultan Hassan.

H. de Vaujany se livre à d'autres fantaisies tout aussi erronées et éprouve le besoin de dramatiser le rôle de cette mosquée: « C'est dans cette vaste cour inondée de lumière que le sultan réunissait le peuple pour lui intimiser ses volontés; c'est sur ces dalles de marbre qui retentissaient sous le bruit des lourdes piques des gardes, que ce même peuple courbait son front lorsque le souverain descendait de la tribune et se dirigeait vers les sombres couloirs où se tenaient les janissaires en faction: c'est encore là que le 21 octobre 1798 les Français s'étaient réfugiés pendant l'insurrection du Caire ». La première partie de cette citation est du roman feuilleton, comme cette déclaration du rédacteur du Guide Baedeker, qui a vu sur divers endroits du pavement de la cour « des taches sombres, dues, dit-on, au sang des Mamlouks exécutés ici ».



La page suivante de Gabriel Hanotaux nous servira

de conclusion: « Voici la mosquée qui dépasse toutes les autres et à laquelle il faut rendre les armes. Nous sommes, du point de vue de l'histoire, dans une période d'anarchie. Or, singulier contraste, l'art atteint un apogée d'ordre et de splendeur. S'agit-il du cri vers Dieu d'un régime qui meurt, ou du chant de triomphe d'un régime qui naît? De toutes façons, l'inspiration et la technique sont à leur point culminant. Je ne crois pas que, sur la vase étendue du champ de conquête musulman, on trouve, alors, rien qui dépasse Sultan Hassan. Quant à la grande salle carrée, surplombée d'une coupole, c'est une merveille. Je ne sais quelle gloire de majesté s'y trouve incluse, achevée par l'opposition sublime entre la richesse décorative et l'austérité du tombeau ».

Les exigences de la vie moderne ont placé la mosquée du sultan Hassan en exil: elle n'est plus familière au flaneur, happé par la foule vers des quartiers plus affairés, plus bruyants. Le monument a trouvé la tranquillité silencieuse pour laquelle il semble avoir été conçu. Dans cette Egypte où les monuments sont innombrables, Sultan Hassan paraît subir une éclipse injuste; il reste, et c'est là sa revanche secrète, un des plus beaux édifices de tout l'univers islamique.

Il n'est pas inutile qu'on doive s'y rendre exprès pour l'admirer: un pèlerinage s'accompagne toujours de plété et de compréhension. Point n'est besoin de l'érudition d'un spécialiste pour en goûter le prodigieux raffinement. Cette forteresse cubique, à l'aspect sévère, rappelle sans doute des minutes douloureuses, des heures d'un tragique poignant, et surtout les journées mouvementées pendant lesquelles elle montait vers le ciel: les révolutions, les changements du personnel politique d'alors trouvaient donc une population paisible et patiente, qui travaillait en silence et en paix. On ne perd pas son temps à une méditation sur l'extraordinaire fécondité d'autrefois: aimons ces humbles artistes, qui, au lieu de gagner des batailles, ont contribué à embellir le décor de la vie.

GASTON WIET.

LA LEGENDE DU HOUDE-HOUDE

(LA HUPPE)

A MON FILS

« Pourquoi les eaux douces
vont toujours vers les ondes amères »

C'est ton sixième anniversaire...

*Tu es dans cette ville bleue
qui t'a vu naître.
ville fondée
par l'épée
d'Alexandre.
Ville d'amour,
embellie par le sourire
de Cléopâtre,
où le goyaves
suaves
poussent sur les sables blancs.*

*Ton père est au Caire
où le Nil enfle ses flancs
et atteint le niveau de la terre.
Eau fouguese, tumultueuse,
eau rouge, limon, argile
molécules ambrées, fertiles;
eau rouge, eau fidèle
qui marque le jour de ta naissance*

*avec l'espoir de l'abondance.
Eeau rouge, sang rouge
qui vient de là-bas
où la Reine de Saba,
Balkis la belle,
domptait les rebelles
par son sourire enchanteur.*

*Le « Houde-houde » vient chaque jour
à ma fenêtre qui est la tienne
et me baragouine des mots
que seul, Salomon le juste
pouvait comprendre.*

*Il me dit: — Où est ton fils
pour que je lui raconte
l'histoire de Balkis
qui orna ma tête,
après un exploit fou,
de son bel éventail?*

*— Je m'en vais le voir demain lui dis-je.
Conte-moi ta légende, tes prodiges
que je traduirai, à l'occasion
de son sixième anniversaire.*



*— Un jour, las de la servitude et de la routine
infligées par Salomon, roi des djinns,
je demandais à sa femme la plus câline
pourquoi les eaux douces s'en allaient toujours
vers les ondes amères.*

*Elle insista trois jours
auprès du Roi des Rois
qui seul dévoilait les mystères.
Salomon, fis de David,
devint livide
et se mit en colère.*

*Il rassembla son armée sans nombre
où la fourmi était près de l'éléphant,*

*où les djinns enfourchaient les girafes,
où les séraphins
donnaient la main
aux puces et aux chacals.*

*Les rabbins et les prêtres
étaient aux fenêtres
et voyaient tout ça.
Tous les êtres
se demandaient
ce que Salomon allait faire...
Ses yeux brillèrent
comme un éclair
et il leur dit: « Je dois savoir pourquoi
les eaux douces vont toujours
vers les ondes amères ».*

*Je restai coi
et je tremblais de tous mes membres.
Serait-ce une intrigue de femme?
Doucement je me glissais
hors de la foule
et pris mon vol vers le Delta,
cette terre du mystère,
où le Dieu Nil venait au secours des gens.*

*Je remontais ces eaux douces,
guidé par un frisson divin
laissant derrière moi
les Sycomores, le Dôm,
les Lotus et les Nénuphars.
puis soudain, je m'abattis
comme la foudre
sur une forêt
dont les arbres n'avaient point de nom.*

*Dans une clairière
je vis un assemblément intense
où des guerriers et des hommes
étaient chamarrés d'or.*

*Une femme, belle comme la nuit
tenait dans sa main leur sort.*

*Sa peau avait la fraîcheur
d'un clair de lune.
Des couleuvres, aux yeux d'émeraude,
rôdent
et lui enlacent les bras.*

*Son corps brillait d'onguents rares
et de lourds parfums.
Ses yeux noirs réverbèrent
dans cette nuit vaine et sans amour.
Fauve et féline
elle attend le mâle qui ne vient pas.*

*Ses colliers de pierres bizarres
halètent avec sa poitrine
et marquent
la naissance de ses seins.*

*Ses lèvres tremblaient
dans cette pénombre taciturne.
Un souffle frémissait
et errait partout
comme une brise nocturne.*

Aucune parole ne passait sur sa bouche.

*Une sueur farouche
perlait sur son front
qu'elle fronçait de dards parallèles,
empoisonnés d'angoisse et de révolte sourde.*

*Elle riait d'un rire ingénu
et montrait des dents cristallines
qui ne savaient pas mordre encore.*

*Ses cheveux, jungle noire,
ondulée, disciplinée,
pesaient sur elle
comme la nuit et la haine,
comme cette promesse de chasteté vaine...*

*Ses veines
battaient le rythme*

*d'un tam-tam sur sa nuque.
 Une centaine d'eunuques
 chantaient de leurs voix frêles,
 les louanges de la reine
 et la mêlaient aux Dieux
 qu'ils connaissaient à peine.*

*Elle se dressa, digne comme une statue de bronze
 Le peuple se leva avec elle comme un simoun.
 Murmures des hommes,
 murmures de la forêt,
 murmures des eaux qui coulent :
 La reine allait parler :*

*« O vous peuple aimé des Dieux
 Me direz-vous pourquoi les eaux douces
 vont toujours vers les ondes amères ? »*

*Les hommes se prosternèrent
 et pensèrent un instant
 que la Reine était devenue folle.*

*Elle arqua ses sourcils et subjuga la foule :
 « Je suis restée fidèle à mon serment.
 Suis-je destinée au ciel, à la terre, à la mer ? »*

*A ce moment, je me jetai à ses pieds
 et lui dis: « Salut ô Balkis.
 Les eaux douces vont vers les ondes amères
 parce que la Reine des Reines
 doit aller vers le Roi des Rois.
 Chaque chose est attirée par une chose contraire :
 La goutte du ciel par le brin de terre,
 le mâle par la femelle.
 De là l'étincelle
 qui rechauffe, qui éclaire ».*

*— « Puisque la Destinée m'appelle
 je dois aller vers cet homme.
 Attendez-moi, ô peuple:
 Votre Reine, belle
 comme la nuit
 vous apportera le jour ».*

Comme un éclair
 je fus auprès de Salomon.
 Je lui dis : « Heureux Roi aux mille noms,
 l'eau douce vient vers toi.
 Tes mille femmes
 n'ajoutent à ton âme
 que fiel, qu'amertume.
 Tu es un symbole,
 ton cœur est une urne
 qui cherche le musc et la myrrhe.
 De toutes les femmes qui se mirent,
 une seule te donne l'amour.
 La puissance sans cette goutte de rosée
 reste stérile.
 Qu'as-tu besoin de fourmis, de girafes ?
 Qu'as-tu besoin de piscine de cristal
 sans le pied de la femme que tu aimes? ».

— « Tu dis vrai, ma vie est vaine
 malgré ce faste,
 cette armée d'animaux,
 de Djinns et de races humaines.
 Si la Reine des Reines
 vient à moi, je te nommerais
 roi des ailes.
 Va vers elle
 escorte-la jusqu'à Jérusalem...
 Je sens déjà que je l'aime ».

La Reine de Saba
 soudain s'abat
 avec son trône
 sur le royaume de Salomon,
 Gloire, lumière, beauté sans nom.

La barbe du Roi frétille de joie.
 Un sourire l'illumine.
 Que personne ne l'approche, personne !

Il lui tend la main,
 la guide à son palais de cèdres
 aux mille colonnes parallèles,
 vers ce grand hall de cristal,
 merveille des merveilles
 qui reflète sa gloire.

*La Reine, éblouie,
croyant traverser un lac clair
s'affraye et relève sa robe.
Une légère confusion
lui monte à la face
comme un timide parfum.
Lui, heureux de sa farce
dit à la Reine des Reines :
« O ma toute belle,
cette eau douce n'ira jamais
vers l'onde amère ».*

*Fou d'mour, il l'embrasse
et chancelle.
Sa couronne étincelante
le gêne.
De sa main tremblante
il l'arrache
et la pose sur ma pauvre tête.*

*Balkis, avec son cœur de femme
eut pitié de moi.
Elle lui dit :
« O toi, Roi et Prophète,
ais pitié de cette petite tête
qui n'a guère besoin de couronne.
Laisse-moi lui poser mon petit éventail
sur le centre de son intelligence.
Il montrera à tous notre reconnaissance ».*



*Mon fils, pour ce soir,
voici une belle histoire
qui bercera ton sommeil.*

*Balkis et le « Houde-houde »,
tous deux à la peau vermeille,
posent leurs regards sur nous
par ces étoiles.*

*Mon fils, sois toujours pour moi
l'eau douce et fraîche
qui alimente mon cœur
et l'emplit de bonheur.*

P O E M E S

Encore un grand jour de passé...
Un jour de moins pour notre vie.
Tu ris, je ris. Tais-toi, je pleure.
Les ans me montent à la gorge,
J'ai perdu ma joie en jouant
A collin maillard sur la plaine.
J'ai perdu mon âme en flânant
Le long des heures sans comprendre.
Je ne suis rien qu'un peu de vide
Avec, autour, tes bras et toi
Qui limites ma silhouette
Car je finis où tu commences.
Est-ce une histoire pour enfants,
Pour aveugles ou pour pirates?
Surtout appelle-moi: Marie.
Ne m'appelle pas autrement.
L'aile sur laquelle je danse
Pourrait brusquement se briser.
Alors ce qui arriverait
Serait plus grave que la mort.



Pourquoi veux-tu parler de la grand'mère Ursule
Alors que, dans le vent, les arbres se sont tus?

A Petits-pois-les-eaux, le plus haut des villages,
Nous étions trois enfants pleins de foin dans les yeux,
Nous grelottions de peur en pensant au grand loup
Qui vit, dans les forêts, et se nourrit de jambes.

Là-bas, il est là-bas, derrière ces fougères?
 Cachez vos mollets blancs car il pourrait nous voir.
 Il ne faut pas mourrir comme des agnelets
 Que les trèfles des champs enivrent à l'aurore.

Nous allons entreprendre en gros, des choses vastes.
 Moi je sais des secrtes plus lourds que des maisons
 Car nous deviendrons des hommes aux muscles forts,
 Aux cerveaux crépitants comme des murs d'usines.

Et ce loup de là-bas et tous les loups du monde
 Nous seront apportés sur des plateaux de bois
 Et nous les mangerons avec bon appétit,
 En arrosant leur chair de sauce à la framboise.

Pourquoi veux-tu parler de la grand'mère Ursule
 Alors que, dans le vent, les arbres se sont tus?



Attrapons le rêve en plein vol,
 Il ne faut pas qu'il nous échappe.
 La mort est un oiseau glacé
 Qui chante
 Dans la volière du silence...

Laissez moi pleurer tout mon saoul,
 Mes plus beaux songes s'éparpillent.
 Il me faudrait beaucoup de temps
 A perdre
 Pour que mon temps soit retrouvé...

Oiseaux de verre, oiseaux de jour,
 Fleurs de mon cœur, suc de mon âme,
 Vous n'aurez pas, hélas, la joie
 De naître
 A la lueur blanche des aubes...

Sans haïr le destin étroit
 Acceptons notre inexistence,
 Quoiqu'il soit dur de n'être rien.
 J'étouffe...
 De l'air, de l'air, « ils » veulent vivre...

Un ruban de tulle illusion
S'enroule rose et c'est la valse
Des adolescences anciennes
Mourant contre l'écho du monde...
Deux temps, encore un temps qui plonge,
Et c'est la valse aux doigts en alles,
Pliant, virgule de plaisir,
Les corps tendres des jeunes filles...
Un temps, deux temps et puis trois temps,
Les arpèges blonds s'évaporent
dans les silences de la vie
Tissés de bruits et de poussières...
Existe-t-il « ailleurs » un piège
Pour accrocher les mélodies
Qui s'émiettent un peu partout?
Ecoute la note égarée
Se dédoublant à l'horizon
Et qui se perd fendue en mille...
Un temps, deux temps et c'est la valse,
Elle revient, l'œil cerné de songes,
Du lilas cloué au corsage,
Les bras glacés, gantés de peau,
Vivante. Un temps, deux temps, trois temps,
La valse lente, triste et folle
Qui, ruban de tulle illusion,
S'enroule rose...
La nuit nos oiseaux s'envolèrent.
Nous demeurâmes sans sourire
Devant l'eau qui se ternissait.
Pour les chants qui n'ont plus d'échos
Dieu seul réserve des surprises.
A l'affut, derrière un nuage,
Nous avons longtemps désiré
Surprendre le secret des joies.
Nous ne sommes que de doux êtres
Dont le destin mange les cœurs.



Nous n'avons rien à perdre et tout à récolter.
Suivons, les yeux collés, l'appel de l'aventure
Qui de vagues en flots résonne sur les mers.
Les ports, vieilles putains couvertes de bavures,
Marmonnent dans la nuit des promesses d'amour.

Sur les côtes d'Asie, aux collines arides,
 Dorment, roulés entre eux, nos plaisirs de demain
 Venez, n'ayez pas peur, la vie est sans réserve.
 Risquons enfin pour l'ombre un équilibre vain.
 La-bas, les Amériques doubles, nous font signe.

Il nous faut lever l'ancre avant l'obscurité.
 Défense d'envoyer une carte postale.
 Plus de message vers le passé enterré.
 Et ne sommes-nous pas la lettre principale
 Adressée au destin par le dieu du péril?

Tais-toi, tu dis des mots plus creux que des coquilles
 Jamais tu n'as suivi l'élan de ton désir,
 Il t'a suffi toujours de construire des songes,
 Assis, dans le fauteuil qui te verra mourrir.
 Et je suis saturé par le rêve des hommes!



Donnez moi un peu de votre âme.
 En avez-vous une vraiment?
 Mais oui Monsieur — Mais non Madame.
 Nous mentons, tu mens et je mens.

Que faites-vous là, à ne rien faire,
 Durant ces nobles jours de Dieu?
 — Je joue à être dentellière,
 Et vous à être paresseux.

Malgré vos sourires d'archange,
 Vous pourriez, le ciel m'est témoin,
 Commettre, tout ganté de fange,
 Un assassinat, avec soin.

Laissez moi respirer un peu
 L'odeur du printemps sur les branches.
 Je ne veux plus jouer vos jeux
 Car j'ai mis mes sandales blanches.



J'ai du romantisme à revendre,
 Prenez-en, n'en prenez pas.
 La Société finira par me pendre
 Haut et court au bout d'un mat.

Ne suis ni fasciste ni l'autre.
Ma religion est le bien.
Ce qui est mien a toujours été vôtre,
Rien jamais ne m'appartient.

J'aime les enfants et les bêtes,
Les chiens, les oiseaux, les chats,
Dans leurs regards je retrouve une miette
Divine de l'Au-delà.

Devant la nature si belle
Je défais mon cœur en deux,
Et la nuit l'eau des étoiles ruisselle
Contre mon visage heureux.

Pourtant, une chose me peine,
Et c'est d'ignorer les noms
Des fleurs et des arbres qui par centaines
Ont orné mes horizons.

Jamais avec exactitude
Je ne saurai parler d'eux.
Et grande sera mon inquiétude
Le matin où devant Dieu

Narrant mes amours de la terre,
Je dirai l'attrait des fleurs,
Des arbres aux luisantes feuilles claires,
Des buissons chargés d'odeurs.

Et je me sentirai penaude
D'user de mots imprécis
Pour exprimer toute la rumeur chaude
Et verte du sol d'ici.



La nuit, à pas de loup,
Tu me dis: « Je sens que tu trembles,
Mon Dieu, faites que se prolongent
Ces moments si bleus et si doux.

Hier nous dansions ensemble.
C'était comme autrefois.
Tu me dis: « Je sens que tu trembles
Amie à moi, sais-tu pourquoi? »

Puis dans un autre rêve
 Tu me prends par la main
 Et me conduit là où se lève
 Le soleil de tous les matins.

Beau fantôme sans nom,
 Aux mots pleins de mystère,
 De l'autre côté de la terre,
 Pourrais-je, enfin, toucher ton front?

A mon chien

Aujourd'hui la mort a plaqué
 Devant ma porte...
 Petits enfants ébouriffés
 Ne gambadez plus de la sorte...

Mon chien si turbulent,
 Git là, par terre.
 Amas de poils où des yeux blancs
 Regardent fixes la lumière.

Pourtant quand nous marchions tous deux,
 A l'aventure,
 Tu recherchais les coins ombreux
 Au bas des gros buissons de mûres.

Hélas! ce qui git là de toi
 Est peu de chose.
 Ta pétulance et tes abois
 Se cachent ailleurs, je suppose.

Je les trouverai, un matin,
 Dans l'atmosphère,
 Mêlés à la senteur du thym
 Qu'Avril sème, la main légère.

Et ton âme de chien aimant
 Où flotte-t-elle?
 Est-ce dans ce ballon d'enfant
 Qui danse au bout de sa ficelle?

Ou bien dans ce nuage blanc
Et solitaire
Qui vogue en haut du firmament
Très loin, très loin de la terre?

Aujourd'hui la mort a piaffé
Devant ma porte...
Petits enfants ébouriffés
Ne gambadez plus de la sorte...



Il ne pleut pas, pleut pas, bergère.
Laisse tes blancs, tes blancs, moutons.
Je traverserai la rivière
Sur la passerelle en carton.

Les fleurs des champs et les insectes
Ont des énigmes à poser.
Il ne faut point que ça t'affecte.
Tout est fait pour nous amuser.

Et de même les grands mystères:
Comme les éclairs et le vent,
Sont là, exprès pour nous distraire,
Car nous devons rire souvent.

Mais, le jeu le plus drôle, certes
Ne se joue, hélas, qu'une fois:
C'est d'être la poupée inerte,
Qui dort dans un coffret de bois.

Vous m'affirmez que l'âme est immortelle,
J'en ai la certitude aussi.
Mais après le trépas, ce n'est point elle
Qui pourra chanter les splendeurs d'ici.

Comme un galet sur une forte pente,
Vif, le temps roule vers la mort.
Sans nous accorder la moindre détente
Il dégringole de plus en plus fort.

Que votre esprit plein d'images humaines,
 Gonflé de diverses beautés,
 Et torturé par la glorieuse peine
 De vouloir, coûte que coûte, enfanter,

S'exprime promptement, car l'heure approche
 Hélas! où il devra partir
 Sans emporter valises ni sacoches
 Vers un monde en dehors de l'avenir,

Un monde opaque où jamais ne pénètrent,
 Malgré leurs multiples efforts,
 Les gestes, l'esprit et la voix des êtres
 — Passez le gué, mais laissez vos trésors —

Laissez vos mains qui peignaient des merveilles,
 Vos fronts, d'où jaillissaient les lois,
 Vos sensibles et fidèles oreilles,
 Vos lèvres d'amant qui donnaient l'émoi.

Abandonnez vos amis qui vous aiment,
 Car on doit passer le gué seul,
 Sans parents, et de plus veuf de soi-même,
 Renonçant à tout: peau, os et linceul.

Vous m'affirmez que l'âme est immortelle,
 D'elle à nous est-il un chemin?
 La voyant sur le gué, si je l'appelle,
 Parviendra-t-elle à me tendre la main?



— La raison ne tient qu'à un fil —
 Attelés à de grands pianos
 Les chevaux blancs du carrousel
 Gravissent les marches du cile
 — Je préfère les dominos —
 Ainsi soit-il.

— La raison ne tient qu'à un fil —
 Une main court à l'aventure
 Sur les continents en détresse,
 Folle de haine et de tendresse.
 Je préfère la confiture.
 Ainsi soit-il.

La raison ne tien qu'à un fil.
Elle déchira ses liens
Et se tua le lendemain
Pour un masque au regard humain.
Je préfère aux hommes mon chien.
Ainsi soit-il.



Je suis le vendeur d'occasions.
A qui sa chance? Prends la bonne.
— Si tu entends le carillon,
Tais-toi: c'est le destin qui sonne.

Voici des chances de mourir,
En héros, couvert d'oriflammes,
En amant glacé de désirs
Pour les yeux sombres d'une femme.

Voici des chances d'être honnête
Et des chances d'être larron.
Choisissez, ne soyez pas bête.
Je suis le vendeur d'occasions.

Vous me demandez par surprise,
Monsieur, la chance d'être Dieu:
La seule que j'avais fut prise
Et je n'en aurai jamais deux.

Je suis le vendeur d'occasions
Et je marche à travers les âges,
Elargissant les horizons
Des existences les plus sages.

Nous avons failli oublier la mort.
A cause des fleurs et de ces plaisirs
Qui sont là partout près de nos désirs.
Avons-nous failli oublier la mort?

Nous avons failli oublier l'amour.
Sur la terrasse où rien ne vient jamais,
Immobiles, entre nos deux portraits,
Avons-nous failli oublier l'amour?

Nous avons failli oublier la vie
Et ses mains d'enfant d'où naît l'aube rose
Avec sa plus belle métamorphose.
Avons-nous failli oublier la vie?

Nous avons failli oublier l'angoisse
Qui donne aux autres cette pâleur d'ange
Et met dans leurs yeux un reflet qui change.
Avons-nous failli oublier l'angoisse?

Nous avons failli oublier l'instant
Où, sur toute la terre épanouie,
Se fête, à grands fracas, la poésie.
Avons-nous failli oublier l'instant?



Ne t'en va pas à tire d'ailes,
Que faire de ces quelques miettes
Qui restent au fond des prunelles,
Dis-moi, faut-il que je les jette?

C'est fini, tout est consommé.
La gloire a cousu ses genoux
Et ne viendra plus parmi nous
Courir sous les dômes palmés.

A jamais tu devras, ma belle,
Te résigner à ne rien être,
Et perdre la place éternelle
Auprès de Dieu à Sa fenêtre...

MARIE CAVADIA

LAMARTINE MUSULMAN ?

L'étude critique des crises religieuses par lesquelles ont passé beaucoup de nos grands écrivains s'est singulièrement développée au XXème siècle. La crise religieuse de Jean Racine en 1677-78 nous a valu des conférences célèbres de Jules Lemaître; celle de Chateaubriand en 1798-99 a été exposée en détail et élucidée par Pierre Moreau; Henri Guillemin s'est attaché, en des articles et des conférences très documentés et émouvants, à pénétrer les détails de la crise religieuse de Lamartine, qui se produisit en 1832-33, pendant son voyage en Orient. Ce qui fait la difficulté de telles enquêtes, c'est que des événements extérieurs s'y trouvent toujours mêlés aux crises morales, et qu'il est bien délicat de démêler, avec un degré suffisant de certitude, dans quelle mesure ces événements extérieurs peuvent être considérés comme des causes. Il y a l'échec de Phèdre, en 1677; mais Jean Racine était déjà travaillé par le repentir avant l'événement. Avertissement de la Providence? Certes, et qui déclencha la crise latente, mais n'en fut pas la cause déterminante. Dès longtemps les prières de Port-Royal réclamaient à Dieu le retour de la brebis égarée. Il y a la mort de la mère de Chateaubriand, en 1789, mort suivie bientôt de celle de la sœur aînée de René, Mme de Farcy: mais il y a aussi l'ambiance politique et littéraire de l'époque (Chateaubriand est habile à prendre le vent). Si la publication du *Génie du Christianisme*, en Avril 1802, coïncide avec Pâques, elle coïncide aussi avec

l'établissement du Concordat. Il y a la mort de Julia, à Beyrouth, le 7 Décembre 1832; mais, malgré la « confession générale » faite par Lamartine en Janvier 1820, et ses efforts désespérés pour ne pas trahir sa promesse solennelle, le déisme voltairien ne cessait de le travailler, de le détacher du catholicisme. Henri Guillemin a nettement posé la question: « Lamartine, en Orient, a perdu la foi qu'il était venu tenter d'y ranimer. En Septembre 1832 il est arrivé catholique encore à Beyrouth; le 20 Avril 1833, quand il s'en va, il ne croit plus à Jésus-Christ. » Le fait est là: rentré en France, en Octobre 1833, à quarante-trois ans, il a rejeté la foi chrétienne: l'engagement de Janvier 1820 est rompu par lui. Comment expliquer cela? Que s'est-il au juste passé?

La mort cruelle de Julia, enlevée par la peste, a évidemment déconcerté et fait chanceler le poète. Ce fut une douleur atroce:

Et la douleur combla la place où furent mon cœur,
Et je dis à mon Dieu: mon Dieu, je n'avais qu'elle!
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour...

On lit dans le *Voyage en Orient*: « Le 15 Avril 1833 nous sortons de la maison où Julia nous embrassa pour la dernière fois, et nous quitta pour le Ciel! Pavé de sa chambre baisé mille fois et trempé de tant de larmes... »

Quand un accident affreux ravira à Victor Hugo sa fille Léopoldine, le 4 Septembre 1843, le poète meurtri n'aura pas de foi catholique à perdre. Mais Lamartine, est-ce donc la mort de Julia qui lui a décidément arraché sa foi?

Il y a aussi, c'est incontestable, le cheminement de l'influence voltairienne et encyclopédiste; la pensée philosophique du XVIIIème siècle « lui est entrée aux moelles. » Un tel état d'esprit ne l'invitait guère, évidemment, à admettre « la communion des Saints, la participation au Corps et au Sang, la familiarité ardente et grave avec Jésus-Christ. » C'est ce qui était déjà arrivé à Chateaubriand, et que traduit l'*Essai sur les Révolutions*. Mais Chateaubriand revint au catholicisme, du moins à un catholicisme poétique et esthétique Lamartine, lui, n'y reviendra jamais. De 1833 à sa mort, toutes les tentatives échouèrent: celles de Mme de Lamartine, celles même du Père Grétry. Lamartine mourut donc

hors du catholicisme, mais non pas hors de toute croyance en un Dieu personnel. Le problème de Dieu l'a hanté toute sa vie: « il n'était rien en lui qu'il n'interprétât tout de suite, et spontanément, *sub specie aeternitatis*. » Déiste, donc? Oui. Ou, plutôt, musulman. Je ne lance pas cette affirmation pour faire scandale (quel scandale y aurait-il?). Voici les textes sur lesquels s'appuie ma conviction. Ils sont, presque tous, tirés du *Voyage en Orient*. Ils prouvent la séduction irrésistible que l'Islam exerça sur Lamartine, sur tout Lamartine, sur son cœur et sur sa raison.

8 Octobre 1832: « La persécution est plus loin du prêtre dans les mœurs de l'Orient que dans les mœurs de l'Europe ».

20 Octobre 1832: « Les voyageurs ont fait une peinture romanesque et fautive de ces couvents de Terre-Sainte. Rien n'est moins poétique ni religieux, vu de près... Les Turcs ne les inquiètent nullement, mais, au contraire, ils les protègent. C'est le peuple le plus tolérant de la terre, et qui comprend le mieux le culte et la prière... Qui sont ces moines?... L'ennui les dévore; des cabales se forment dans l'intérieur du couvent... Nous fûmes peu édifiés des propos que tenaient les uns sur les autres les moines de Nazareth... Nous n'en trouvâmes pas un seul qui pût soutenir la moindre conversation raisonnable sur les sujets même que leur vocation devait leur rendre le plus familiers... Du reste, les greniers du couvent sont bien remplis; les caves renferment les meilleurs vins que cette terre produise ».

29 Octobre 1832: « Partout où les musulmans voient l'idée de Dieu dans la pensée de leurs frères, il s'incline et il respecte... C'est le seul peuple tolérant. Que les chrétiens s'interrogent, et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait, si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et la Kaaba? Les Turcs y viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie y vénérer en paix les monuments conservés de l'Islamisme? »

30 Mars 1833: « Le culte de Mahomet n'est qu'un culte très philosophique, qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme: la prière et la charité. Ces deux grandes idées sont, en effet, les deux plus hautes idées de

toute religion; le mahométisme en fait découler sa tolérance, que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs dogmes. Sous ce rapport, il est plus avancé dans la route de la perfection religieuse que beaucoup de religions qui l'insultent et le méconnaissent. Le mahométisme peut entrer, sans effort et sans peine, dans un système de liberté religieuse et civile... »

25 Mai 1833: « On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait, et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples simples, réguliers, splendides, sans ombres pour les mystères, sans autels pour ses victimes... Ce n'est point un temple où habite un Dieu; c'est une maison de prière et de contemplation où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu'on appelle culte n'existe pas dans la religion. Mahomet a prêché à des peuplades barbares chez qui les cultes cachaient le Dieu... Point de dogmes, que la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur; les images supprimées, de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de prêtres, ou, du moins, tout fidèle pouvant faire les fonctions de prêtre. Le corps sacerdotal ne s'est formé que plus tard et par corruption ».

Juillet 1833: « Les Turcs vivent en paix eux-mêmes avec toute la création animée et inanimée: arbres, oiseaux, ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait; ils étendent leur charité à ces pauvres espèces abandonnées ou persécutées chez nous ».



Il me semble que ces textes sont déjà significatifs: l'islamisme apparaît bien à Lamartine sous le jour le plus philosophique et le plus poétique, et il n'hésite pas à établir entre le mahométisme et le catholicisme des comparaisons qui ne sont guère en faveur du dernier.

Mais le texte capital qui, à mon avis, pourrait à lui seul suffire à étayer ma thèse, est daté du 18 Novembre 1832.

« Leur religion est un déisme pratique, dont la morale est la même, en principe, que celle du christianis-

me, moins le dogme de la divinité de l'homme. Le dogme du mahométisme n'est que la croyance dans l'inspiration divine, manifestée par un homme plus sage et plus favorisé de l'émanation céleste que le reste de ses semblables; on a mêlé plus tard quelques faits miraculeux à la mission de Mahomet; mais ces miracles des légendes islamiques ne sont pas le fond de la religion, et ne sont pas admis par les Turcs éclairés. Toutes les religions ont leurs légendes, leurs traditions absurdes, leur côté populaire; le côté philosophique du mahométisme est pur de ces grossiers mélanges. Il n'est que résignation à la volonté de Dieu, et charité envers les hommes. J'ai vu un grand nombre de Turcs et d'Arabes profondément religieux, qui n'admettaient de leur religion que ce qu'elle a de raisonnable et d'humain. Leur raison n'avait pas d'effort à faire pour admettre des dogmes qui la révoltent. C'est le théisme pratique et contemplatif. On ne convertit guère de pareils hommes: on descend du dogme merveilleux au dogme simple; on ne remonte pas du dogme simple au dogme merveilleux ».

Si l'on confronte ce dernier passage avec les idées exprimées dans la Huitième Vision de la *Chute d'un Ange*, on est frappé des similitudes des tendances religieuses, et l'on peut en tirer, je crois, le dogme nouveau de Lamartine: négation de la Révélation, des miracles de l'Eucharistie; erreur d'enfermer Dieu dans des maisons de pierre; plus de prêtres: la formation du corps sacerdotal est une corruption.

Mais si quelqu'un de ceux que vous écouterez
 Prétend vous éblouir de prodiges sacrés;
 S'il vous dit que le Ciel, dont il est l'intreprête,
 A mis entre ses mains la foudre ou la baguette,
 Que la marche des cieux se suspend à sa voix,
 Que la sainte nature intervertit ses lois,
 Que la pierre ou le bois lui rendent des oracles,
 Et que pour la raison il est d'autres miracles
 Que l'ordre universel, constant, mystérieux,
 Où la volonté sainte est palpable à nos yeux;
 S'il attribue à Dieu l'inconstance de l'homme,
 Par les noms d'ici-bas si sa bouche le nomme,
 S'il vous le donne à voir, à sentir, à toucher,
 S'il vous fait adorer le marbre de sa chair,
 Etouffez dans son cœur cette parole immonde!
 La raison est le culte, et l'autel est le monde!

En voilà assez, ce me semble, pour être mis à l'Index! Aux vives accusations portées contre lui, Lamartine répondit, on le sait, longuement: « ...La religion et la foi doivent concorder; il faut que l'intelligence trouve en elle-même la sanction et l'admiration de sa foi. La conscience obéit mal, lorsque l'esprit doute... Il faut que la raison soit religieuse, et que la religion soit rationnelle...» (Avertissement à la Chute d'un Ange). Ainsi, quand l'Eglise condamna Lamartine, c'était bien la foi déiste (et non panthéiste, comme on l'a trop dit) qu'elle condamnait, mais une foi déiste très proche de la doctrine islamique. Lamartine, lui non plus, « n'admettait de la religion que ce qu'elle a de raisonnable et d'humain », tout comme les Turcs et les Arabes profondément religieux qu'il admirait tant. Ce déisme humanitaire, c'est la philosophie du mahométisme. Rome a-t-elle senti cela?

Je conclus sans hésiter que si le grand poète avait pu s'installer, vers 1850, dans les magnifiques domaines d'Anatolie dont le sultan Abd-el-Medjid lui avait fait le généreux présent, il se serait très vite converti à l'Islamisme, où s'opère la synthèse de la religion et du déisme voltairien, à ce mahométisme qui donnait satisfaction aussi bien aux aspirations de son cœur qu'aux exigences de son esprit, de sa raison.

N'est-ce pas suffisant pour justifier le titre de cet article: *Lamartine Musulman?*

JEAN RAPNOUIL

LA DOUBLE MORT DE M. DE ROBESPIERRE

Maximilien de Robespierre est mort deux fois. La première, le 10 thermidor sous le couperet de Sanson. La seconde, plus d'un demi siècle plus tard sous la plume impitoyable d'Hippolyte Taine. Des deux exécutions, celle-ci fut la plus cruelle. Ce n'est pas la forme périssable de l'homme qu'elle détruisait puisque c'était déjà chose faite. C'était sa réputation dans l'histoire: elle frappait le malheureux dans sa survivance spirituelle.

En fait, après la publication des *Origines de la France Contemporaine* où, à l'un des tomes de la *Révolution*, figure le terrible portrait qui se termine par cette condamnation sans appel qu'en Robespierre « le bourreau est sorti du cuistre », nul n'osa plus parler de Maximilien. Il fut enseveli dans l'oubli.

Déjà sa mémoire était odieuse à tout ce qui, en France, restait hostile à la Révolution (et ce n'était rien de moins que les salons, les *Notables* pour parler comme Daniel Halevy, l'Académie, l'Eglise et une partie de l'Université). Mais ceux qui se prétendant les fils de la Révolution, en invoquaient les principes, en excusaient les violences, en justifiaient la terreur par un réflexe de patriotisme devant l'agression étrangère, étaient pris d'une pudeur soudaine lorsque le nom de Robespierre venait sur leurs lèvres ou sous leur plume. De l'admiration pour Danton, on se croyait le droit d'en professer.

Au besoin, on risquait un plaidoyer, bien que timide, en faveur de Marat, prétexte pris de sa vie misérable et tumultueuse, de ses souffrances physiques et surtout de son immolation sous le poignard de Charlotte Corday. Mais il semblait que, touchant Robespierre, gens de droite et gens de gauche, révolutionnaires et contre révolutionnaires, se rencontrassent pour communier dans une même aversion dont l'expression était tout d'abord le silence. Clémenceau, lui-même, lorsqu'aux cris d'indignation de « l'opinion des bien pensants, lançant la fameuse théorie du « bloc », il proclamait que la Révolution était à ses yeux, comme la France, une et indivisible, se serait bien gardé de prononcer le nom de Maximilien.

Au fur et à mesure que les républicains accédaient au pouvoir sur les ailes du souvenir des hommes de 89, de 92 et de 93, on réhabilitait, s'ils avaient besoin de l'être, les « grands ancêtres », on élevait une statue à Danton dont, dans cinquante communes, une rue portait le nom, mais la municipalité la plus rouge n'aurait même pas eu l'idée de donner à une ruelle obscure celui de Robespierre. L'interdit était sur « l'incorruptible ».

Assurément, si grande ait été son influence, Taine au plus fort de sa gloire littéraire, n'aurait pu d'un trait de plume, tuer le souvenir de Robespierre s'il n'avait pas trouvé le terrain favorable à cette exécution. A l'époque où il écrivait, de tous les hommes de la Révolution, Robespierre était celui sur la mémoire duquel planait l'ombre la plus sinistre. Il symbolisait la terreur, il en était le bouc émissaire. Toutefois, devant une opinion déjà réticente et hostile, Taine lui donna le coup de grâce. Et l'habileté de sa cruauté fut d'ajouter aux raisons qu'il y avait de le haïr, celles, infiniment plus redoutables, de le mépriser. Un bourreau, passe encore. Mais un cuistre. C'est sous cette suprême injure que Taine écrase Robespierre.



Mais il n'est, dans le domaine de l'histoire, de jugement sans révision, d'exécution sans résurrection possible. Dans le « définitif » Sanson travaille mieux qu'Hippolyte Taine. Un nouveau demi siècle a passé. Il y a maintenant, à Arras, sa ville natale, une place Robespierre et la statue va venir. Le branle est donné. D'autres

villes retiendront l'exemple. En même temps, les historiens qui suivent l'opinion, quand ils ne la font pas ou marchent au même pas, rouvrent le dossier Robespierre. Presque simultanément, le français Henri Béraud, un américain, Ralph Korngold, un allemand Frédéric Sieburg, ont sorti Maximilien de la fosse commune pour lui faire les honneurs d'un tombeau. Tous trois ne le lui ont pas taillé du même marbre, n'y ont pas gravé la même inscription. Aucun cependant n'est allé l'exhumer pour le couvrir d'une boue nouvelle. Chacun avec ses tendances, ou ses préjugés, a tenté d'atteindre à une certaine impartialité.

Au fond, tous trois — et il en sera de même pour ceux qui viendront après, car il en viendra — se sont posé la question qui trouble tous les Français et explique l'atmosphère de gêne et de malaise dont s'entourne la mémoire de Robespierre: « Quel était donc cet homme? » Un cuistre? Cela n'explique pas le culte dont il a été entouré. Un bourreau? Que fait-on des amitiés qu'il a suscitées? Un monstre? Et les affections, la tendresse qu'il a inspirées?

Le cœur de l'homme est confus, étrange, mystérieux Sa politique aussi. Il a été le plus pur, le plus intégral des révolutionnaires. On dirait aujourd'hui, un extrémiste. Oui, mais il a envoyé à l'échafaud les Hébertistes; il a âprement combattu le « Père Duchêne » et l'athéisme; les Jacobins en ont fait leur idole mais, à de certaines heures, il apparaît bien que les gens d'ordre ont soupçonné en lui un sauveur éventuel. Le fondateur de la religion de « l'Être suprême », le pontife d'une sorte d'hérésie a suscité des sympathies chez les Catholiques. On s'est demandé dans les milieux de droite, au plus fort de la Terreur, s'il n'était pas destiné à finir la Terreur. Il est fait de contradictions. Impitoyable justicier, il sacrifiera ses meilleurs amis, il laissera ou fera périr Camille et Lucile Desmoulins qu'il a tendrement aimés et, en cela, il serait un monstre de cruauté hypocrite.

Mais, le monstre a une âme idyllique: il aime, et sans affectation, les bêtes. Dans son enfance, il a la passion des pigeons, les apprivoise, se fait aimer d'eux. Aux dernières heures de sa vie lorsque, découragé, sentant venir l'orage et la fin, il s'enferme dans sa petite chambre chez les Duplay, comme à l'avance résigné à son

destin, s'il en sort pour quelques instants de détente et de promenade aux Champs Elysées, c'est en compagnie d'Eléonore Duplay mais c'est aussi en compagnie de son chien. Et ce chien l'aime comme il l'aime. Or les bêtes se trompent rarement et connaissent mieux que les hommes le cœur des hommes.

En cela, comme en tout, disciples fervent de J.J. Rousseau, il aime la nature, les bois, les champs, les rivières. Aussi la poésie: il a été un des ornements de la société littéraire d'Arras. En un mot, il résume en lui « l'homme sensible » tel que l'a conçu et dépeint à la suite de J.J. Rousseau, le XVIII^e siècle.

Enfin, il est « l'incorruptible ». Dans une société troublée où la passion de l'argent trouve des adeptes de la taille de Danton, où l'agiotage et la corruption traînent autour de lui en la personne de Fabre l'Eglantine, il dédaigne l'argent. Sa modeste chambre dans le modeste intérieur du menuisier Duplay est le cadre qui lui convient. Et cette vie de famille avec les braves gens qui l'adorent est celle dont il s'accommode le mieux. Nulle pose, nulle affectation, semble-t-il, dans cette manifestation — qui n'est pas un étalage — de simplicité, de vertu.

Dans ce révolutionnaire total, tout répugne aux mœurs révolutionnaires et à leur debrailé. Nul n'a jamais vu Maximilien de Robespierre que poudré à l'ancienne mode, tiré à quatre épingles, en manchettes de dentelle immaculées. Le roi des sans culottes méprisa la tenue des sans culottes et resta, de langage, d'allure, de tenue, un aristocrate d'ancien régime.



Les historiographes qui le rappellent à la vie et, quelques uns tentent de le réhabiliter, ont fort bien vu que ce sont justement ces contradictions qui l'ont rendu incompréhensible aux Français.

Ils ne se sont jamais reconnus en lui. Il vit sur un plan d'idéal abstrait qui n'est pas et n'a jamais été le leur. Ils comprennent une terreur à la Danton. Ils ne comprennent pas une terreur à la Robespierre. Danton, au moins, c'est un homme en chair et en os. Il a des passions, privées et politiques. Il peut avoir des égare-

ments, des haines; on les lui pardonne. On mettra au besoin, à leur actif, les massacres de Septembre.

Mais Robespierre, cet homme impassible et froid, qui n'aime ni l'argent, ni les femmes, qui semble capable pour Eléonore Duplay, d'un sentiment dont on ne peut démêler le caractère, mais paraît bien platonique, qui n'est ni ami, ni amant, ni mari, cet homme les déconcerte. Hors de l'humanité vivante, automate à idée fixe, tel apparaît-il aux Français. Et tel aujourd'hui leur apparaît peut-être M. Adolf Hitler qui lui ressemble à plus d'un titre.

Ce sont des hommes dont les Français se défient. Ils ne sont pas, croient-ils, de la même pâte qu'eux et sans doute n'ont-ils pas tort. Quoiqu'on fasse, à leurs yeux, Robespierre, homme, ne sera jamais réhabilité. Mais Robespierre politique?



Sur la politique de Robespierre comme sur lui-même on a fait longtemps le silence. On avait l'air de croire que sa seule originalité était dans sa violence froide, inhumaine, comme si elle se résumait tout entière dans sa dictature terroriste du Comité de Salut public.

On la distingue mieux aujourd'hui, non pas que les publications récentes aient apportées sur elle des lumières qu'on n'eût déjà. On ne se souciait pas de les voir, voilà tout, et des historiographes à moitié apologistes comme M. Albert Mathieu n'étaient lus que par un public restreint de fanatiques de la Révolution.

Pourtant, si Robespierre à l'heure décisive, je veux dire en 1791, avait été entendu et suivi, l'évolution de la Révolution, ses répercussions sur l'Europe se fussent trouvées profondément modifiées.

Dans une large mesure, la Révolution a été une croisade entreprise, à l'instigation des Girondins, aux cris de « guerre aux rois, guerre aux tyrans ». Très vite, il est vrai, cette croisade est devenue tout autre chose et de beaucoup plus réaliste: la conquête des frontières naturelles, la marche du Rhin considérée comme l'ancienne limite de la Gaule à récupérer. Mais les peuples ont coutume à croire à la croisade et il en résulte ce bouillonnement d'idées de liberté et de nationalité qui remuera

tout le XIX^e siècle et n'a peut être pas encore achevé son œuvre. D'autre part, toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire étaient contenues en germe dans la conquête des frontières naturelles à laquelle l'ancienne Europe, et particulièrement l'Angleterre, étaient résolues à s'opposer jusqu'au bout.

Or, dans l'enthousiasme de 1791 un seul homme se dressa et tenta de donner le coup de frein: Robespierre. Seul, en effet, et au risque de compromettre immédiatement sa popularité, il fit aux Jacobins contre la guerre un discours (il y en eut d'autres par la suite) qui, lorsqu'on le relit, laisse dans l'étonnement que l'on ait fait à Maximilien la réputation d'un rhéteur sonore et redondant. Il n'en est pas de plus clair, de plus vigoureux, où les termes soient mieux choisis et mieux appropriés à leur objet. Il répondait au Girondin qui venait sous les ovations, de déclarer: « A un peuple qui a reconquis sa liberté, il faut la guerre pour la consolider, il la faut pour l'éprouver, il la faut pour faire voir qu'il en est digne, il la faut pour faire disparaître de son sein les hommes qui pourraient encore le corrompre ». Terribles paroles dont il semble qu'en ce moment même nous entendions encore, tout près de nous, l'écho!

Et Robespierre riposte que la guerre, outre ses horreurs, (ce futur terroriste évoque les hécatombes sanglantes), outre les ruines financières qu'elle entraîne, aboutira à faire le lit du despotisme. « César ou Cromwell » dit-il, dans une vision prophétique. Il ajoutera plus tard: « la plus extravagante idée qui puisse naître dans la tête d'un politique est de croire qu'il suffise à un peuple d'entrer à main armée chez un peuple étranger pour lui faire adopter ses lois et sa constitution. *Personne n'aime les missionnaires armés* et le premier conseil que donnent la nature et la prudence, c'est de les repousser comme des ennemis ».

On a dit, répété, écrit, que la « Terreur s'était justifiée par la guerre étrangère, par la nécessité de sauver la Patrie ». Et c'est cependant le futur grand maître de la « Terreur » qui a fait le plus grand effort pour éviter la guerre.

En fait, Robespierre a parlé en 1791 le langage réaliste qu'aurait parlé un homme d'ancien régime. Réprouvant, rejetant l'idéologie révolutionnaire, il préconise une

politique de concentration des forces françaises à l'intérieur pour réaliser ses réformes et sa Révolution en se gardant bien de les imposer aux autres. Il prétend — et c'est sans doute une illusion — ne les voir accepter que par la contagion de l'exemple.

En cela Robespierre se distingue des Girondins et aussi de tous les Révolutionnaires de l'époque. Il rompt délibérément avec eux. Il est le seul dont, au cours de tout le XIXe siècle, ne pourront jamais se réclamer les républicains français qui, si souvent, ont repris les thèmes de croisade de 1792. Il n'est ni l'ancêtre des hommes de 1848, ni même celui des hommes qui, en 1914, ont cru à la guerre du droit. C'est peut être pourquoi jamais on ne le voit invoqué par eux. Dans le vocabulaire républicain, on cite volontiers Danton, on rappelle Vergniaud, on ne cite jamais Robespierre et pour cause! Ce n'est peut-être pas seulement au titre de terroriste qu'il est gênant. C'est parce qu'il est l'antithèse de la tradition révolutionnaire et le successeur, en politique extérieure, des hommes d'Etat réalistes de l'ancienne France.



Ne croyons pas trop au hasard. Est-ce par une rencontre fortuite que Robespierre deux fois exécuté, revient cependant à la lumière de l'histoire? Qu'on étudie mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et plus impartialement, sa personne et son action? Peu probable. Il restera certes toujours, à certains égards, une énigme troublante. Mais rien n'est moins énigmatique que sa politique étrangère, et si on l'évoque aujourd'hui, c'est sans doute que le besoin s'en fait sentir. Instinctivement, dans la demi-faillite des illusions révolutionnaires, ceux-la mêmes qui restent fidèles à la Révolution, tournent peut être instinctivement les yeux sur le seul des grands ancêtres qui fut révolutionnaire plus que quelconque à l'intérieur, mais traditionnaliste à l'extérieur.

Décidément si l'on veut achever Robespierre, il faudra l'exécuter une troisième fois.

Mais qui s'en chargera?

LE SALON DE JULIETTE ADAM

On a l'impression devant la longue carrière de Juliette Adam d'un beau roman d'action dont l'intérêt sans cesse se renouvelle. L'évoquer, c'est évoquer toute la vie de la France, sinon de l'Europe, à la fin du XIX^e siècle et à l'aube du XX^e.

« Je suis, dit-elle, la fille d'un père sincèrement sectaire, désintéressé jusqu'au sacrifice, qui rêvait de liberté absolue, d'égalité absolue... » Il crut son idéal réalisé lorsqu'éclata la Révolution de 1848; mais les désillusions ne tardèrent point.

Juliette Lamber était républicaine, c'était pour elle, surtout dans sa jeunesse, une sorte de croyance religieuse, où le cœur avait plus de part que l'esprit. Sa république, c'est l'avenir, l'espérance, le progrès, l'âge d'or réalisé sur terre. Mais peut-être ne l'eût-elle pas tant aimée si elle ne lui avait été décrite par un père qu'elle vénérât et si elle n'avait vu les républicains persécutés et proscrits. Son amour pour la République est fait en grande partie d'un sentiment bien puissant dans un cœur de femme: la pitié envers les vaincus.

Beaucoup plus cultivée malgré son extrême jeunesse que la plupart des femmes de son temps, elle lit les philosophes: Auguste Comte, Proud'hon dont la brutalité révolutionnaire n'effarouche point le Dr. Lamber. A vingt ans elle fait ses débuts dans la carrière littéraire et écrit son premier livre féministe: *Les Idées Anti-proud'honniennes* en réponse à un ouvrage où Proud'hon, que son

père admirait cependant, avait insulté et rabaissé les femmes: œuvre de jeunesse, pleine de générosité et de courage où elle discute pied à pied avec beaucoup d'assurance les idées du philosophe, justifiant ainsi la prédiction du chansonnier Béranger dont elle avait sollicité l'avis lors de ses premiers essais littéraires: « Mon enfant, vous ne serez jamais poète, mais vous pouvez être un écrivain ».

Son livre fait sensation! Une femme relevant le défi que Proud'hon leur avait lancé! Une jeune femme inconnue, nouvelle venue dans la société parisienne! Tous les grands journaux commentèrent son ouvrage. Du jour au lendemain la voilà célèbre. C'est à cette époque qu'elle se lie avec Marie d'Agoult, l'amante romantique de Franz Liszt qui publie des études critiques, des romans, des ouvrages d'histoire sous le pseudonyme de Daniel Stern.

Le salon de Mme. d'Agoult est l'un des plus célèbres de Paris; il est fréquenté surtout par des journalistes et des hommes politiques: ces derniers sont tous opposants à l'Empire et pour la plupart franchement républicains, tels Grévy qui plus tard devint président de la république française, Edgard Quinet, Emile Ollivier, futur gendre de la maîtresse de maison et qui se ralliera à l'Empire libéral.

Mme. d'Agoult historienne de la Révolution de 48 est aussi en correspondance suivie avec les proscrits républicains étrangers, le Génois Mazzini, le Hongrois Kasuth. Juliette retrouve auprès d'elle l'atmosphère de conspiration qui entoura son enfance romanesque. Elle noua des relations avec l'école Saint Simonienne dont l'activité eut une si forte influence sur le développement de l'Égypte moderne.

Bientôt elle réalise une de ses ambitions: tenir salon à l'exemple de son amie. Un soir par semaine, elle commence à grouper autour d'elle de jeunes écrivains, des artistes, des hommes politiques surtout, car la politique l'attira toujours; mais elle ne l'absorbe pas au point de nuire à sa liberté d'esprit puisque le petit cercle qu'elle forme comprend des personnalités fort diverses par leurs opinions et leurs activités: auprès du frère Arago si intimement mêlé à la révolution de 1848, d'Eugène Pelletan, du journaliste Paul de St. Victor on rencontre Alphonse Daudet qui se faisait gloire, lorsqu'il devint le se-

crétaire du Duc de Morny d'être royaliste et légitimiste. C'est ainsi qu'on voyait souvent se pencher vers elle le visage tourmenté de Berlioz.

Le rayonnement de son salon s'accrut encore lorsque, devenue veuve en 1868 elle fut libre enfin d'épouser Edouard Adam qui était alors l'un des hommes les plus en vue de la haute société parisienne.

Les Adam passaient leur été chez George Sand à Nohant en Août 1870 lorsqu'éclata la guerre entre la France et la Prusse. Ici s'ouvre une nouvelle étape dans leur vie et dans la vie de la France: le mois d'Août voit s'accumuler les désastres de l'armée française. Le 4 Septembre Napoléon III ayant dû capituler à Sedan et se rendre aux Prussiens, l'Empire sombra dans la défaite: le peuple de Paris proclama la République.

Dès la nouvelle de la déclaration de guerre, Juliette Adam et son mari sont rentrés dans la capitale; et là comme tant d'autres Français ils ont assisté avec stupeur, puis avec colère, à l'écrasement par la Prusse des armées impériales, braves, jusqu'au dernier sacrifice mais mal commandées, mal équipées, combattant sans munitions et sans ravitaillement.

Le 4 Septembre, mêlée aux cortèges, au rassemblement, elle a harangué le peuple dans la rue. Ensuite, elle travaille de toute ses forces à aider les combattants, soigne les blessés dans les ambulances, participe à de multiples œuvres de charité pour les femmes et pour les enfants; elle subit avec un courage où il entre de la joie les privations du siège de Paris. Il lui était doux de partager toutes les souffrances de son pays.

Le 26 janvier à minuit, Paris capitulait. Après quelques tentatives désespérées de résistance en province, la France contrainte d'accepter la loi du vainqueur dut abandonner à la Prusse l'Alsace et la Lorraine. Et Juliette Adam fut toute surprise de voir que la foi républicaine ne l'avait point sauvée. Seulement elle n'était pas de ces femmes qui gémissent et s'abandonnent: tout de suite, elle reprend le combat. Il faut lutter par tous les moyens possibles pour rendre à la France les deux chères provinces perdues, qui ne cessent de protester contre la domination allemande. Elle en parle avec un tel sentiment de tendresse et de souffrance qu'on l'excuse d'avoir envisagé, pour les reconquérir, une nouvelle guer-

re. Pourtant, elle était femme, elle avait vu pendant le siège, des morts et des blessés; elle avait le cœur plein de généreuse compassion pour toutes les douleurs humaines. Cela ne l'empêcha pas d'être, avec passion, avec entêtement, avec fanatisme presque, ce que les Français de son temps appelaient une « Revancharde ».

De quelle arme disposait-elle donc pour lutter? La femme française pas plus à cette époque que de nos jours, ne possédait de droits civiques: aussi c'est seulement de façon officieuse qu'elle a pu participer à la vie politique de son temps; ce qui ne veut pas dire qu'elle n'y ait pris qu'une faible part.

Ne pouvant comme son mari siéger à la chambre des Députés ou au Sénat, ni s'asseoir au bancs des Ministres comme deux françaises ont pu le faire quelque semaines avant sa mort, c'est dans son salon que s'est déroulée sa carrière « d'homme d'Etat ».

L'hôte le plus assidu de ce salon est à ce moment-là, Léon Gambetta, le chef reconnu du parti républicain. Il s'était lié avec Edmond Adam dans les dernières années de l'empire grâce à leur communauté d'opinions. Il n'était alors qu'un jeune avocat inconnu, plus riche de talent que de fortune; mais déjà son éloquence était célèbre au quartier Latin où on le voyait parfois, le soir, dans les brasseries monter sur une table et improviser une harangue devant un public d'étudiants enthousiastes qui lui payaient un bock pour sa peine.

Juliette Adam bientôt gagnée par l'ardeur de ses convictions républicaines avait fermé les yeux sur le négligé de sa tenue et sur sa vulgarité, car il lui était resté quelque chose de la vie de bohème qui avait marqué ses débuts. Elle avait même eu l'occasion de lui témoigner son amitié par un joli geste de courage mondain au premier dîner où elle le convia, il était le seul homme qui ne fût pas en habit de soirée, et malgré sa desinvolture habituelle il se sentait un peu gêné. Alors pour le mettre à son aise elle lui fit prendre auprès d'elle la place d'honneur, et il fut ce soir-là éblouissant de verve.

La guerre au cours de laquelle Gambetta s'était montré partisan décidé de la lutte à outrance, avait scellé plus fortement leur amitié. La lutte pour la république ne pouvait que l'accroître encore; désormais presque chaque jour, il est son hôte: il reconnaît volontiers les qua-

lités d'intelligence et de tact qui sont en elle et très souvent dans les heures difficiles il a recours à ses conseils. Chez elle se font et se défont les ministères. Dans son salon, à sa table, Gambetta rencontre des financiers, des écrivains, des artistes, qu'il gagne à sa cause par son éloquence, sa culture approfondie, et dont le concours par la suite, lui assurera la victoire.

« Notre salon, notre maison, notre dévouement, nos relations, je puis le dire sans crainte d'être démentie écrivait-elle plus tard, devinrent fort utiles à Gambetta. Il voyait chez nous des artistes qu'il charmait, des financiers qu'il rassurait, des adversaires politiques qu'il enrôlait ».

Gambetta savait toute la valeur de l'aide qu'elle lui accordait ainsi. Il lui écrivait à la veille d'une période d'élections inquiétante pour ses partisans: « Notre Dame des Bruyères priez pour nous ».

Lorsqu'elle quittait Paris ils continuaient par correspondance leurs entretiens journaliers. Il ne cessait de lui adresser de longues lettres bourrées de faits et de dissertations politiques, sollicitant son avis sur les questions les plus graves. Elle avait réponse à tout, avec un solide bon sens de bourgeoise française. Elle servait d'agent de liaison entre lui et les autres membres de son parti, jouait le rôle de conciliatrice lorsqu'un différend s'élevait entre eux. Elle en vint même à siéger au « Conseil des Dix » le comité directeur du parti républicain qu'avait fondé Gambetta.

Cette amitié si parfaite, devait cependant se briser et dans les conditions les plus pénibles pour Juliette Adam puisque c'est l'attitude de Gambetta à l'égard de sa chère Alsace-Lorraine qui détermina leur rupture.

Elle avait eu déjà un grand chagrin: Edmond Adam, son chevalier, qui l'adorait comme au premier jour de leur union était mort à la peine, très jeune encore, en 1876. Sa dernière visite avait été pour Gambetta, ses dernières paroles pour demander dans son délire à sa femme penchée sur son agonie de l'aider à préparer le plan de la bataille qui rendrait l'Alsace-Lorraine à la France.

Veuve d'abord désespérée, Juliette Adam s'était bientôt reprise, se conformant ainsi à la volonté du disparu

« Si je meurs lui avait-il dit: ne pleure pas mais fais revivre ta vie dans la mienne ».

Plus que jamais elle veut donc continuer à travailler pour la république qu'Edmond Adam a toujours si fidèlement servie, et aussi pour réaliser ce rêve de ses derniers moments: le retour de l'Alsace-Lorraine.

C'est alors que la désillusion brutale s'abat sur elle: Gambetta, infidèle à la Revanche prépare la réconciliation de la France et de l'Allemagne, réconciliation fondée sur la renonciation à l'Alsace et à la Lorraine.

Elle apprend que Gambetta assiste fréquemment aux dîners de l'ambassade d'Allemagne. Elle se refuse à le croire: mais il lui faut bien se résoudre à l'évidence. La souffrance en est pour elle d'autant plus douloureuse qu'il se mêle à sa déception patriotique quelque jalousie féminine: on attribue ce rapprochement imprévu à l'influence de l'ambassadrice, la comtesse Menckel de Donnersmarck. Or cette comtesse de Donnersmarck qui s'appelait d'abord Marquise de Païva avait été une courtisane célèbre avant d'être ambassadrice. Son hôtel des Champs-Élysées n'a pas fait oublier ses troubles origines: née dans un ghetto de Pologne elle avait jadis traîné dans la boue de tous les ruisseaux d'Europe! Et c'est elle qui a fait accepter à Gambetta l'éventualité d'une entrevue avec Bismarck au Château de Varzin en Prusse. Mme Adam se sent blessée que l'ami en qui elle avait foi, écoute maintenant une pareille conseillère.

Mais c'est son sentiment patriotique qui est le plus cruellement offensé. Tant de Français voyaient comme elle, en Gambetta, l'homme de la Revanche. Elle a été trop souvent témoin de son enthousiasme, de sa douleur au souvenir des provinces perdues. C'en est fait des heures si nobles où il vibraient tous deux de la même foi. Un jour elle lui lisait un passage d'un de ses romans: « Jean et Pascal » qui retraçait les scènes de l'invasion, et elle avait vu cet homme fort, ce robuste lutteur des arènes politiques éclater en sanglots comme un enfant.

Comment peut-il avoir déjà oublié, alors que tant de témoignages montrent chaque jour l'attachement à la mère-patrie des Français opprimés d'Alsace et de Lorraine? Que de fois aussi leurs frères restés libres leur montrent à leur tour qu'ils leur gardent fidèlement leur af-

fection. La statue de Strasbourg érigée sur la place de la Concorde parmi les autres statues des villes de France est toujours fleurie par des mains pieuses; et les bouquets sont noués de crêpe comme au premier jour du deuil national que fut le traité de Francfort.

Le visage de cette statue, objet du culte de tout un peuple ressemble de manière frappante à celui de Juliette Adam, qui aurait dit-on été prise pour modèle par l'artiste qui la sculpta. En trahissant Strasbourg, Gambetta a-t-il donc deux fois trahi son amie?

Elle le lui reprocha avec sa franchise habituelle. Il essaya en vain de se disculper, de montrer à l'entêtée revancharde combien une réconciliation avec l'Allemagne même payée d'un lourd sacrifice pouvait être nécessaire à la paix de la France et du monde.

L'entrevue projetée avec Bismarck ne put d'ailleurs pas avoir lieu; mais Gambetta mourut prématurément sans s'être réconcilié tout à fait avec elle qui avait été si longtemps son meilleur soutien.

D'autres désillusions que l'abandon de la revanche ont à vrai dire marqué ses rapports avec les hommes d'état de la troisième république. Les scandales de Panama ou de l'affaire Grévy, l'éloignèrent des milieux parlementaires. Cette république qu'elle avait voulue si belle fait concurrence à la corruption du gouvernement impérial.

C'est à cette époque-là qu'elle entreprend plusieurs grands voyages à travers l'Europe et franchi la Méditerranée pour visiter l'Égypte qu'elle devait tant aimer.

Cette française d'un si exigeant patriotisme n'était cependant pas fermée aux influences étrangères, elle était capable d'aimer et de comprendre les autres pays. Elle a visité la Russie et le « charme slave » ne l'a pas laissé insensible. Cela se comprend d'autant mieux que la Russie était alors l'unique alliée de la France et son grand espoir en cas de guerre.

L'Italie attire aussi sa sympathie: elle y retrouve un peu de sa foi pour les Dieux antiques; ancienne admiratrice de Mazzini et de Garibaldi elle est fêtée par les patriotes italiens. On la voit en Europe Centrale: les Tchèques, les Hongrois, en réaction contre les influences germaniques, l'accueillent avec une émouvante amitié. Ils se souviennent des sympathies de la jeune ré-

volutionnaire de 1848 pour les peuples qui demandaient leur indépendance. Désormais, elle se penche avec d'autant plus de sollicitude sur la douleurs des nations opprimées qu'elle voit en elle des sœurs de l'Alsace et de la Lorraine.

C'est peut être de son voyage en Egypte qu'elle rapporta les plus beaux souvenirs; elle était venue comme tant d'autres pèlerins chercher sur notre sol les témoignage d'un glorieux passé. Devant les souvenirs grandioses de l'Égypte pharaonique, devant les multiples traces qu'a laissé sur notre sol le passage de la civilisation grecque (cette Grèce qu'elle avait tant aimée!) elle fut tout de suite éblouie. Elle n'en eut que plus de mérite à découvrir dans ce décor sublime mais mort, la naissance émouvante d'une Egypte nouvelle. Sans se laisser envoûter par le miracle de nos monuments, de nos paysages elle est partie à la recherche de notre âme et elle l'a trouvée. Telle fut la belle histoire de son amitié avec le jeune patriote Mustapha Kamel, une amitié qui, celle-là, ne lui laissa pas de déception.

Il devint comme Loti son fils spirituel et comme Gambetta, il lui écrivait de longues lettres toutes pleines de confiance, d'ardeur et d'idées généreuses.

Il vint auprès d'elle à Paris et elle fut heureuse de lui faire connaître ses amis. Un grand courant de sympathie s'établit entre l'Égypte et la France et Juliette Adam est pour nous la plus sincère des propagandistes. Mais les années s'écoulaient. Vint enfin l'heure de la fatigue et de la retraite. Elle alla se réfugier à Gif dans la vallée de Chevreuse, espérant passer une vieillesse heureuse entourée par l'affection de sa fille et de ses petits enfants.

Une dernière épreuve l'y attend: la guerre. Une épreuve qui lui apporta aussi la dernière grande joie: la Revanche; mais il fallut pour l'acheter tant de souffrances, tant de deuils! Et puis, si elle était restée sincèrement fidèle au souvenir de l'Alsace et de la Lorraine, peut être avait-elle oublié avec l'apaisement de l'âge son ancien désir de les reconquérir par une guerre. Ou plutôt lorsqu'elle admettait jadis cette espoir atroce elle était très loin d'en concevoir l'honneur. La guerre pour elle était encore les beaux uniformes des armées impériales, les drapeaux flottant au vent et les charges héroïques où

les cuirassiers aux armures étincelantes frappaient de grands coups d'épée comme les paladins d'autrefois.

Et voilà qu'à quatre-vingt ans elle voit de nouveau sa France envahie, cent fois plus meurtrie qu'en 1870. On lui parle de gaz asphyxiants, de lance-flammes, de soldats qui attendent cachés dans des trous avec de la boue jusqu'au ventre, et qui restent des mois sans voir l'ennemi.

Elle reste toujours vaillante par l'espoir de la victoire finale des armées françaises. Elle participe comme dans sa jeunesse aux œuvres de guerre: dès le premier hiver de 1914, en souvenir sans doute de ses souffrances du siège, elle donne sans compter tout ce qui lui reste de force et aussi presque tout ce qui lui reste d'argent.

Lorsqu'arrive enfin la victoire elle est toujours debout à son poste et les Alsaciens-Lorrains lui témoignent leur reconnaissance dans une cérémonie grandiose qui jette sur sa vieillesse un dernier rayon de gloire. Et puis c'est une paix si profonde qu'elle ressemble un peu à de l'oubli. Pas tout à fait cependant, car des amis fidèles surtout en Europe centrale ne manquent jamais de lui adresser un souvenir à certains anniversaires.

Elle est morte très doucement l'été dernier entre les bras de sa fille: il fallait bien qu'un jour ce cœur si généreux cessât enfin de battre.

Voici donc terminée cette longue existence marquée par tant de luttes, tant de travaux, tant d'événements dramatiques. Et l'on ne peut l'empêcher de penser que quelque chose de grand a disparu avec elle.

DORRYA FIKRY

RONSARD ET LES MUSICIENS DE LA RENAISSANCE

L'air du verger de la France devait être suave par ce beau soir d'Avril 1545. Il y avait fête à Blois en l'honneur du roi François 1er.

Le charmant écuyer Ronsard venait d'avoir 20 ans. Et ce soir là, au château, Cassandre Salviati, fille d'un banquier italien, chantait en s'accompagnant du luth.

Elle avait 15 ans. Ronsard ne devait jamais oublier le branle de Bourgogne qu'elle jouait devant cette cour brillante, par cette belle soirée de printemps sur les bords enchanteurs de la Loire.

En 1553, il évoquait ce souvenir dans le sonnet:

Plus mille fois que nul or terrien
J'aime ce front où mon Tyran se joue,
Et le vermeil de cette belle joue,
Qui fait honteux le pourpre tyrien.

Toutes beautés à mes yeux ne sont rien
Au prix du sein, qui soupirant secoue
Son gorgerin, sous qui doucement noue
Le branle égal d'un flot cythéréen.

Et la façon que Jupiter est aise
Quand de son chant une Muse l'apaise,
Ainsi je suis de ses chansons épris,

Lorsqu'à ses doigts sont luth elle embesogne
Et qu'elle dit le branle de Bourgogne,
Qu'elle disait le jour que je fus pris.

Dès l'année suivante la belle Cassandre était mariée; elle épousait Jean de Peigné, seigneur de Pré. C'est à ce domaine de Pré que Ronsard fait allusion dans le sonnet qui se termine ainsi:

Ni des rochers le silence sacré
Tant de plaisir ne me donnent qu'un Pré
Où sans espoir mes espérances paissent.

Mais cependant Cassandre ne fut pas insensible au charme du bel écuyer, elle agréa ses hommages et durant sept années Ronsard l'aima d'une tendresse profonde qu'il ne devait jamais retrouver par la suite; car la jeune musicienne unissait aux grâces du corps, celles de l'esprit qui sont si puissantes pour fixer une affection et donner le véritable bonheur.

Mais Ronsard qui ne s'était jamais fait une loi de la fidélité, s'éprit successivement de Marie, puis de Sinope, puis de Genève et enfin de l'orgueilleuse Hélène de Surgères, fille d'honneur de la Reine-Mère.

Hélène fut la dernière de cette suite de beautés et cette fois-ci encore ce fut la musique qui favorisa ses sentiments, car celle qui devait être le dernier amour de notre poète, dansait et chantait à ravir.

Elle était musicienne, préférait les airs mélancoliques et improvisait sur les vers de Ronsard de tendres mélodies.

C'est ainsi qu'en la maturité de son âge le chef de la Pléiade a essayé de retrouver les impressions délicieuses et musicales qui avaient présidé à l'éclosion de son amour et que les femmes qu'il a le plus aimées sont celles que la musique avaient parées d'une grâce captivante, car ce que Ronsard aime dans la femme, c'est la Musique.

Ainsi pour lui le besoin de musique est celui de la vie à sa source; elle est devenue un véritable culte, une religion: celle de l'harmonie!

Il est vraiment curieux de constater que c'est une déficience physique qui obligea Ronsard à quitter le service du Roi et le poussa vers l'étude. Les lettres devinrent pour ce passionné une sorte de dérivatif et aussi un moyen d'exprimer ses sentiments. Mais ses sentiments les plus profonds naquirent à l'audition d'une belle mélodie, ce qui prouve que s'il était « sourdant », s'il ne per-

cevait la conversation de plusieurs personnes que comme un bruit confus, il avait gardé pour les sons harmonieux de la musique une sensibilité parfaite et que c'était le langage qu'il préférait parcequ'il l'entendait mieux que tout autre.

Les vers de Ronsard — sonnets, odes, chansons — n'ont pas été écrits par le poète seulement pour être lus ou récités: de par leur conception même, Ronsard les avait destinés à être chantés. Il professait que « sans la Musique la poësie est presque sans grâce, comme la Musique, sans la mélodie des vers, inanimée et sans vie ».

Il prétendait « faire revenir l'usage de la lyre, laquelle, seule, doit et peut animer les vers » et, quand il parle de la lyre, ce n'est pas seulement figure de rhétorique, mais il entend vraiment le luth consacré par la pratique de son siècle à l'accompagnement du chant.

L'illustre Vendômois était musicien avec délices: il l'est de nature et par choix, par raison et par vocation d'artiste. Il n'a pas de termes assez élogieux pour honorer ceux qui aiment la musique et il honnit avec indignation les malheureux qui n'y sont point sensibles.

N'écrivit-il pas à son ami et protecteur, le roi Charles IX, qui fut lui aussi un délicieux poète que: « celui, Sire, lequel oyant un accord d'instrument ou la douceur de la voix naturelle, ne s'en réjouit point, ne s'émeut point et de tête en pied n'en tressaut point comme doucement ravi, et ne sais comme dérobé hors de soi, c'est signe qu'il a l'âme tortue, vicieuse et dépravée, et duquel il se faut donner garde, comme de celui qui n'est point heureusement né. Comment se pourrait-on accorder avec un homme qui de son naturel hait les accords? Celui n'est digne de voir la douce lumière du soleil, qui ne fait honneur à la Musique ».

Certainement cet amour de la Musique est un thème qui fut familier aux philosophes et aux moralistes de la Renaissance aussi bien qu'à ceux de l'Antiquité, mais laissant à part le côté rhétorique de cet éloge, on ne peut douter que la musique fut chère à Ronsard car elle présida à ses premières et à ses dernières amours.

Amour et harmonie, voilà la devise du poète, ses armes bien parlantes et nul autre, pas même André Chénier, dont la mère pourtant était grecque, n'a mieux prouvé que la vocation du génie français était d'infuser

à la statue antique un beau sang rouge, bien vivant afin d'en faire un être de chair chaude et palpitante.

Prêchant d'exemple, quand, tout jeune encore, il fit éditer le premier livre de ses *Amours*, il fit appel à la collaboration des plus célèbres compositeurs de son époque: Jennequin, Certon, Goudimel, Costeley, qui mit si joliment en musique les vers: « Mignonne, allons voir si la rose... », Roland de Lassus. Ces musiciens et bien d'autres ajoutèrent aux paroles des sonnets et des odes, l'appoint harmonieux de leurs polyphonies. Tous écrivirent de la musique à trois et surtout à quatre et même cinq parties vocales, sans accompagnement; en tout cas les accompagnements de luth n'ont laissé aucune trace appréciable dans les anciens livres. L'accompagnement instrumental ne consistait presque toujours qu'à doubler les parties vocales ou à remplacer les voix absentes. Ces parties de basse ou de remplissage étaient données aux violes, aux luths, aux épinettes ou, plus souvent réduites pour un seul de ces instruments.

La poésie de Ronsard fut donc au XVII^e siècle une source d'inspiration très recherchée par tous les musiciens de France, et aussi par les grands compositeurs flamands comme: Roland de Lassus et Philippe de Monte.

Certainement toute cette production musicale n'est pas toujours égale à ce qu'elle veut illustrer, mais quelques-unes de ces pièces sont exquis et en parfaite harmonie avec le génie de notre poète.

Quelques uns de ces poèmes devinrent de véritables chansons populaires et il est mentionné dans un texte de du Fail qu'un ménétrier breton s'en allait chantant sur les places publiques, en s'accompagnant sur la viole, la légende amoureuse de Tristan et les « odes de ce grand poète Ronsard ».

Hélène de Surgères aimait à chanter au poète les tendres mélodies qu'elle avait composées sur ses sonnets:

Nous promenant tout seuls, vous me dites, Maitresse
Qu'un chant vous déplaisait, s'il n'était doux,
Que vous aimiez les plaints des chétifs amoureux
Toute voix lamentable et pleine de tristesse.

Et pour ce, disiez-vous, quand je suis loin de presse,
Je choisis vos sonnets qui sont plus douloureux,
Puis d'un chant qui est propre au sujet langoureux
Ma nature et l'Amour voulut que je me paise.

Tous les cultivés, les raffinés, à la cour et à la ville, fredonnaient ces douces mélodies dont les chansonniers du XVIe siècles sont pleins, affirmant ainsi la place que Ronsard tenait en son temps comme source d'inspiration des compositeurs petits et grands. Parfois leur polyphonie a pesé un peu lourdement sur la trame légère des vers de Ronsard, parfois la préciosité italienne en a un peu trop souligné les mignardises, mais toute cette musique n'en demeure pas moins d'un sentiment exquis qui s'harmonise sans presque de restriction avec la grâce délicieusement noble et fantaisiste du beau poète de la Renaissance.

JACQUES G. DES MEULES

BAGHY

Ce n'est pas une chatte de race, mais c'est une pure chatte égyptienne. Haute sur pattes, petit museau triangulaire où brillent de grands yeux dorés ou verts, suivant la lumière qui s'y reflète, le poil ras mais brillant et tigré par un merveilleux pinceau, elle prend des poses hiératiques comme ses petites ancêtres pharaoniques. D'instinct, elle choisit des lieux spectaculaires qui la mettent en valeur : rose centrale d'un grand tapis, étagère à contre-jour sous la fenêtre, assise gravement comme les belles statues en basalte noir, ou bien s'étirant après la sieste, le dos arqué comme le chat rayé de la tombe de Nakht. Elle fut surprise un jour en équilibre au bord d'un grand vase de cristal où elle venait respirer des fleurs ; son plaisir délicat épuisé, elle fit un bond à terre, n'ayant pas dérangé une rose.

Capricieuse comme une femme fantasque, Baghy peut pendant un long moment ronronner de tendresse, les yeux langoureusement clos, couvrant les bras de sa maîtresse des baisers de sa petite langue râpeuse et répondre aux paroles câlines en posant, toutes griffes rentrées, une patte douce contre sa joue. Puis soudain se redresser, esquisser une morsure et dédaigneusement la quitter à pas lents.

Elle peut aussi, s'éveillant de sa sieste, être prise d'une fringale de mouvements et, possédée semble-t-il par un démon intérieur, bondir au travers des pièces comme un farfadet.

Mais toujours nonchalante, pensive ou endiablée,

Baghy n'aime pas la solitude et fait sentir sa présence familière, jouant son rôle de petit génie de la maison.

Les gens qui n'aiment pas les bêtes sourient quand on leur parle du caractère particulier des animaux. Je prétends que Baghy a sa petite personnalité; indépendante et farouche d'abord, — il est rare qu'un visiteur puisse l'approcher et un étranger adorant les chats peut se mettre en frais pour elle pendant de longs instants, sans arriver à la caresser.

Nerveuse aussi, d'une nervosité électrique, dressant l'oreille au moindre bruit inattendu, hérissant le poil à la plus légère caresse imprévue. Cela tient en partie sans doute, aux déménagements qu'elle a dû subir au cours de nombreuses pérégrinations. Car avec cela elle est casanière, telle une jeune fille de bonne famille et ne mettrait pas le museau hors de la porte d'entrée, même aux moments de ses plus voluptueux désirs.

Rancunière enfin, comme tout être exclusif, elle accepte les courtes absences de ceux à qui elle a voué sa tendresse, les accueillant même avec un surcroît de démonstrations affectueuses après un départ de deux ou trois jours. Mais après les longues vacances d'été, c'est un petit être boudeur et fugitif que l'on retrouve. « Ah c'est ainsi que tu m'abandonnes et tu voudrais que je revienne vers toi douce et caressante?... » s'oubliant jusqu'à donner un léger baiser de tendresse, mais se reprenant bien vite et ne cédant à la joie du retour qu'après avoir épuisé toutes les ressources de persuasion.

Car Baghy a un langage très personnel et compréhensible à qui la connaît bien; réponses empressées quand je l'appelle d'un bout à l'autre de la maison et qu'elle accourt rapidement, réponse à peine articulée et dédaigneuse quand, par contre, elle se trouve dans le voisinage et que je ne l'ai pas vue. « Mais oui, mais oui, je suis là! » Protestations impérieuses lorsqu'on l'a oubliée derrière une porte fermée. Petits feulements étranges lorsque, éperdue de tendresse, elle est en quête de caresses. Appels rauques, véhéments, quand la tient le démon de l'instinct et qu'elle erre d'une chambre à l'autre, les pupilles dilatées, hors d'elle-même.

Car l'amour est la grande affaire de sa vie: c'est une petite chatte fatale qui a causé déjà bien des drames.

Une fois que toute la maison avait retenti de ses plaintes, elle fut glissée à grand peine dans un panier et portée dans une demeure amie. Là, vivait un couple de chat dont la femelle restait rétive aux avances de son partenaire.

Hélas, Baghy terrorisée par le changement de décor, se tapit dans un creux de cheminée et oublia du coup ses velleités amoureuses. Pour le minet, ce fut le coup de foudre, mais très novice et assez maladroit, tel un gros garçon un peu gauche, il ne reçut que des rebuffades de Baghy, hérissée et revêche. Quant à l'autre petite chatte, ce fut une autre comédie : une rivale installée dans la maison, cela devenait sérieux. Elle se mit à faire des grâces au minet et, de rage de se voir dédaignée, lui tombait dessus chaque fois qu'il s'approchait de la retraite de Baghy.

Roué de coups d'un côté, menacé de l'autre, le bon gros n'en menait pas large. Cela dura deux jours ; après quoi Baghy, n'ayant ni bougé, ni bu, ni mangé et commençant à dépérir, fut ramenée au logis. C'est ici que l'histoire devient dramatique car le pauvre amoureux, de désespoir, alla rôder ailleurs le soir même et ne revint jamais...

Une autre fois, Baghy, au balcon du premier étage d'une villa de campagne, ameutait tous les chats du voisinage — une demi-douzaine au moins faisaient les Roméo sur le perron — mais ne se décidait pas à les rejoindre. Un soir on la mit de force au jardin, c'était en hiver, il faisait bien froid. Il était inutile du reste de la plaindre, car la maligne sut découvrir l'endroit le mieux protégé et le lendemain fut trouvée languissamment étendue entre le mur de clôture et un gros tronc d'arbre, courtisée à distance par quatre chats du voisinage. Pendant la nuit, le jardin retentit de rauques saturnales. Le lendemain, Baghy rentrait sagement en son chaud domicile, mais deux jours plus tard, sur la plainte des voisins insomniaux, des employés de la Municipalité vinrent tuer à coup de fusils les chats rôdeurs qui troublaient le calme de la banlieue.

Indifférence des amantes satisfaites ! — Etendue au soleil sur le balcon, Baghy ronronnante et rêveuse, vit emporter les dépouilles de ses amours d'un soir. —

NABAOUÉYA, LA VENDEUSE DU FROMAGE BLANC

COQUETTERIE.

Elle était accroupie par terre et posait avec nonchalance ses coudes sur ses genoux, et ses joues dans ses mains.

Je lui montre un miroir tout petit et le lui offre :

— Veux-tu ça, Nabaoueya ?

Elle somnolait déjà, rompue par sa longue course de chaque jour et répond d'une voix lasse :

— J'en avais un...

— Où est-il ?

Avec son air résigné elle me dit :

— Pourquoi faire un miroir ? Il y a l'eau du canal.

Réveillée tout à fait et sur un ton plus triste, elle continue :

— C'est que je suis laide, ya setti, alors pourquoi regarder mon visage.

Je proteste, évidemment pour la forme, car Nabaoueya est loin d'être belle.

— Qui a osé te dire cela ?

— Ma belle-mère. J'avais un miroir, oui, quand je me suis mariée, un beau miroir comme ça grand, et elle montre la paume de la main, et chaque matin je jetais un regard dedans. Ma belle-mère un jour s'est fâchée et il est arrivé ce qui est arrivé. Elle l'a cassé, par le Prophète, en mille morceaux. Elle m'a battue, m'a tiré les

cheveux, m'a insultée, oui, et m'a dit des paroles méchantes.

— Quelles paroles, Nabaoueya?

Elle soupire fort, très fort:

— Oui... elle m'a dit que je suis laide, laide comme les singes et que ma figure coupe la chance, et que l'homme est à plaindre de me voir en ouvrant ses yeux chaque matin, et beaucoup d'autres choses encore.

— Et toi, pauvre fille, qu'as tu répondu?

— Rien.

Puis sentencieuse:

— Celui qui pardonne est généreux, et depuis ce jour tous les matins en allant au canal, je regarde dans l'eau et vois ma figure tout au fond... Tu sais, donne-moi quand même ce miroir... sa mère n'est plus avec nous.

PHILOSOPHIE.

Par un de ces matins méchants où le soleil semble fuir à jamais la terre, Nabaoueya arrive chez moi glacée, mouillée, et tend vers le feu ses petites mains dures et gercées.

— L'univers est froid, ya setti, et je suis fatiguée. Je viens à pieds de Gueziret Mohammed... le ciel était bas et les nuages m'écrasaient, la terre était blanche et je ne voyais pas devant moi. Je suis sortie avant l'aube; c'est que le fellah est à plaindre, ya setti.

Elle faisait vraiment pitié la petite Nabaoueya, avec ses petits yeux grands comme un trou d'aiguille, sa robe bleue qui avait ramassé toute la boue du chemin et son voile noir qu'elle rapportait sur son nez humide pour l'essuyer simplement...

— C'est que mon nez est court, ya setti.

Je regarde ses pieds durs et calleux, ses pauvres petits pieds craquelés comme une très vieille écorce d'arbre et je me fâche:

— Tu viens de si loin par ce froid, les pieds nus, es-tu donc folle? ou n'as-tu pas de chaussures?

Ma question l'étonne:

— Certainement, ya setti, les voici, et elle brandit sa « balgha », des espèces d'énormes savates en cuir jaune citron qu'elle gardait précieusement sous son bras.

Ma fureur est telle que je la traite comme elle le mérite :

— Et tu vas les pieds nus par le froid, la pluie, la boue, tes souliers sous le bras, tu es à mettre « fel sarra-yat el-safra » (1)

Elle sourit et s'apitoie visiblement sur ma candeur, puis elle parle comme si elle s'adressait à une pauvre enfant qui ne saisit pas la grande harmonie des choses :

— Les porter pourquoi, ya setti, pour les déchirer et devoir en acheter d'autres? Ecoute et réponds moi: Est-ce que les pieds s'usent? Non, n'est-ce pas? Alors pourquoi porter des souliers puisque Dieu nous a donné des pieds?

AMOUR.

Je demande :

— Nabaoueya, dis-moi, combien de fois ton mari t'embrasse-t-il par jour?

Elle rit :

— Demande-moi, combien de fois il me bat.

—

— Certainement, ya setti, s'il ne m'aimait pas il ne me battrait pas.

— Dis-moi, depuis quand ton mari te bat-il?

— Toute sa vie.

— Quand a-t-il commencé?

— A mon réveil de mariée.

— Et comment as-tu accepté cela?

— On voit, ya setti, que tu n'es pas mariée, tu sauras ça un jour.

Elle s'amuse follement de mon innocence.

— Le lendemain de la noce j'avais honte devant lui. alors il m'a battue pour vaincre ma pudeur et m'habituer à lui. Un homme n'est pas homme sans ça.

DELIVRANCE.

Elle m'apportait du fromage, du bon fromage blanc des campagnes.

Or, un matin, elle n'avait pas sa bonne mine de tous

(1) Asile d'aliénés

les jours. Son teint était vert, les traits tirés, les yeux brouillés à faire peur.

La croyant fatiguée de sa course, je m'empresse de la faire asseoir et m'apprête à une causerie pleine d'imprévu comme toujours. J'aime Nabaoueya malgré sa franche laideur, à cause de son bon sens pratique, de son énergie, de la pureté de son cœur.

Dieu qu'elle était changée ce jour-là! La tête droite, elle portait sa grande « assaa » dans laquelle nageait un beau fromage crémeux, et dans chaque main une autre charge de lait et d'œufs.

Je m'inquiète:

— Qu'as-tu Nabaoueya?

Elle me dit simplement:

— Je suis épuisée. Les douleurs m'ont prise ce matin et je n'ai personne pour distribuer mon fromage et mon lait. C'est le pain des enfants; alors me voilà. Dieu est grand!

Pour le coup j'étais affolée:

— Et si tu accouches ici?

Avec une grimace douloureuse et résignée, elle dit:

— Comme Dieu voudra!

Je connais ces femmes capables de mettre leur enfant au monde, dans la rue, n'importe où, et je voulais éviter cette catastrophe à tout prix .

J'achète tout, son lait, son fromage, ses œufs, et je l'expédie en la priant de prendre une voiture pour rentrer chez elle. Et je suis restée sans nouvelles.

Un mois plus tard, Nabaoueya revient comme par le passé, alerte et souriante.

Il n'était question que de fromage:

— Un vrai cadeau pour toi, ya setti, avec toute sa richesse.

Pas un mot de ce matin où je l'ai vue presque accoucher chez nous.

— Où étais-tu? Depuis plus d'un mois, je t'attends.

Elle semble revenir de loin et me dit gentiment:

— Ah! oui.

Elle rit un peu et continue:

— Tu te rappelles, n'est-ce pas... tu m'avais dit:

«Prends un taxi». Au bas des escaliers, je me sentais bien et j'ai pensé qu'il était dommage de jeter tant d'argent pour un taxi, alors j'ai pris le tramway... celui de

Choubra. Et, ô malheur, les grosses douleurs sont venues au milieu du chemin, dans le tramway... et je criais à tue-tête. « O gens: secourez-moi, mes frères, ô gens! » Dieu a eu pitié de moi. Le tramway s'était arrêté devant un hôpital populaire et l'on m'a portée dedans... Que ton ennemi, ya setti, ait ce que j'ai eu. J'ai crié, hurlé... jamais je n'ai tant eu mal... et j'ai eu deux filles.

Elle soulève deux doigts en l'air, l'index et le majeur:

— On m'a mise dans un lit et chacune des filles dans un lit, et j'étais servie comme une reine par deux dames (1). Et le lendemain on m'a demandé mon nom et je l'ai donné, Nabaoueya, femme de Sayed Hassanein... Gueziret Mohammed, Markaz Embabeh. Et le deuxième jour mon mari est venu. Il me croyait morte et allait me chercher « Fel Asr » (2) Et je suis retournée chez moi après deux semaines.

— As-tu donné quelque chose à l'hôpital?

— Non. Mais comme j'ai le coup d'œil, je donnais un jour cinq millièmes à une dame, un jour cinq millièmes à l'autre dame.

— Et tes filles? Sont-elle belles? Comment les as-tu nommées?

Elle avale avec bruit sa salive en guise de tristesse, regarde par terre en posant sa main sur sa joue:

— Voilà, elles sont mortes; c'est mieux. Dieu est au courant de ma vie. Al Hamdoulillah!

Elle se ravise puis reprend:

— Mais tu sais pourquoi elles sont mortes?

— Pourquoi Nabaoueya?

Avec un air savant et sûr:

— C'est parce qu'on les a mise chacune dans un lit; elles sont mortes de froid. Chez moi, vois-tu, une chose pareille ne serait pas arrivée... je les aurais prises contre moi, sur mon cœur, et nous aurions couché sur le four... et je les aurais ainsi réchauffées.

Cette lueur tombe. Puis soumise elle ajoute:

— Ainsi est la volonté de Dieu.

Puis pratique soudain:

— Combien de rotolis de fromage dois-je peser, ya setti? Mon fromage est comme la crème et les œufs sont frais.

(1) Infirmières.

(2) La Morgue

FIANÇAILLES.

J'ai fiancé ma fille. Que cela t'arrive aussi, ya setti.

— Avec qui?

— Avec le fils de la sœur de son père.

— Est-il bien?

— Oh! oui. Il est beau.

— Et que fait-il?

— Voilà. Il travaille la terre, il est bien, et depuis longtemps il a mis son œil sur ma fille; mais la fille est petite encore et je l'ai seulement fiancée.

— Seulement?

— Oui seulement. Nous n'avons pas « écrit » (1) pour qu'il ne nous la prenne pas.

— Vous la prendre de force?

— Certainement, après le « ketab », elle devient sa femme et il la prend quand il veut... Sais-tu, par Dieu, il est généreux.

—

— Oui. Il nous a apporté du poisson sec, trois bouteilles de sirop, sept têtes de sucre et un panier plein de noisettes.

Je lui demande:

— Et pourquoi tout ça?

— C'est l'usage chez nous. Quand je la marierai, alors j'inviterai tout le village et j'offrirai du sirop et des choses et nous nous réjouissons.

— Crois-tu, Nabaoueya, que trois bouteilles de sirop suffiront pour tout un village?

— Comment ne pas suffire? Je casse le sucre dans une grande terrine, je mets de l'eau dessus et je colore avec le sirop de rose et de violette.

J'avoue que je n'avais pas fait ce compte.

— Et c'est pour bientôt ce mariage?

Elle réfléchit:

— C'est pour après un an.

Puis, sur un ton confidentiel en baissant la voix:

— La fille n'est pas mûre. (2)

— Et si dans un an elle ne l'est pas?

— Voilà, ce sera son destin, alors nous la marierons.

(1) Contrat de mariage.

(2) Elle n'est pas pubère.

Je m'épouvante et proteste.

Nabaoueya rit amusée.

—Et pourquoi pas? Je me suis bien mariée de même, et j'ai mûri longtemps après.

Ma candeur l'amuse visiblement.

— Quel âge a ta fille?

Elle réfléchit, compte sur ses doigts et je l'entends murmurer... du bersim au bersim, ça fait deux ans, au bersim, trois, au bersim... par Dieu je ne sais pas... elle doit avoir comme ça dans les dix ans. Le fils est arrivé au coton... Set Abouha à Ramadan, Fatma...

Je m'emporte:

— C'est honteux Nabaoueya, tu ne sais pas l'âge de tes gosses.

— Nous sommes des fellahs... que ferons-nous de l'âge? On n'a pas besoin de ça pour manger.

Je vois la petite fiancée qui écoute tout cela d'un air éveillé, avec un museau intelligent de petit singe... huit ans, dix ans, même pas.

— Alors c'est toi la fiancée?

Intimidée, elle se cache le nez sous son voile noir et puis tout le visage en souriant, très friponne.

Et ça subira les derniers outrages stoïquement, ce petit bout-là.

NOUR-EL-AINE

FRAGMENTS...

POLITIQUE.

Le spectacle du monde est aujourd'hui aussi affligeant que possible. L'univers est en convulsion. Pas un pays qui ne souffre, en dehors de la crise universelle, de sa crise particulière, crise politique ou crise morale, et au fond c'est peut-être une seule et même crise.



En politique, il y a les pessimistes et les optimistes. Les premiers sont probablement dans le vrai, mais ils ajoutent au désordre de l'esprit en soulignant la carence de sentiment et de l'intelligence. Les autres sont plus chimériques, mais ils créent un état d'exaltation collective qui, pour un temps, favorise l'établissement d'un état de trêve. Et c'est toujours cela de gagné.



Ne vaut-il pas mieux, somme toute, qu'à la base du code idéal des sociétés, il y ait une sorte d'égoïsme pratique et que nous y participions tous, dans un même intérêt de conservation? L'altruisme, sentiment exceptionnel, peut produire des héros et des saints, mais est-il capable de fonder des sociétés durables et de créer des mœurs normales? Si, entre le sentiment social et le sen-

timent altruiste, le choix des poètes dont la fonction est de rêver va au second, le choix des peuples dont la fonction est de vivre va toujours au premier.



Pourtant la générosité du cœur, la richesse des illusions sont autrement fécondes en vertu sociale que le scepticisme intelligent. Un exemple: en France un Tardieu ou un Laval sont avant tout des sceptiques et des pessimistes. Ils ont peu d'illusions et manque du minimum de foi. Dans le monde actuel qui, quoiqu'on dise, est plus que jamais sensible aux manifestations sincères de l'idéalisme, les optimistes sont les seuls à gagner la confiance populaire. Le succès d'un Herriot vient de la chaleur de son optimisme.



Ce qui est détestable dans la politique, c'est l'hypocrisie, souvent inconsciente, qui fait que les hommes d'Etat et aussi les nations, parlent d'une façon et agissent d'une autre. Plus on va, et plus aujourd'hui ressemble à hier, en pire probablement. Naguère la politique se payait moins de mots, mais elle était moins impitoyable. On ne parlait pas autant de la paix, mais on l'aimait davantage. On ne s'élevait pas aussi publiquement contre la guerre, mais on la faisait moins — ou on la préparait moins.



La politique, par définition, devrait aplanir les difficultés. En fait, elle dérange tout, et aux difficultés s'ajoutent les malentendus. Trop souvent, avec les meilleures intentions du monde, les hommes d'Etat mettent l'univers à feu et à sang, au nom de la paix et de la civilisation.



Pour les nations fortes, la paix c'est la domination des nations faibles. Pour celles-ci c'est la soumission à la volonté des autres.



Il n'est de véritable paix que celle que peuvent assurer la solitude, la modestie des appétits, la douceur des mœurs. Cela, pour les individus comme pour les nations, pour les hommes comme pour les femmes, pour les humains comme pour les bêtes



Le danger des dictatures, de celles même qui sont momentanément bienfaisantes, c'est qu'elles conduisent droit à la guerre. Etablies pour un temps limité, en vue du rétablissement de l'ordre, elles se laissent entraîner au delà du terme logique de leur action. Elles substituent ainsi à un désordre un autre désordre par le fait qu'elles oublient qu'il faut à l'individualisme des hommes des soupapes de surété. Pour les dictatures qui veulent se survivre, la guerre se présente comme la plus naturelle des soupapes, et voilà qui les condamne définitivement.



La dictature qui vit sous la protection camouflée d'une police sur le qui-vive et d'une armée sur le pied de guerre, peut durer quelques temps, mais une fois disparue, rien ne demeure d'une œuvre édifiée dans l'exapération des passions et la méconnaissance des réalités. Ce n'est pas sans risques mortels que la dictature, dans un orgueil insensé brise les barrières élémentaires dont un plus juste et plus modeste souci du bien public jalonne la route du pouvoir.



Le dictateur est généralement un homme sans nuances et la dictature suppose, par définition, une personnalité colossale hors de proportion avec la mesure humaine. On ne brise pas impunément les cadres éprouvés. Vouloir coûte que coûte substituer à la volonté collective une volonté particulière, c'est vouloir endiguer les forces de la nature. C'est possible pour une période déterminée, mais à la longue l'effort surnaturel s'use alors que les forces de la nature sont éternelles.

Entre la dictature qui est, en son principe, l'anarchie de l'autorité, et la démagogie qui est l'anarchie de la populace, il y a ou il devrait y avoir place pour une démocratie organisée dans laquelle se réconcilient l'autorité et le peuple. Il y a tout de même pour les nations un rythme autre que celui, alterné, des coups d'Etat et des révolutions.



Ce qu'il y a de pire que la guerre, c'est l'idéologie de la guerre. Tout est mis en œuvre pour la représenter comme sacrée aux peuples qu'on veut entraîner à se battre. A la guerre « fraîche et joyeuse », on a substitué des formules moins brutales, plus insidieuses, mais tout aussi néfastes. La pauvre jeunesse gavée de la philosophie de la violence et de la sentimentalité ultra-nationaliste, la malheureuse jeunesse qui fait la guerre et dont la guerre fait une victime, la jeunesse peut-elle ne pas se laisser séduire par l'éloquence d'arguments qui ont à leur base un sophisme patriotique?



Il est bon que les peuples s'exaltent pour les grandes idées, les grands sentiments, les grandes actions. Il s'agit de savoir si la guerre mérite qu'on s'exalte pour elle, et si elle ne renverse pas l'ordre des valeurs morales.



L'idéologie de la guerre a, en outre, ceci de pernicieux, que la subtilité des formules politiques aidant, il est toujours facile à un agresseur puissant de représenter « l'agressé » faible comme le responsable de la guerre et de faire servir à ses fins de conquête les principes qu'il est le premier à violer.



Dans les conflits actuels, intérêts et principes s'opposent avec une force également redoutable. En somme, il faut savoir si un pacte a une valeur permanente de commandement, ou si l'intérêt peut avoir raison de

l'honneur ou encore, en d'autres termes, si le spirituel doit s'incliner devant le temporel.



Qu'on ne dise pas: « Notre époque est avant tout pratique ». Elle m'apparaît, au contraire, comme essentiellement idéaliste. Même dans l'opposition de leurs intérêts, les nations sont obligées de compter avec l'opinion mondiale et les principes de la Société des Nations. Sans doute, les dissidences sont nombreuses, mais c'est un progrès remarquable que l'on soit arrivé à imposer aux consciences le dogme d'une solidarité et d'une morale internationales. Première étape dans l'évolution d'un monde amené, bon gré, mal gré, à se soucier de l'esprit de Genève — même en le trahissant.



Qu'on ne dise pas non plus: « Les apôtres de la paix sont des naifs, et l'on n'organise pas l'avenir avec de la candeur ». Pardon, à l'origine de tout progrès moral, il y a la foi, et la foi est toujours un peu naïve, sans laquelle il n'y a ni courage ni enthousiasme. Le scepticisme est l'ennemi du réel et de la vérité. Il y a plus de substance humaine, plus de générosité, et partant plus de sens vraiment pratique dans l'idéalisme de certains peuples que dans le cynique réalisme de ceux dont la logique brutale n'est qu'une vaine et orgueilleuse chimère.



Je ne crois pas qu'il existe un seul cas où l'intelligence, la compréhension et la sagesse présidant aux débats entre peuples, on ne puisse trouver une solution équitable à tout conflit de quelque nature qu'il soit. Mais si les principes reconnus et admis par tous ont une vertu singulièrement plus féconde que l'action entreprise par la force contre ces mêmes principes, les répercussions de celle-ci sont singulièrement plus apparentes.



Si les chefs, conducteurs de peuples, pesaient exacte-

ment leurs responsabilités, s'ils pouvaient cultiver moins leur personnalité et faire taire leur amour propre, les nations qui réclament pourtant d'être dirigées, connaîtraient une ère de liberté individuelle dans une discipline collective, ce qui est peut-être le régime social et humain par excellence: donc le plus naturel.

LES LOIS ET LA JUSTICE.

Le temps n'est plus où Saint-Louis rendait la justice sous un chêne. La justice veut aujourd'hui ses palais. On les lui prodigue. Les plus beaux monuments sont pour elle ou, sinon les plus beaux, du moins les plus imposants et les plus coûteux, et cela est du goût des hommes pervers qui professent, sans le dire, qu'il faut jeter de la poudre aux yeux des foules et que plus on les éblouit, plus elles se laissent prendre au miroir au alouettes.



Le riche est à l'honneur au prétoire, à l'Eglise, dans tous les lieux publics. Les lois et la magistrature impuissantes à limiter ses pouvoirs ou ses appétits, tendent, en fait, à leur donner une consécration officielle. Que veut-on que fassent là contre le pauvre diable qui a volé un pain, ou le bohème qui enfreint les prescriptions d'arrêtés attentatoires à ses innocentes fantaisies. Ils n'ont qu'à s'incliner, victimes subjuguées d'un état de choses qui les meurtrit, mais prouve surabondamment que l'intérêt public est sauf sous la garantie des lois et le contrôle des juges!



Qu'il y ait plus d'une justice ou des applications diverses de la justice, cela est normal et d'un usage universalisé. Mais pourquoi établir une différence entre celui qui possède beaucoup et celui qui ne possède rien, et pourquoi aussi une différence entre ceux qui ont une peau blanche et ceux dont la peau est noire?



Les jugements et les arrêts ouvrent, par leur capricieuse diversité, des perspectives infinies sur la beauté, la vanité et l'ironie des lois, comme sur la souplesse, la subtilité et le sang froid des hommes chargés de les appliquer. Dans la distribution des condamnations, il entre toujours une part d'appréciation personnelle. Il est anti-social de se demander comment font ces honnêtes magistrats pour mesurer sans hésitation l'échelle juridique d'un délit? J'ai assisté naguère à une audience au cours de laquelle un énergumène ayant volé cinquante livres était condamné à trois années de prison, alors qu'un autre qui s'était emparé d'une paire de poulets se voyait infliger un an de détention, tandis qu'un satyre qui avait abusé d'un enfant obtenait une condamnation de deux ans. Était-il donc plus grave de voler une certaine somme d'argent que d'abuser de l'innocence d'un enfant, et cette innocence avait-elle à peine plus de valeur qu'un lot de poulets? La loi ne prévoyant pas exactement tous les cas, le juge reste donc libre d'apprécier comme il croit, dans le même moment et avec une égale sérénité, des faits absolument différents. Je ne dirai pas que cela est bien ou mal, je dis que cela est, hélas! fatal et nécessaire. Tout est donc relatif, même un verdict de la Cour d'Assises. Les juges finissent par se faire une mentalité intrépide. Comme les médecins, comme les avocats, comme les prêtres. Demandez au chirurgien, s'il est troublé par la vue du sang; à l'avocat s'il lui en coûte beaucoup de donner au mensonge le visage de la vérité; au prêtre si les confidences de ses pénitents l'intéressent? De même, le magistrat devient peu à peu, assez vite du reste, un professionnel. N'est-ce pas là, à la fois, son salut et notre garantie?



Il n'y a pas de droit qui tienne, le droit doit être juste avant tout —ou il n'est pas.

MORALE.

Il ne faut jamais être complètement pour, ni complètement contre un homme, une idée ou une théorie. Le meilleur et le pire se trouvent partout dans le même

temps. Tout ce qui est humain est respectable. Seule l'inhumanité d'un homme, d'une idée ou d'une théorie appelle l'indignation et justifie la colère.



De loin, des choses ont un prestige qu'elle perdent à les regarder de près. C'est surtout l'ignorance qui fait la force des réputations. L'œil comme l'esprit rendent à distance des jugements moins exacts mais plus aimables.



L'attitude du sceptique est de la paresse. Ce n'est pas au jardin d'Epicure que l'on trouve les plus belles fleurs à respirer ni les plus beaux fruits à goûter. Le plaisir est court quand il est à portée de la main. C'est dans la recherche et l'effort que, pour une âme bien née, résident les seules joies valables.



Il se pourrait qu'à l'origine de toute gloire, il y ait toujours une vanité exaspérée.



Il est bien rare que devant les grandes visions d'histoire l'esprit découvre des vues originales. Les mêmes pensées, banales à force d'avoir été exprimées avant nous, sont toujours répétées devant les mêmes spectacles et appellent infailliblement les mêmes commentaires.



L'internationalisme comme le nationalisme maintiennent les pauvres humains sous le joug individuel de leurs ambitions intégrales.



Dieu! Un mot, et quel mot! Le plus beau, le plus chargé de sens, celui qui résume toute la beauté et toute la science, un mot humain pour exprimer le surhumain.

Un mot où se réfugie la soumission de l'homme. Le plus noble alibi de la faiblesse humaine.



La médisance et la calomnie ne sont des armes meurtrières que dirigées contre les malheureux, les misérables ou les modestes. Au contraire, pour ceux qui sont riches, pour ceux qui sont grands, pour les superbes et les glorieux, la calomnie et la médisance servent souvent à mieux asseoir leur notoriété.

LA MODE ET LES FEMMES.

Le nu qui, certes, n'est pas sans agrément, gagne à évoluer dans l'intimité aux heures tendres, rêveuses ou alanguies. Mais, que diable! voir défiler une armée de nudistes formée de personnes de tous âges et tous sexes, sous le soleil qui souligne les tares et précise les imperfections, avouons qu'il y a mieux pour les yeux des pauvres humains.



S'il arrivait jamais le jour qui supprimerait le vêtement pour montrer ce que, neuf sur dix, on aurait intérêt à cacher (non seulement par pudeur), ce jour-là nous serions peut-être rendus à la pureté première — mais au détriment de l'amour.



Qu'on réprovoie ce qu'on appelle « les excès de la mode », rien de mieux. Mais qu'on s'imagine en avoir raison, quelle naïveté! Nul n'est capable d'empêcher une femme de s'habiller ou de se déshabiller à sa guise. Il existe une autorité — une seule — à laquelle les femmes obéissent et obéiront toujours aveuglément: c'est le grand couturier! Il décide et elles s'inclinent. Il est le vrai dictateur et, à la fois, un fameux psychologue et un habile homme d'affaires qui se rit victorieusement de toutes les oppositions religieuses, politiques ou morales.



Jamais la femme n'a été plus charmante que dans les souples tissus actuels et les savantes combinaisons de couleurs et de lignes. La mode qui a de multiples variations recommande aujourd'hui, d'être court vêtu et peu vêtu, mais elle ne recommande pas aux femmes mûres, ni aux femmes énormes de souligner l'irréparable outrage des ans.



Partisans du passé ou adeptes de l'avenir, tout redevient simple et clair lorsqu'il s'agit pour la femme à l'heure de la défaite, qui souvent est l'heure de sa victoire, de rendre les armes, de sacrifier au prétendu triomphateur riches brocarts ou voiles légers, et d'apparaître, dépouillée de tant de jolis mensonges de soie, de dentelle, de parfums et de couleurs, nue, naïvement nue — nue comme la vérité.



Naguère, en amour la patience était illimitée. On n'avait pas des curiosités intempestives. On aimait avec ses sens c'est évident, mais on aimait aussi avec son cœur. On était romanesque et sentimental. Et l'amour n'était pas que désir. On attendait l'aimée, des années durant, on lui était fidèle avec candeur et les obstacles aplanis, on la recevait dans ses bras même fatiguée, même grisonnante, avec une émotion toujours juvénile. Maintenant, on aime encore, mais à la vapeur: « Je t'aime, sois à moi ». « Je ne t'aime plus, va-t-en ». « Tu ne veux pas de moi, tant pis ». « Je ne t'aime pas, pourquoi insister? »



Je ne vais pas jusqu'à demander dans quelle mesure l'esprit féminin sera modifié par la culture physique intensive, mais je demande, non sans effroi, à toutes celles qui dédaignant de la femme les lignes à la fois amples et délicates, s'efforcent d'emprunter une silhouette émaciée et penchée, je leur demande où nous conduira la crise actuelle d'« aplatissement » et quel troisième sexe on nous réserve!



C'est une étrange aberration, alors que le métier d'écrire est si vain et celui de penser si décevant, que des femmes jeunes et belles, si bien faites pour l'amour et ses jeux, délaissent des plaisirs divins pour courir après les ingrats travaux de l'intelligence. Loin de nous la pensée de refuser à la moitié, la plus gracieuse, de l'humanité le droit à l'intelligence, mais comment ne pas souffrir du peu judicieux emploi que d'aucunes en font, comment ne pas nous indigner dans notre cœur d'homme quand elles font taire leur cœur de femme? Une seule raison expliquerait tant de soumission à la vanité des mots et au vain bruit des phrases, c'est l'ingratitude du visage ou la disgrâce du corps. Mais quelle femme consentirait à avouer une telle carence de la beauté pour justifier son amour de l'écriture?



Une jeune fille, c'est le portrait flatté de la femme, le premier état de ce qui, demain, sera peut-être une caricature. Vite, aimons-là. Aimons sa beauté éphémère, sa grâce d'un jour, sa fraîcheur d'une heure, et son innocence, pendant qu'il en est temps encore.



Il y a des milliers d'années que l'humanité répète sans se lasser le même geste d'amour. Aussi bien si tout est vanité, voilà du moins une vanité qui assure à l'espèce humaine, par le plaisir, la continuité dans le temps et l'espace.



La vie: une comédie. L'amour: une combinaison. La joie: un éclair. La souffrance: une erreur. Elle et nous: des fantoches mais des fantoches qui vivent d'une illusion et peuvent mourir d'un regret.

GEORGES DUMANI

L'AIR DU MOIS

M A I

Image d'un jour

C'était une journée étouffante, une journée de « Khamsin ». Le vent du sud soufflait sur Meadi. Il l'enveloppa rapidement d'une épaisse brume de sable, effaçant les couleurs vives de ses villas, de ses jardins et de ses fleurs.

Il arrive aussi que l'excès de lumière ou de chaleur, supprime les reliefs et les teintes. Perdant leurs nuances les choses deviennent alors d'un gris blanchâtre. Pierres, arbres et bêtes paraissent de plâtre. Ces paysages ont la matité de la mort.

Comment fuir l'angoisse que provoque en nous les différents aspects de la tempête? Qu'elle soit de sable, de neige ou d'eau, n'exprime-t-elle pas l'état d'âme de cet Etre Invisible dans le cœur duquel nous vivons?

Tumultes et éclaircies sont les reflets des grandes passions mystérieuses qui se jouent au delà de nous. Tout a une signification, rien ne naît du hasard et Zeus lui-même a son destin qui le dirige et auquel il doit obéir.

A midi, des fardeaux de feu pesaient sur les toits, tandis que murs et fenêtres devaient lutter contre des bourrasques de vapeur brûlante.

Dans mon salon presque obscur, aux volets clos, les roses, cueillies à l'aube par le jardinier soucieux de les soustraire à la pression écrasante du soleil, embaumaient.

Après la chute des vents un silence semblable aux silences des nuits se développa à travers le ciel.

Puis ce furent les premières heures crépusculaires. La température infernale de cette journée ne diminua hélas! point. Le soleil s'était par trop imbibé dans la ville et la campagne. Maisons et champs débarrassés de ses rayons restaient néanmoins remplis de son haleine.

Avec la disparition de la lumière, la vie des routes et des rues reprit sans hâte son mouvement quotidien.

Il fallut que coula du ciel beaucoup de cette clarté rafraichissante des étoiles pour, qu'enfin, nous puissions ouvrir avec satisfaction nos poitrines et respirer par trois fois profondément comme après une grande frayeur.



Rêve d'une nuit

L'œil du rêve s'ouvre et voit: une énorme maison de turquoise et d'os, posée sur une série de sommets bleuâtres.

A travers les murs, l'œil découvre de nombreuses chambres qui se suivent, s'emboîtent, se superposent. Il y en a de simples « pour tout aller », et de grandes et somptueuses, d'apparat.

Ici, sur ce lit de fer aux rideaux de dentelles dormait un petit garçon que l'avenir emporta en le faisant grandir: il devint ce meurtrier pâle au cerveau géant.

Là, dans ce couloir sans issues, des servantes glissent à pas de loups. Parmi elles se cache une sainte.

Au seuil de la salle de bal, l'orchestre des profondeurs, aux instruments empêtrés d'algues et de lianes, jouent des valses sans fin.

Et dans ce salon vide aux parquets scintillants, sous les feux des mille bougies du lustre énorme, la femme blonde — ma rivale — marche au bras de celui que j'aime. Elle sourit et le regarde, mais ses sourires ne me font pas souffrir. Je sais qu'elle n'est plus vivante.

Le couple se dirige vers moi. (Pourquoi la musique s'est-elle tue?) Il a une expression triste qui me fend l'âme.

L'œil du rêve, avec angoisse, les détaille, mais leurs traits s'effacent à mesure qu'ils s'approchent.

Ce chapeau emplumé que je porte, me serre le crâne et m'empêche avec ses larges bords de bien voir les choses.

La femme blonde, poussée par une lumière, perd l'équilibre et tombe, sa robe et elle ne forment plus sur le parquet qu'une grande tâche rose qui se met à fondre, à fondre... Ainsi la femme blonde s'éluda. Maintenant c'est moi qui marche à son bras. Oh! comme je l'aime... Mon cœur ébloui se transforme en un jardin dans lequel nous pénétrons tous les deux. Les arbres et les fleurs nous font des signes de fête. Les oiseaux montent très vite au bout du ciel et deviennent étoiles. Les étoiles descendent par milliers sur les branches et en chantant se métamorphosent en oiseaux. Nous avançons dans une féerie de rayons

Je sens la chaleur de son bras qui me pénètre, et je suis prête à tout. Il parle et me dit: « Amie, votre chapeau est ridicule. »

Alors j'arrache de ma tête ce terrible chapeau emplumé et mes yeux s'ouvrent sur la nuit.

MARIE CAVADIA

NOTES ET CRITIQUES

« A MIDI, SOUS LE CIEL TORRIDE »,

La « Maison de Poésie » vient de décerner le prix « Edgard Poe » à Mme Vaucher-Zananiri pour son beau livre de vers: *A midi, sous le ciel torride*. La section égyptienne de l'Association Internationale des Ecrivains de langue française est heureuse du succès de sa vice-Présidente. Un jury de poètes éminents a marqué sa haute appréciation de l'œuvre d'un poète d'Egypte dont, depuis longtemps, les lèvres harmonieuses chantent avec un lyrisme sensuel la beauté des choses.

C'est en 1920 que Mme Vaucher-Zananiri publiait ses premiers vers. Une gerbe toute printanière! Les premiers cris du cœur, cris émouvants, même lorsque la timidité bien naturelle chez qui n'a que vingt ans, voilait l'ardeur. Elle inscrivait dans des vers d'une belle frappe où se répercutaient chaque frémissement, chaque soupir, chaque écho d'une âme anxieuse de goûter aux fruits mystérieux de la vie, les arabesques sentimentales d'une imagination toute tournée vers l'amour et comme perdue au sein des vastes éléments. Au travers de sa jeune moisson une âme se découvrait particulièrement sensible et chaleureuse.

Son second livre, *L'oasis sentimentale*, était une œuvre plus murie, d'une métrique plus habile où les mots, somptueux ambassadeurs de mille sentiments et sensations bien complexes, s'offraient pourtant dans leur courage simplicité.

Voici avec *A midi, sous le ciel torride*, un hymne audacieux et fier à la vie. Il est infiniment agréable de trouver sous une plume féminine de tels accents éperdus, une telle soif de sentir, un tel désir de communier. Une sensualité aigue — disons les choses comme elles sont — prête à ses vers un son naturiste qui n'est pas sans rappeler les voluptueuses ivresses de la Comtesse de Noailles.

Les poètes ont des grâces d'état. Ils portent en eux une séduction irrésistible. Ils ont des coquetteries ravissantes. Dès qu'une combinaison de mots tombe de leur plume trempée dans l'encre de la fantaisie, nous sommes subjugués. Nous aimons leurs inflexions harmonieuses. Ils dessinent la trame d'images souvent bien jolies et bien souvent ingénieuses. Quoi de plus aimable que leurs songes ailés, que leurs exaltations, que tout ce langage d'âme qui est le fin du fin du rêve.

Maintenant le printemps et ses mirages sont loin! Qu'il est beau le midi du poète dégagé des illusions sentimentales. Il aspire la vie par tous ses sens. Il boit à la coupe de la volupté. La nature le pénètre de ses forces innombrables, et l'amour l'encercle de ses réalités:

A midi, sous le ciel torride qui aspire la vie,
étendue sur le sol brûlant,
comme une herbe qui meurt,
je suis nue au soleil.

...L'heure passe, ma peau est moite et cuite
comme un pain chaud et blond,
et j'appuie contre ma joue lasse,
mon bras tiède qui dort
engourdi de soleil.

...Inertie. Le sable fluide coule à travers mes doigts.
Volupté de mes membres souples
et plaisir de m'offrir
aux baisers du soleil

L'éclatant midi, le passionné midi! La vie toute entière est, pour notre poète, dans la sensation éternisée:

De même que Juin fait éclore
Les rouges fleurs des flamboyants
Dont les flammes vives décoorent
La voûte du ciel scintillant,
L'avidité ardeur qui me consume
Fait germer et s'épanouir
Pour mon été qu'elles parfument,
Les pourpres fleurs de mes désirs

La nature et ses sortilèges sont au service du cœur
ployé sous le joug obsédant de l'obsédant amour:

...Dans le Nil, solennels se profilent
les grands blocs de granit noirs et rouges
que les flots n'ont pu attaquer.

Tout l'éclat finissant de ce jour
se reflète dans l'eau qui charrie
comme des nappes d'argent mat;

C'est ainsi que pour toi, mon amant,
 même à l'heure où mon corps épuisé
 n'est plus que l'ombre de lui-même,
 brille l'amour de mon regard

Pour Mme Vaucher-Zananiri l'amour a gardé sa franchise païenne, mais de ses vers se dégage malgré tout, au travers d'une ardeur qui s'enfièvre d'une page à l'autre, de la mélancolie, une mélancolie où finit par se réfugier une part de nostalgique spiritualité:

Accordez-moi, Seigneur, de pouvoir sans contrainte
 M'abandonner parfois à la ferveur du sort,
 Sans penser que, malgré les plus douces étreintes,
 L'amour puisse s'éteindre à la fin de nos corps.

Rendez-moi cette foi qui m'a été ravie,
 Même humble et sans orgueil, sans élans exaltés,
 Pour que je puisse encore espérer la survie
 De mon amour humain dans votre éternité.

L'amour est le thème unique de ces chants joyeux ou tristes. Il est bon que le costume de la poésie recouvre toute la richesse ou toute la misère des amours humaines. Reconnaissons volontiers que pour en parler, il n'est pas de meilleur truchement que la poésie, pour en parler du moins sans banalité, pour en parler d'une certaine façon qui implique l'éloquence intime, la frénésie, la joie et aussi la douleur — et souvent une aimable folie.

G. D.



M. EDOUARD HERRIOT ET L'EGYPTE.

Le voyage du Président Herriot en Egypte a été l'occasion d'une significative manifestation de l'amitié franco-égyptienne. Venu pour inaugurer le Lycée Français d'Héliopolis, il a été reçu avec une sympathie qui a dû lui aller droit au cœur. L'accueil dont il fut quotidiennement l'objet de la part des milieux aussi bien politiques, que littéraires, qu'universitaires, exprimait une estime à la fois respectueuse et affectueuse. Aucun autre homme d'Etat, en pèlerinage au pays des Pharaons, n'a jamais eu de réception plus spontanée, plus chaude et plus sincère.

Il n'a pu être que joyeusement surpris des marques répétées de l'amitié égyptienne et heureux, surtout, de constater que malgré l'évolution logique de la politique issue du Traité Anglo-Egyptien, la culture française conservait ici sa primauté.

A la section d'Egypte de l'Association Internationale

des Ecrivains de langue française il a adressé un message émouvant :

Je félicite, nous a-t-il écrit, le groupe égyptien de l'Association Internationale des Ecrivains de langue française. Je connais ce groupement qui se propose de diffuser en tout pays notre idiome national. Rivarol, jadis interrogé sur la raison qui donnait au français un rôle universel, répondit que la langue de Molière et de nos grands écrivains se recommandait par « la probité attachée à son génie ». Pour ma part, je souhaite le développement de notre parler national avec les mêmes intentions qui ont animé nos Encyclopédistes, non dans une pensée d'impérialisme intellectuel qui me ferait horreur, mais pour faciliter le rapprochement des peuples par le moyen d'une langue qui a prouvé sa valeur éducatrice au cours d'un long passé.

Je remercie mes amis égyptiens de prouver une fois de plus le libéralisme de leur esprit en contribuant à cette œuvre de fraternité humaine.

Ce voyage a souligné par l'enthousiasme soulevé — un enthousiasme cordial sans vaine solennité — les liens de compréhension et de collaboration entre les deux pensées française et égyptienne. Les Egyptiens ont compris combien cet homme d'une intelligence vaste, d'un esprit probe, d'un cœur généreux, était une force agissante. Une force tranquille, une force subtile qui va son chemin, poussé par un optimisme qui explique la qualité de sa personnalité et de son rayonnement. Pour nous il est un exemplaire parfait de grand Français. Il peut avoir des adversaires dans son pays, mais au dehors il n'a que des amis. N'est-ce pas la loi commune que, loin des passions de la politique intérieure dont parfois les excès aboutissent à l'injustice, l'étranger apprécie plus exactement l'humanité de l'homme d'Etat ?

Le président Herriot est avant tout un homme simple et bon, utile à son pays et utile aux autres. Universitaire, écrivain, penseur, humaniste, administrateur, politique, il a, dans chacune des expressions de l'intelligence, apporté une contribution importante à l'évolution des idées et des réalités sociales.

Avoir foi dans le destin de sa patrie, mais ne pas croire que ce destin soit exclusif d'aucun destin étranger, et travailler à établir en commun une manière de charte idéale où, malgré les tourmentes, en dépit des oppositions de doctrines et d'intérêts éphémères, l'humanité puisse réaliser une sorte de permanence morale, quoi de plus beau et de plus élevé ? Son optimisme n'est pas aveugle. Il connaît les difficultés, mais cet optimisme contient en lui le germe de confiance par quoi seulement on peut gagner et convaincre les hommes et par quoi l'effort à un sens, la vie sa plénitude et la civilisation sa dignité.

Pour ce pacifiste clairvoyant la paix est le seul but pour lequel il vaille qu'on se sacrifie et pour lequel il vaut la peine de vivre et de mourir.

Le Président Herriot a avoué mélancoliquement, au cours des nombreux discours qu'il a prononcés en Egypte, que ce voyage arrivait tard dans sa vie. En présence d'un passé à la substance si riche, la pensée ne peut que se recueillir avec une émotion sacrée. « Ce pays, a-t-il dit, est de ceux qu'il faut revoir non pour le mieux comprendre mais pour s'enrichir de leçons toujours vivantes ». Il a ajouté que, face à cette Egypte ancienne, à cette ancêtre de toutes les civilisations, une Egypte nouvelle se dresse dans la fierté de son indépendance. En prenant une vue nouvelle de l'Egypte et des Egyptiens, il a trouvé des hommes épris des saines idées de liberté et de démocratie, des hommes également ennemis de tous les excès et dont l'action, dans un monde bouleversé, à la recherche de l'équilibre perdu, est aussi prudente que libérale.

G. D.



VOYAGE ATOUR D'UNE SONATE.

Le Trio en fa mineur de Enrico Terni me servira de beau prétexte à une méditation sur la musique.

Cette sonate figurait au programme après un Trio de Beethoven et un de Haydn. La composition moderne de Terni loin de détonner aux côtés de ces morceaux classiques était là comme pour parachever la courbe héroïque de la musique à travers les âges. Plus proche, par son rythme essouffé, ses assonances striées et amères, de notre sensibilité actuelle que ne le sont les sagesses lentes de Haydn et les larges sentimentalités de Beethoven, ce trio s'adapte à nos climats intérieurs. Avec lui on se sent chez soi. C'est en partant de lui que nous nous évaderons par l'esprit pour aller chercher dans des paysages blanc sur blanc l'âme pure de la musique.

Par hasard en consultant dernièrement de gros bouquins j'ai appris que le mot musique désignait en grec ancien chacun des commerces avec les muses, donc l'ensemble des arts, Platon, lui, entendait par ce mot toute l'éducation de l'âme tandis que Pythagore, précisant ce vocable, distinguait deux sortes de musique: *la première contemplative* à laquelle il rapportait l'astronomie — harmonie des mondes, l'arithmétique harmonie des nombres, l'harmonique — harmonie des harmonies, c'est à dire des sons, des silences et leurs compositions, *la seconde pratique* comprenait la mélopée, la rythmopée et la poésie.

Sans avoir eu recours aux philosophes et aux historiens notre instinct nous avait déjà suggéré sur quelles voies larges, mystérieuses et impalpables vogue la musique.

C'est le moyen le moins concret que l'homme possède pour s'exprimer. Par conséquent le moyen le plus apte à chanter l'indescriptible.

Là où les mots avec leurs pas de plomb, et malgré leurs ailes de plumes, échouent, la musique aux rubans aériens, aux yeux de mélodie, aux doigts de silence, réussit et gagne.

Quel autre langage pourrions-nous employer pour converser avec les anges? La religion nous révéla leur merveilleux royaume et la musique établit le contact entre eux et nous.

Leurs voix nous parviennent à travers tel chant d'orchestre: à nous les hommes ils décrivent les sites et les péripéties des au delà, ils expliquent les rythmes des passions divines, la douceur de leurs sourires et la forme de leurs larmes, les couleurs insoupçonnées de leurs aubes et la magie de leurs floraisons.

Et c'est à travers tel autre chant d'orchestre que nous, esclaves de cette terre, essayons de leur montrer à eux les habitants des cieux, nos paysages humains aux plaines calmes comme des miroirs ne reflétant aucun objet, aux montagnes tumultueuses, telles des tempêtes figées en un étonnement perpétuel, que nous essayons de leur faire comprendre nos joies et nos peines d'homme, nos faiblesses qui hélas! nous éloignent d'eux et nos héroïsmes qui nous en rapprochent.

Sur ce réseau magique tendu par la musique entre les cieux et la terre, les sons éternellement montent et descendent, projetant un scintillement d'échos à travers l'infini.

Plus miraculeuse que la voie lactée, cette voie de mélodies unit, dans le temps et l'espace, les cœurs des hommes aux cœurs des anges.

Au sein de cette gigantesque symphonie, rien n'est bruit et rien n'est silence. Chaque bruit possède sa correspondante, son harmonique, et chaque silence n'est que l'abaissement jusqu'au niveau le plus pianissimo, le plus étouffé, du chant.

Les anciens distinguaient deux sortes de musique: sacrée et profane. La musique sacrée englobait la masse des mélodies vocales et instrumentales s'adressant aux dieux, la profane tout le reste des mélodies terrestres: hymnes guerriers, berceuses, danses érotiques.

Aujourd'hui cette distinction n'existe plus. En une même symphonie se retrouvent et s'entremêlent les thèmes sacrés et les thèmes profanes, que plus haut je dénommais: voix des anges et voix des hommes.

Ainsi dans le Trio de Terni le thème qui gouverne la première et la troisième partie peut représenter la voix des anges, anges qui nous assaillent de demandes passionnées, tandis que les thèmes orientaux du scherzo son l'expression de la voix des hommes.

L'auditeur pourrait s'étonner que les « réponses » du scherzo ne sont point « la » réponse aux interrogations

des deux autres parties. C'est pour cette raison que le scherzo paraît un îlot séparé du tout. En établissant ce quiproquo l'auteur a certainement eu de secrètes raisons d'esthétique. Il n'est hélas! pas toujours donné au critique de saisir le fil d'Ariane qui le conduira sans accident, à travers les mystères de la création artistique et de dévoiler les intentions cachées de l'auteur.

Le charme qui se dégage toutefois de la sonate de Terni est tel qu'après l'avoir entendue une fois on est par la suite brusquement étreint de nostalgie et du désir d'entendre certaines de ses phrases que la mémoire mal habile ne peut faire ressurgir dans leur entière beauté.

MARIE CAVADIA



L'AGONIE DES JARDINS.

L'art des jardins, comme les autres arts, est à la portée de tout le monde. Il diffère selon les capacités et les talents de ceux qui le manient. La personne la plus simple peut, par exemple, s'attaquer à l'art culinaire qui est bel et bien un art en lui-même, mais il y a très peu d'artistes qui le perfectionnent. Les cordons bleus ne courent pas les rues.

Il en est de même du jardin, avec la différence que l'artiste jardinier doit avoir plus de connaissances artistiques et scientifiques. Un vrai jardin est une fusion d'art: peinture, sculpture, architecture, rien n'y manque. N'est-ce point de l'art que de peindre avec des fleurs et des plantes qui se balancent, ivres de vie, d'amour et de lumière?

Chacun de nous a son jardin dans le cœur: c'est un idéal. Il peut être vulgaire ou demi vulgaire, distingué ou sublime, selon le tempérament. Il y a un proverbe qui dit: « Montre-moi ton jardin, je te dirai l'homme que tu es. ».

La plupart des jardiniers produisent le nécessaire, l'utile, l'urgent. Mais le beau n'est pas toujours utile. Il n'est réalisé que par un vrai artiste créateur.

Nous sommes tous nés avec un sentiment du beau qui nous guide et nous éclaire. Mais chaque conception artistique est en harmonie avec son cadre géographique ou cosmique. Les multiples ambiances produisent des arts nettement différents. Les vibrations sentimentales de l'homme le travaillent diversement. Il n'éprouve de bien être que quand il extériorise du fond de son cœur le fruit de son recueillement, en peinture, en sculpture, en poésie, en musique, comme dans l'art du jardin.

L'art des jardins reflète peut-être mieux que tous les autres arts, l'idéal individuel. Chaque peuple a son jardin et son paradis. Le paradis de l'Islam c'est le jardin idéal de l'homme du désert. Il est à l'opposé de tous

les paysages du désert, brûlants, arides, sans eaux, sans êtres vivants.

Le *Firdos*, paradis islamique, est un jardin verdoyant où l'eau ruisselle de partout, où les arbres donnent des fruits magnifiques, *faciles* à cueillir. Je souligne le mot facile pour montrer le contraste entre le dattier très haut et solitaire qui donne à l'homme du désert après tant d'acrobaties quelques modestes dattes. Ce jardin magnifique n'est pas sans vie humaine, il est semé de « houries ».

Dans son langage ordinaire, l'homme du désert a résumé l'essence du beau en trois mots, très sincères, qui reflètent exactement ce qui lui manque: l'eau, la verdure et le beau visage. Dans ce classement même il nous montre qu'il a besoin tout d'abord d'étancher sa soif, puis de manger et en troisième lieu de goûter à la beauté humaine, — et c'est bien naturel.

Quand les portes des villes s'ouvrirent devant l'homme du désert, plein de foi et de simplicité, il abandonna sa vie de nomade et se mit à réaliser son rêve. Il se fit une habitation stable, imprenable, entourée de ce qui lui manquait jusque là: de l'eau, toujours de l'eau, des cascades dont le murmure et la vue charmaient ses oreilles et ses yeux. Il passa ensuite aux arbres fruitiers, aux fleurs parfumées, aux plantes aromatiques, tout ce qui plaisait à ses sens. C'est là le principe du jardin arabe qui fut transplanté avec les Croisades en Europe et donna l'essor à la renaissance des jardins au Moyen-âge.

Mais nous vivons aujourd'hui en un temps de sciences, d'usines, de production, de surproduction, de concurrence, de grandes luttes financières, du *struggle for life*. L'homme n'a plus le temps de communier avec la nature, ni de goûter sa beauté. Son ambiance est devenue ce bout de terrain où la fabrique est érigée, couverte de tuiles ou d'ardoises. La grande cheminée qui fume a remplacé le jet d'eau svelte et beau. Le bourdonnement de la machine qui travaille jour et nuit a remplacé le murmure des eaux. L'odeur de la graisse et du combustible a remplacé le parfum du romarin, de l'œillet et de la rose. Les amis de l'homme (et les psychiatres sont du nombre) ont vu tout le noir et tout le deuil qui se dégagent des usines et ont voulu entourer la fabrique et l'habitation de l'ouvrier de verdure et de couleurs pour neutraliser les méfaits d'une vie malsaine. C'est très louable, mais la conception d'un jardin n'est plus la même.

Ruskin qui se lamentait déjà au siècle passé à la vue d'une cheminée dans le paysage, éprouverait certainement peu de plaisir en voyant désormais ces forêts de cheminées majestueuses qui sillonnent le ciel de fumée. Tableau du travail, de l'argent, de la vie!

Sa Majesté l'argent a balayé de sa traîne tous les beaux jardins qui nous restaient. Des immeubles, des

gratte-ciels, des usines, des garages, surgissent sur le sourire de nos jardins d'antan, car chaque mètre carré a sa valeur.

Puisque nous parlons d'usines, il faut considérer le jardin comme une usine de santé qui nous donne l'oxygène, notre combustible vital. Ce n'est pas un besoin d'homme aisé, c'est un besoin pour l'homme tout court. Si le simple particulier n'a ni le temps ni les moyens de jardiner, c'est à la municipalité de chaque ville de donner à l'enfant, en l'absence du père et de la mère qui travaillent, l'atmosphère qu'il lui faut pour le développement de son esprit, de sa santé et de ses muscles.

Comment peut-on le laisser dans les chambres minuscules d'un appartement qui contient un minimum de mètres cubes d'air respirable? Changerons-nous nos appartements? Certes non. Contentons-nous de modifier nos toits. Installons-y un jardin en miniature pour que les enfants qui ne peuvent pas être accompagnés au parc municipal connaissent l'espace, le ciel, l'air la verdure, les fleurs, tout en étant à l'abri des accidents de la route et de ses dangers.

Le Roof-garden est une précieuse innovation. Nos architectes et nos artistes jardiniers y trouveront un champ intéressant pour leur fantaisie. Les uns aménageront le toit de l'immeuble en espaces libres, les autres en feront des pergolas, des fontaines, des grimpants, des fleurs et même des arbres. La nature nous donne un grand choix de plantes qui peuvent s'adapter à ce nouveau genre de jardin. C'est du bonheur, de la santé que l'on donnera aux enfants.

Reste à sauver les quelques jardins qui agonisent par l'entretien exorbitant qu'ils demandent et qui, par là même, risquent de disparaître à tout jamais. Les propriétaires de ces tableaux vivants prétendent ne plus avoir les moyens de les conserver. Les fleurs annuelles leur coûtent trop cher et il faut les changer plus d'une fois.

N'est-il pas dans notre pouvoir de trouver dans les plantes herbacées, les arbustes aux fleurs magnifiques et même aux arbres, les couleurs voulues? Ces plantes stables et fidèles nous donneront des fleurs et des couleurs à profusion, sans frais aucuns. Des conseils intelligents sur l'économie de l'entretien, diffusés parmi les propriétaires des jardins, seront d'une très grande utilité pour les amateurs qui sont à la veille d'abdiquer leur rêve.

Que nous le voulions ou non, la vue d'une fleur nous émeut encore. C'est l'empreinte des siècles innombrables sur notre système nerveux, et qui nous donne toutes les nostalgies du passé.

MOHAMED ZULFICAR



CES ROUTES QUI NE MENENT A RIEN

Par Jean Marcel Bosshard
(Editions Emile-Paul Frères)

« Les poupées noires s'habillent en pagne, celles de France s'habillent en robe, cela a toujours été ainsi ». Cette phrase, tirée de l'ouvrage, pourrait lui servir d'épigraphie, car elle en résume toute la philosophie intime. Le contact de deux civilisations est donc une chose si douloureuse qu'il n'en résulte le plus souvent qu'une incompréhension génératrice de haine? A parcourir les lettres françaises, on pourrait le croire, tant la littérature coloniale évolue entre deux extrêmes, l'éloge dithyrambique des colonisés en des pages de bravoure qui vantent le bon nègre et qui sonnent faux, et la critique amère, âpre, d'une race inférieure de brutes noires, chargée de tous les vices et tout au plus digne d'être opprimée par les civilisés. Comme l'a noté M. Georges Hardy, dans son *Art Nègre*, « le noir n'est pas cet animal-homme, que l'imagination populaire revêt, selon le caprice du moment, de belle innocence ou de férocité. »

L'incompréhension première exige un nouvel effort, accompli avec intelligence et sympathie. On connaît l'histoire de cette petite négresse contée par Pierre Mille, laquelle « pousse des hurlements d'effroi » à la vue d'un crucifix assez réaliste, « et s'enfuit, convaincue que ces Blancs, d'apparence paisible, passent en cruauté les plus barbares des Noirs. » Ne commettons pas la même erreur vis-à-vis du fétichisme, ou plutôt de l'animisme des Noirs, et méditons cette réflexion d'un missionnaire catholique qui les connaissait bien et qui voyait dans leurs croyances « tout un système religieux où le spiritualisme tient la plus grande place. »

Ces Routes qui ne mènent à rien, jalonnent plusieurs étapes vers un but précis, une saine compréhension des populations noires du continent africain, animistes ou islamisées. Le héros du livre, Jean Germain, a, sans doute, les qualités voulues pour balayer tous les partis pris: il est pourvu d'une bonne éducation naturelle qui lui interdit toute réflexion déplaisante, malgré sa perspicacité. On sent qu'il se laisse mener et ce fait essentiel va dominer tout le récit. Balloté par des événements dont il ne se sent pas responsable, auxquels il adhère comme on accepterait une invitation.

« Une nuit la pensée me vint de partir », nous dit Germain, et il part. Un tel personnage a toujours existé, vivant en quelque sorte en marge de la société, mais, à ne pouvoir admettre les cadres reçus, il devient rapidement un révolté, plein de sarcasmes. Ce n'est pas le cas: nous conservons, à travers ces trois cents pages, le souvenir d'un être toujours jeune, qui conserve intacte une joie d'enfant, cette belle gaieté des primitifs, « vivant comme le chant des cigales ».

« L'enthousiasme fut ma première voiture. » Cette ferveur subira des éclipses: « la pauvreté des meubles me serra le cœur; ...la même pauvreté acheva de faner mon enthousiasme ». Mais cette misère même sera envisagée avec une profonde vérité, avec calme, sans vaines lamentations. Qu'y a-t-il à ajouter à cette pensée de Germain éconduit lorsqu'il cherche une place: « la porte se referma lentement, doucement, trop poliment pour le mal qu'elle me faisait? »

Continuons à glaner quelques réflexions: mieux que nos commentaires personnels, elles nous permettront de connaître l'âme de Germain. « Le vagabond ne peut vivre dans la ville. Las d'errer vers le refus des choses, il se retire dans un coin, à l'écart de l'ordre monstrueux qui lui barre la route. — Sa fierté exige de lui une âme d'ascète. — Ce n'est pas la peur du travail ou de l'effort qui l'éloigne de la ville, mais uniquement l'horreur d'une existence définie à l'avance. — La Société se présentait à mon esprit par masses distinctes hors desquelles aucun individu ne pouvait vivre. La Société, ses masses. Il me manquait mon adhésion à elle pour me réjouir de sa force. — J'étais ce lac attentif et distrait que la pierre touche, éclabousse, et qui subitement se couvre de frissons, puis lentement retourne à son calme mortel, à sa silencieuse existence. — Il y a tant de pauvres, tant de malheureux dans le monde des villes, et ils ont tellement l'habitude de se plaindre, d'aller geindre contre le cœur des autres. On ne peut pas les écouter tous, on n'en finirait plus. On ne le peut pas. Les reproches comme une huile, lubrifient les caractères ».

Jean Germain a eu tout jeune la hantise de l'Afrique. Nous le trouvons, au début du livre, installé au Maroc, dans le Gharb, exploitant une ferme. Un camp de tirailleurs sénégalais l'attira. « J'allais souvent rôder autour du camp pour retrouver la gaité, l'insouciance, peut-être même l'espoir, car l'attrait de l'Afrique noire me captivait de jour en jour ». Il part pour Casablanca, où, sans ressources, il finit par être embauché dans une minoterie; il s'embarque ensuite comme passager clandestin sur un paquebot à destination de Dakar et, découvert, il est employé comme plongeur. Dans ce milieu spécial il souffre de la prosmicuité, mais surtout du manque de sympathie qu'il constate: « il n'est pas de la famille ».

A Dakar, il est recueilli, par une de ces braves femmes, « qui plantent leur cœur dans la vie et en distribuent les fruits à ceux qui désespèrent ».

Il est reçu à un examen du cadre local des Postes et Télégraphes. Affecté à Dakar, au service du téléphone, il ne réussit guère devant le standard, « harmonium diabolique d'où jaillit un flot d'invectives ». Aussi est-il envoyé dans un poste de « choix » dans le Niger. Il ne tarde pas à être déplacé par mesure disciplinaire pour avoir protesté contre l'assassinat d'un chef de village, crime perpétré par ordre de l'administrateur dans des con-

ditions répugnantes. Les Blancs font bloc contre lui et Germain convient presque de cette nécessité. Il récidive dans un autre poste, est encore déplacé, avec cette note pateline: « Mon garçon, c'est dans votre intérêt qu'on vous a fait partir. Avant tout, nous voulons vous soustraire à l'influence indigène ». Nouveaux déplacements; départ en Europe avec quelques économies.

Germain revient, cette fois à son compte et avec une liberté entière de vivre selon sa guise. Il fait de l'élevage et nous devons à cette partie de sa vie de savoureuses descriptions de l'Afrique occidentale française.

Les spécialistes lui seront reconnaissants d'avoir d'avoir considéré avec sympathie les populations au milieu lesquelles il a vécu. Il est sincère et juste. Soyons-le avec lui: la littérature coloniale est le fait de fonctionnaires coloniaux, dont l'existence est très dure, physiquement et moralement. Nous ne prétendons pas leur trouver des excuses, mais nous sentons que l'absence de confortable, le fait de voir les mêmes visages, inlassablement, peut maltraiter les caractères les mieux trempés. « Paludisme, troubles biliaires, neurasthénie, déchéances aggravées et incurables dans l'enfer du Tropicque noyé d'ivrognerie. J'appris vite que Béguin était fou, Vuitton alcoolique, Rochet stupide et tyrannique. — Elle est émouvante la rencontre des hommes de la brousse. Leurs efforts lassés accentuent l'ennui des heures tropicales; s'ils s'amuse, ils se forcent à rire; s'ils boivent, c'est une noyade dans l'alcool; s'ils chantent, ils ont oublié les chansons: et quand ils parlent, c'est pour tourner en rond dans les lieux communs coloniaux ». Il n'est donc pas étonnant que dans un même poste, « trois Européens qui successivement ont administré le pays, de neurasthénie se suicidèrent ». Germain ne nous cache rien et c'est avec la franchise la plus absolue qu'il nous conte la tentation qu'il a eue de voler.

Le mérite de Germain n'en est que plus grand. « Je veux, dit-il, comprendre les Noirs tels qu'ils sont, approcher sans heurts leur naïve simplicité et laisser passer vivante devant moi leur vérité ». Et ceci: « La tête dans les deux mains, j'essayais de me trouver une supériorité, quelque valeur. Impossible. Je n'apportais rien d'Europe, moi, ni connaissance, ni commandement, ni force ». Le problème est enfin posé: « Les Blancs sont difficiles. Ils ont toujours raison. C'est bien à cela qu'on reconnaît qu'ils sont les maîtres ».

Deux mondes se trouvent face à face, séparés non seulement par les façons de sentir, mais par les plus petits détails de la vie courante. « Mon ami marabout vient d'enlever ses chaussures. Il les pose, superbes, entre deux lumières, comme un chapeau sur une table. C'est sa façon à lui de se découvrir ». Germain sent tout cela avec une acuité profonde: « Je suis rentré en étranger chez moi. Je venais de vivre une soirée dans un au-

tre monde. Et je ne pouvais en parler à mes amis européens. Ils auraient ri ».

Et quelle émotion à suivre dans le récit le drame intime du ménage de Germain et de sa jeune épouse, la petite négresse Fatou. Disons que nous sommes peu fiers d'apprendre que Germain eut surtout à la défendre contre la lubricité de ses collègues. Germain désira cette jeune fille, ému par « le patiné de sa peau, comme une coulée de bronze clair, son visage baissé, ses longues jambes fines jusqu'à ses pieds nus ». Il éprouva pour cette compagne, qu'il épousa à la musulmane, une affection attendrie et pourtant il songea toujours « à cette distance énorme qui la séparait d'elle ». Et Germain a le courage de montrer que cette gêne est extérieure à lui : « Je l'aime toujours, mais je suis affreusement gêné de me sentir en marge à cause d'elle ».

Jean Germain laisse entendre que l'islam est bien-faisant, rejoignant les idées exprimées par le savant qui est le plus au courant des questions islamiques. Louis Massignon signalait dès 1923 l'ascendant culturel de l'islam en Afrique occidentale française et écrivait que « l'unité factice de l'animisme ne pouvait être opposée sérieusement à l'unité sociale réelle et efficiente de l'islam ». Germain constate que la nouvelle de son mariage avec Fatou le rendait sympathique à la population. « J'en éprouvais, dit-il, une inclination soudaine pour l'Islam. C'était le seul contact que j'avais avec ces hommes ».

Jean Germain m'a fait oublier M. Jean Marcel Bosshard, mais ce dernier ne saurait me faire grief de donner mon entière sympathie au héros qu'il a créé, auquel il a prêté des idées qui lui sont chères et, qui sait, peut-être « des aventures qui auraient pu lui arriver ». Je n'ai pas à m'étendre sur la valeur littéraire de l'œuvre; d'autres, plus qualifiés que moi, l'ont fait avec une compétence plus certaine, et, comme dit un personnage d'Anatole France, ce n'est pas mon rayon. Pourquoi cacherais-je pourtant l'émotion qui m'a étreint à lire ce livre, dont j'ai goûté le style souple et simple, parfois d'un pathétique intense.

Au moment où des théories racistes risquent d'empoisonner le monde, *Ces Routes qui ne mènent à rien* éclairent d'une lueur subtile et ardente les cœurs qui croient encore à la possibilité de l'amour.

Jean Germain nous contera probablement d'autres pérégrinations, mais j'imagine que dès maintenant il peut se réciter ces vers d'Henri de Régnier:

Mais qu'importe la vie à qui peut, par son rêve,
Disposer de l'espace et disposer du temps?
Qu'importe, puisque j'ai, d'une illusion brève,
Satisfait pour jamais mon désir d'un instant.



**PRIX REDUITS D'ETE DU 15 MAI AU 31 OCTOBRE
AUX DEPARTS D'ALEXANDRIE ET DE MARSEILLE**

Départs d'Alexandrie pour Marseille

SPHINX	18 Juin.
PROVIDENCE	25 Juin.
MARIETTE PACHA	2 Juillet.
CHAMPOLLION	9 Juillet.
PROVIDENCE	16 Juillet.
MARIETTE PACHA	23 Juillet.
CHAMPOLLION	30 Juillet.
PATRIA (via Messine)	7 Août.
CHAMPOLLION	20 Août.
PATRIA	29 Août.
MARIETTE PACHA	10 Septembre.
CHAMPOLLION	17 Septembre.
PATRIA	24 Septembre.
MARIETTE PACHA	4 Octobre.
CHAMPOLLION	8 Octobre.
PATRIA	15 Octobre.
MARIETTE PACHA	22 Octobre.
CHAMPOLLION	29 Octobre.
PATRIA	5 Novembre.
MARIETTE PACHA	12 Novembre.
PROVIDENCE	19 Novembre.
PATRIA	26 Novembre.
MARIETTE PACHA	3 Décembre.
PROVIDENCE	10 Décembre.
PATRIA	17 Décembre.
MARIETTE PACHA	24 Décembre.

**Pour tous renseignements s'adresser aux Bureaux
de la Compagnie à :**

**ALEXANDRIE : 4, Rue Fouad Ier — PASSAGES : Tél. 21257 —
Marchandises : Tél. 28347.**

**LE CAIRE : Mr. R. S. TEISSERE, Shepherd's Hotel Building.
Tél. 59507.**

PORT-SAID : 8 et 9, Quai Sultan Hussein. — Tél. 2009.

SUEZ : Imm. Medjidie. — Tél. 2.

*Pour goûter la lecture des bons livres,
libérez vous des soucis matériels !*

**ASSUREZ VOTRE AVENIR
et celui de votre famille à
LA GENEVOISE**

COMPAGNIE SUISSE D'ASSURANCES SUR LA VIE

Directeur pour l'Orient : Dr. G. VAUCHER

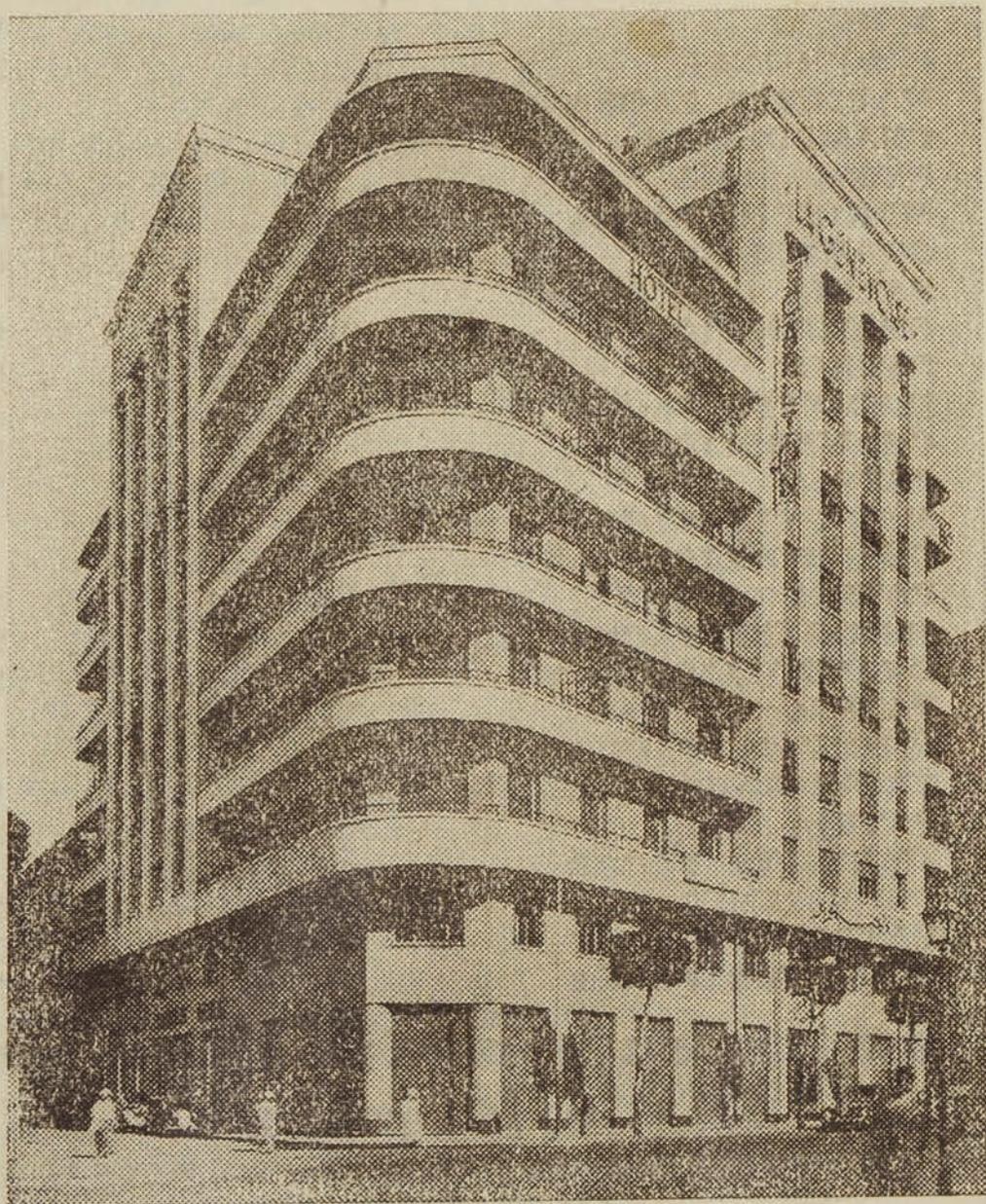
FONDEE
A GENEVE
EN 1872.

•
CAPITAL ET
RESERVES :
203 millions de
Francs Suisses

•
**La
Genevoise**

place en
Egypte

la totalité
des réserves des
assurances
contractées en
monnaie
égyptiennes.



**DIRECTION POUR L'ORIENT :
21, AVENUE FOUAD 1er, --- LE CAIRE**